

L'Exécuteur [136]

– Feu d'enfer sur Aruba

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



FEU D'ENFER SUR ARUBA

par Don Pendleton

VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

FEU D'ENFER SUR ARUBA

Adapté de l'américain par

Urban Aeck



PROLOGUE

Le jour se levait à peine, et le disque rouge du soleil naissant émergeait à l'est, teintant l'horizon de reflets cuivrés. Assis sur les rochers de Dos Playa, palmes aux pieds et Caméscope étanche en bandoulière, Bernhard Dresjin contemplait la mer des Caraïbes, fasciné par le spectacle. Près de lui, fixant déjà le masque de plongée sur son visage presque encore juvénile, Elen pressa :

— On y va ?

— Hon ! répondit distraitemment Bernhard. Une seconde.

Depuis leur atterrissage sept jours plus tôt à Queen Beatrix International Airport, il ne cessait de s'émerveiller de leur chance. Ce voyage de noces à Aruba participait pour lui d'une sorte de miracle. Après une longue période de galères, il avait enfin pris le bon virage. D'une part en rencontrant Elen, d'autre part en parvenant à s'offrir ce séjour de rêve dans les Caraïbes. Le bonheur. Depuis leur installation à l'Amsterdam Manor, ils passaient leur temps à faire l'amour, à boire, à manger et à se rôtir au soleil entre deux plongées. Plus un peu de flambe dans les casinos locaux. Mais là, Elen était moins d'accord.

À cause de leurs économies qui fondaient à vue d'œil. Les tapis verts, c'était pour les riches. Dommage. Pour Bernhard Dresjin, le jeu était une seconde nature. À vingt-six ans, il avait déjà écumé toutes les « tables » de poker d'Amsterdam, sans malheureusement y faire le moins du monde fortune.

— Bernhard !

Elen avait embouché son tuba et elle s'impatiait. Tiré de sa rêverie, son époux acquiesça, vérifia son équipement et, Caméscope activé, il plongea pour attendre Elen entre deux eaux. Filmer les évolutions aquatiques de ce jeune corps, à peine sorti de l'adolescence, embrasait ses fantasmes. Lorsqu'il la vit fendre le bleu dans l'explosion de bulles qui l'accompagnait, il ressentit un délicieux picotement dans les reins. Elen était belle. Très belle. Avec son maillot une pièce turquoise et le long panache de sa crinière rousse ondulant sur ses reins, elle ressemblait à une sirène. Tout au long de sa descente, il la conserva dans le cadre de l'objectif, suivant ses évolutions jusqu'au pied de la barrière minérale. Des poissons multicolores dansaient leurs ballets syncopés dans les premiers rayons du soleil, comme cherchant à s'accorder à la danse des reflets du maillot turquoise d'Elen. Filmant

toujours, Bernhard était heureux. Il aimait Elen et, quelque part en lui, il sentait que c'était pour la vie. Arrivé tout près d'elle, il fit un gros plan de son visage, la trouva drôle avec son masque, fit des bulles en riant dans l'eau. Mais Elen avait beau, comme lui, être une plongeuse émérite, elle sortait d'un gros rhume, et elle devait remonter. Il lui fit signe, la précéda vers la surface, filmant toujours pour enregistrer sa sortie. En bas, il vit Elen lever le pouce, effectuer une sorte d'entrechat au ralenti, avant de prendre appui d'une palme sur un entassement de pierres. En équilibre instable, ces dernières s'écroulèrent, faisant s'élever un petit nuage diaphane qui troubla l'eau un instant. Amusé, Bernhard filmait toujours. En bas, Elen exécuta une cabriole arrière, alla raser le fond sableux dans une arabesque de naïade, et elle allait enfin se décider à remonter, quand Bernhard la vit s'immobiliser soudain, regardant sous elle, quelque chose qu'il ne voyait pas encore. Des bulles d'échappèrent du tuba d'Elen, il la vit se pencher, fouiller les éboulis, avant d'en extraire un objet qu'elle brandit vers lui. Un paquet carré, enveloppé de plastique bleu.

Intrigué, Bernhard avait cessé de filmer. Passant à son niveau, Elen eut un petit geste d'invite, et l'instant d'après, ils émergeaient à l'air libre. Essoufflée, posant une fesse sur un rocher et remontant le masque sur son front, Elen se mit à tourner le paquet dans tous les sens, presque craintivement.

— À ton avis ? demanda-t-elle à son mari.

C'était un paquet ordinaire, d'environ quinze centimètres de côté, compact, fermé par plasti-thermie. Tout aussi dubitatif, Bernhard s'en empara, le soupesa, le palpa, et ce fut tout juste s'il ne le renifla pas, avant d'entendre Elen le presser :

— Alors ! Ouvre-le !

D'un coup de dents, Bernhard entama le plastique, acheva le travail à la main, écartant enfin l'emballage bleu d'un coup de pouce nerveux. Puis il se figea, incrédule, bouche ouverte sur une exclamation muette, et le cœur ratant soudain un battement.

— Qu'est-ce que..., souffla Elen en se penchant.

La fin de sa question lui resta dans la gorge. Dans le paquet, vertes, magnifiques et entourées d'une bande de papier jaune, il y avait deux liasses de dollars.

Deux liasses de cent dollars... de quinze centimètres d'épaisseur ! Une fortune !

CHAPITRE PREMIER

Située au cinquième et dernier étage du petit immeuble de verre et d'acier, la terrasse du luxueux penthouse d'Alessandro Brancuzi était un petit paradis. Un véritable jardin arboré y avait été planté, entourant le bassin en L de la piscine mosaïquée de bleu. Quasiment nue dans un Bikini jaune bouton d'or qui rehaussait son bronzage, la somptueuse anatomie de Sylvia Goldwin ressemblait à une statue de bronze. Allongée sur le matelas de son transat, alanguie sous les rayons ardents du soleil des Caraïbes et s'ennuyant à mourir, la jeune femme laissait son regard errer sur le magnifique panorama s'étalant devant elle. D'où elle était, on ne distinguait du premier plan que la cime des grands palmiers bordant la plage de Druif Beach, et au-delà, l'aplat turquoise de la mer allait rejoindre le ciel incandescent, tout là-bas sur la ligne d'horizon. Une légère brise soufflait parfois de l'ouest, venant du Venezuela tout proche, dont on devinait la côte à travers une légère brume de chaleur. Mais sans rien voir vraiment du décor, Sylvia Goldwin essayait de se souvenir depuis quand elle était avec Alessandro.

Six mois ? Huit ? Neuf ? Comme engluée dans ce climat débilitant, sa mémoire cherchait en vain. Depuis quelque temps, l'Australienne n'était sûre que d'une chose, Brancuzi ne la laisserait jamais le quitter. Il en pinçait trop pour son corps parfait de top model. Complètement accro, il lui avait même demandé de l'épouser. Dans un premier temps, elle avait été flattée qu'un type aussi riche et puissant veuille lui passer la bague au doigt, mais elle avait vite réalisé qu'en acceptant, elle se serait irrémédiablement condamnée à la prison à vie. Car non content d'être féroce ment jaloux, Alessandro Brancuzi était un homme dangereux. Un de ces types de la mafia, qui ne lâchaient jamais leurs proies.

Mafia. Un mot qui l'avait fascinée. Mais c'était autrefois. Quand elle n'était encore qu'adolescente, et qu'elle usait ses jeans sur les bancs de l'université d'Adélaïde, en rêvant de l'Amérique. Depuis, elle avait quitté l'Australie, avait connu New York, puis cet Hollywood qui avait occupé ses fantasmes, et où elle avait concentré tous ses espoirs.

Malheureusement, Hollywood regorgeait de super tops, et les producteurs n'avaient qu'à claquer des doigts pour en être

instantanément couverts. Elle avait fréquenté beaucoup de lits. Et les étoiles du rêve s'étaient vite ternies. La conquête du Nouveau Monde avait insidieusement viré galère, et pour survivre, l'ambitieuse Australienne s'était retrouvée à Vegas, courant le cacheton dans des revues plus ou moins réussies, sa nudité plus ou moins recouverte de strass et de plumes. C'est là qu'elle avait connu Brancuzi, alors en voyage d'affaires dans la capitale du jeu.

Avec ses cheveux noirs plaqués au gel, son regard sombre et luisant et son sourire de loup, il avait cette beauté Sulfureuse de certains gangsters de cinéma. D'une élégance décontractée, d'une autorité affichée et perpétuellement entouré de sa petite troupe de colosses patibulaires, c'était le genre de mâle qui ne pouvait laisser une femme indifférente. Un look qui avait irrésistiblement attiré Sylvia. Deux jours après leur première rencontre, elle acceptait une invitation à souper dans sa suite du Caesar's Palace, pour finir dans son lit, sans qu'elle sache très bien comment cela s'était produit. Une semaine plus tard, gavée de caviar, couverte de « petits cadeaux », harassée d'amour et la tête bourdonnante du bruit des machines à sous, elle avait accepté de le suivre à Aruba, où il dirigeait plusieurs sociétés, allant du courtage aux assurances, en passant par le tourisme et le fret maritime et aérien.

En débarquant dans l'île, elle avait été émerveillée par le décor, intriguée par la Mercedes blindée du Napolitain, subjuguée par le nombre de sociétés lui appartenant, et dont les bureaux occupaient tout cet immeuble d'Oranjestad.

Quand, un peu plus tard, Sylvia avait découvert les véritables activités de son ombrageux amant, il était trop tard. Son sort était scellé, Alessandro Brancuzi ne la lâcherait plus.

Depuis, même pour aller à l'église, elle ne sortait qu'accompagnée par deux gardes du corps, les salles de jeu lui étaient interdites, et elle était certaine que le téléphone du penthouse était sur écoutes. Moralité, la belle Sylvia Goldwin était en prison. Une geôle dorée qui aurait sans doute convenu à d'autres femmes, mais l'Australienne avait trop aimé les grands espaces du busch et la liberté, pour se résigner à cette situation. Surtout depuis qu'il l'avait frappée. Deux gifles. Dures, brutales, qui lui avaient fait très mal. Cela s'était passé un soir quand, rentrant à l'improviste dans sa chambre, son amant l'avait surprise à noyer son spleen dans le gin. Alessandro Brancuzi détestait l'alcool. Il n'en buvait jamais, interdisait à son entourage d'en consommer devant lui, et il avait décidé que sa maîtresse se plierait à la règle.

Heureusement pour Sylvia, dans cet univers poisseux, il y avait Camila. Camila Rico, sa femme de chambre. Cadette d'une modeste

famille de pêcheurs locaux, elle était entrée à son service dès son installation, recrutée par le *consigliere* de Brancuzi, simplement parce que ses frères fournissaient le poisson frais, dont raffolait le boss. D'une dévotion quasi idolâtre à l'égard de sa patronne, Camila s'était attachée à elle comme un chien fidèle. Petite, boulotte et noireau, elle admirait les yeux verts, et la rayonnante blondeur vénitienne de Sylvia, comme s'il s'était agi d'une fantastique œuvre d'art. Ou comme un amoureux éperdu. Surtout quand elle l'aidait au bain. Au point que depuis quelque temps, Sylvia se posait des questions. En tout cas, elle avait pu le vérifier à mille détails lors de sorties dans les boutiques d'Oranjestad en sa compagnie, Camila Rico était devenue son alliée. Une « fan » inconditionnelle, dont elle aurait peut-être besoin, le jour où elle trouverait le courage de s'arracher des griffes de Brancuzi.

Mais ce jour n'était pas encore venu. Car avec ce qu'elle savait maintenant, il lui fallait prendre patience. Attendre le bon moment, la bonne occasion. Partir les mains vides eût été parfaitement stupide.

Plongée dans ses songes, Sylvia n'avait pas senti le temps passer. À présent presque bas, le soleil s'était fait plus clément. Dans un moment, le crépuscule teinterait le ciel de mauve, puis la nuit viendrait subitement, comme toujours sous les tropiques. En dessous des terrasses, les bureaux des quatre étages inférieurs s'étaient vidés depuis longtemps de leurs employés, sauf ceux de la compagnie de courtage, où on attendait les dernières cotations boursières, pour en informer Brancuzi. Pour le moment, en bermuda et chemisette, attablé à l'ombre d'un large vélum et sirotant un soda, le boss d'Aruba, successeur de Salvatore « Giudice » Calenzano, avait la tête ailleurs. En compagnie de son *consigliere* Pietro Verano, de ses *tenenti* Michele Ceppi et Massimo Benvenuto, et couvé par le regard bovin de « Gorilla », son gigantesque garde du corps personnel, le nouveau parrain d'Aruba rongea son frein. Azevedo aurait déjà dû appeler, et ce contretemps l'énervait.

Pedro Azevedo était son homme de Caracas. Une taupe locale, et presque gratuite. Importante, car Azevedo était le beau-frère, et surtout le comptable, de Maximiliano Dereche, le petit boss de Caracas, un simple blanchisseur de narcodollars, qui se prenait pour Capone. En termes de mafia, le Venezuela n'était pour le moment qu'une sorte de plaque tournante, mais sitôt installé à Aruba, Sandro Brancuzi avait noté qu'à l'insu de tous, Azevedo entretenait deux superbes lolitas très gourmandes, dont il semblait complètement dingue. Dès lors, Brancuzi l'avait fait surveiller. À manipuler autant de fric, et avec un beau-frère aussi terne, le comptable devait bien en piquer un peu au passage. De fait, les limiers de la *Camorra* napolitaine l'avaient coincé lors d'un déplacement à Caïman, où il allait précisément alimenter un de ses comptes secrets. La suite avait

coulé de source. Dereche était certes un *capo* de troisième zone, mais il avait un sale caractère et son beau-frère risquait d'en faire les frais. On était au pays des *machos*, et c'était une question d'honneur. Comprenant son intérêt, le comptable avait aussitôt accepté de coopérer. Maintenant, il continuait à détourner des fonds mais, cette fois, au bénéfice de la *Camorra*.

De très belles sommes, car par Azevedo circulait une large part du fric de la dope colombienne. Depuis quelque temps en effet, à cause de la DEA omniprésente en Colombie, une partie de la poudre provenant de Cali, de Medellin et de Pereira transitait par le Venezuela, moyennant certains arrangements entre les « familles ». Homme intelligent, retors et ambitieux, Azevedo vouait à son beau-frère une farouche jalousie, et dans ces conditions, outre le chantage qu'il subissait, la falsification des livres de comptes ne lui posait aucun problème de conscience. En quelques mois seulement, la *Camorra* avait amassé un beau paquet de dollars. Le système était simple. Acheminées à Aruba dans des emballages plastiques portant la marque d'un célèbre café colombien pour y être « blanchies » sur les tapis verts des casinos, les sommes officiellement convenues entre les boss de Caracas et d'Aruba s'additionnaient régulièrement des suppléments, détournés par Azevedo. Aussitôt discrètement séparés, ces derniers étaient provisoirement mis à l'abri dans un endroit hyper-secret. Un site près duquel un paquet de dollars avait été perdu une nuit de tempête, avant d'être repêché par ce couple de plongeurs hollandais.

Complètement branque, cette histoire ! Tout un paquet de dollars paumé dans la flotte, et trouvé par miracle par ces deux jeunes mariés à la con !

Quelques jours plus tôt, ces derniers avaient été repérés en train de flamber dans les casinos de la côte, et leur look ne correspondant guère à celui des joueurs habituels, Brancuzi avait exigé une petite enquête, comme cela se pratiquait parfois. On avait découvert qu'il s'agissait de jeunes mariés en voyage de noces, et que leur budget ne correspondait pas aux sommes lâchées sur les tapis verts. Dans leur chambre, on avait trouvé des effets plutôt modestes et des bagages bon marché, et l'affaire en serait probablement restée là, sans la découverte de l'emballage en plastique bleu opaque, traînant au fond d'un placard. Un emballage bleu que le *tenente* Ceppi avait instantanément identifié comme un de ceux des paquets de dollars qu'on leur envoyait à « lessiver ». Prévenu, Brancuzi avait aussitôt fait le lien avec cet incident qui s'était déroulé quelques mois plus tôt, lors d'une de ses rares et furieuses tempêtes qui secouent parfois les Caraïbes. Un palan devenu incontrôlable, tout un pack qui tombe à la baille, juste au moment où un garde-côte se pointe, tous projecteurs allumés, pour offrir son aide. Il avait fallu faire dans le discret,

repêcher la cargaison en douce, jouer les touristes imprudents, etc. Résultat, un paquet de vingt mille avait disparu dans la tourmente, et oh avait eu beau ratisser les fonds du secteur dès la fin du grain, impossible de remettre la main dessus.

Vingt mille dollars passés aux profits et pertes. Mais pas pour tout le monde, puisque les tourtereaux hollandais avaient récupéré la manne, vraisemblablement au hasard d'une banale plongée dans le secteur.

Depuis l'extradition des frères Cuntrera vers l'Italie, et la désertion de feu « Giudice » Calenzano après le dernier blitz local de cette grande salope de Mack Bolan, la Camorra avait décidé de jouer profil bas dans la région. D'où la décision de Brancuzi de laisser les jeunes mariés quitter l'île, ce qu'ils avaient fait ce matin, non par Queen Beatrix International Airport, et à destination de Miami, comme leurs billets le prévoyaient pour le lendemain seulement, mais aujourd'hui, par ferry, à destination de Caracas. Malgré ce changement de programme, les *soldati* de Brancuzi avaient laissé faire. Les ordres du boss étaient clairs, pas de vagues sur le sol d'Aruba. On aviserait ensuite.

Bien sûr, la Camorra ne serait pas ruinée par cet infime trou dans son trésor de guerre local, simplement, les conséquences de cette perte pouvaient, à terme, être incalculables. Il suffisait que le couple bavarde un peu trop à Caracas, et fasse allusion à la pub café de l'emballage des dollars, pour que ça parvienne aux oreilles de Maximo Dereche. Maximiliano n'était certes pas une épée mais, compte tenu de l'emplacement géographique de la « trouvaille », le soupçon s'installerait en lui. Car c'était sûr, même en cas de perte, même tout bêtement tombé du bateau qui rapatriait les fonds à Oranjestad, capitale de l'île du jeu, ce paquet de dollars enveloppé de plastique bleu très caractéristique n'aurait logiquement jamais dû se retrouver dans les fonds sous-marins de la côte est d'Aruba. En effet, Oranjestad se situait sur la côte ouest. Imparable. Convaincu d'une embrouille, Maximiliano Dereche se mettrait à éplucher les livres de comptes, et s'apercevrait vite que son beau-frère le doublait. Travaillé au corps, ce dernier lâcherait le morceau, et vendrait Brancuzi. Resterait à Dereche à alerter ses employeurs colombiens, et tous les *pistoleros* d'Amérique latine fondraient sur Aruba. Brancuzi se ferait descendre, et la Camorra serait grillée dans le secteur. Il fallait donc agir très vite. Ou bien faire exécuter Azevedo, qui risquait en outre d'avoir laissé un testament accusateur, ou bien traiter le mal de la seule autre manière possible. Les jeunes mariés hollandais.

En attendant, il fallait prendre certaines dispositions. Techniques et géographiques.

Alessandro Brancuzi en était là de ses cogitations, quand un des trois téléphones portatifs posés sur la table se mit à sonner. Réprimant un léger tressaillement, le boss d'Aruba ordonna :

— Réponds, Pietro.

Le *consigliere* obéit, écouta un instant avant de renvoyer :

— *Momento*.

Puis s'adressant à Brancuzi, il commenta en masquant le micro du combiné :

— C'est Pedro, patron.

Pour des raisons de sécurité évidentes, Brancuzi ne communiquait jamais directement avec le comptable de Dereche. Mais grillant d'impatience, il s'empara du téléphone pour lancer d'un ton acide :

— Je te croyais mort, Pedro !

Il y avait comme une menace dans le ton, et à l'autre bout de la ligne, un souffle précipité se fit entendre. Pedro Azevedo n'était pas un homme d'action et, jusqu'à présent, Brancuzi n'avait que rarement eu recours à lui dans ce domaine. Néanmoins prévoyant, il avait exigé du comptable qu'il trouve une équipe locale indépendante, capable de régler d'éventuels problèmes musclés. Obéissant, Azevedo s'était assuré les services d'un certain José Delgado, dit Zamuro, le vautour, très connu dans les *barrios* de Caracas, pour sa sinistre réputation de tueur.

— Je déteste les contretemps, gronda encore Brancuzi, sourcils froncés. Tu le sais.

— Désolé, *signore* Br...

— Pas de nom, compa péremptoirement le boss d'Aruba. Où en est notre affaire ?

L'affaire en question s'appelait Bernhard et Elen Dresjin. Contracté, le comptable se hâta d'enchaîner :

— L'équipe locale a pris contact avec les cibles, dès leur débarquement à la Guaira. Depuis, ils ne les quittent plus mais, pour le moment, l'opération est délicate. Trop de témoins.

— Où sont-ils, nom de Dieu !

— À l'hôtel, *signore*. Zamu... je veux dire, le responsable de l'équipe préfère attendre qu'ils sortent.

— Ça peut durer des heures, ça !

— *No, no, signore* ! Le mari a demandé à la direction de l'hôtel de leur indiquer un bon restaurant typique pour ce soir. Ils ont loué une voiture. Dès qu'ils sortiront...

— *Bene*, coupa encore le Napolitain. Je veux être informé aussitôt.

De tout, insista-t-il d'un ton appuyé. Absolument de tout.

— *Si, señor*, se hâta le comptable en revenant à l'espagnol. Si Dès que j'ai des nouvelles.

À demi tranquilisé, Alessandro Brancuzi coupa la communication, réfléchit un instant en silence, tout en suivant distraitemment les évolutions aquatiques de la belle Sylvia. Enfin, consultant sa montre, il lança à ses hommes en quittant son fauteuil :

— C'est l'heure.

Il était presque 19 heures, la tournée des casinos l'attendait, et les jeunes mariés hollandais étaient dans le collimateur de Zamuro. Ils seraient morts avant demain matin, tout allait bien.

CHAPITRE II

Mack Bolan n'avait pas mis les pieds au Venezuela depuis longtemps mais, il en était sûr, les très rares sous-fifres mafieux qui avaient eu la chance de survivre à son dernier blitz dans le secteur s'en souvenaient encore. Il était plus de 7 heures du soir, pourtant, des ondes de chaleur montaient du tarmac, et dans les salles de l'*aeropuerto* Simon Bolivar de Caracas, ce n'était guère mieux. On était en plein été, et malgré la proximité de la mer des Caraïbes, aux heures chaudes, le mercure dépassait souvent 30°. Ayant sacrifié au contrôle des passeports, Bolan se retrouva bientôt au pied d'un tapis roulant, qui lui restitua son sac de voyage et, l'instant d'après, une fonctionnaire des douanes aux grands yeux de braise l'arrêtait au hasard de la colonne des passagers.

— *Por favor, señor, vuestros equipajes.* S'il vous plaît, monsieur, vos bagages.

Bolan ouvrit son sac, la jeune femme y découvrit la petite Japy portable, en souleva le couvercle, un rien soupçonneuse.

— *Perdiodista, señor ?*

En Amérique du Sud, on n'aimait guère voir fouiner les journalistes américains.

— *No*, sourit Bolan, rassurant *Escritor*, écrivain.

La gabelouse leva sur lui un regard soudain plus intéressé. Il n'avait guère le physique de l'emploi, mais l'immense Hemingway non plus. Impressionnée, la fonctionnaire referma le couvercle de la machine à écrire, un sourire avenant au coin des lèvres.

— *Bienvenido, señor.*

Si elle avait su ce que renfermait la Japy, si elle avait connu aussi la nature des biscuits contenus dans la boîte enfouie au fond du sac... mais l'Exécuteur était tranquille. Depuis que les contrôles aux aéroports dépistaient tout transport d'armes classiques, l'obligeant à ce type de leurres, il n'avait jamais eu d'ennuis. Délivré de la douane, il alla changer quelques centaines de dollars en bolivars, avant de chercher des toilettes et de s'y enfermer. Là, selon un processus cent fois répété, il s'employa à démonter la Japy. Une machine à écrire d'apparence anodine, mais dont certaines pièces intérieures avaient

été habilement « restructurées » par Gadgets. Un camouflage qui fonctionnait parfaitement, puisque l'engin franchissait régulièrement les portiques et autres détecteurs électroniques sans problème. Idem pour la fameuse « pâte à tarte », également mise au point par Herman Schwarz. Cet explosif tenant à la fois du plastic et du semtex pouvait prendre toutes les apparences, y compris celle des « biscuits », contenus dans la boîte logée au fond du sac. Mais avec la Japy, le génial Herman avait fait fort. Il suffisait de quelques manœuvres simples au sein de la mécanique, et le tour était joué.

Dans la paume de l'Exécuteur, il y avait maintenant *The Snake*. Le Serpent. Nom de baptême donné par Herman Schwarz à son dernier petit gadget.

Un pistolet, un vrai, mais d'un calibre peu courant : 4,7 mm. Avec ses cinq éléments jusqu'alors habilement cachés dans les entrailles de la machine et indécélables aux rayons X. L'ensemble remonté, cela donnait un petit automatique, hyper-compact et très léger, composé d'une crosse moulée d'une seule pièce, d'un pontet, d'une queue de détente et d'une carcasse en deux éléments. Le tout dans une matière à base de plastique et de carbone. Seuls, le ressort du mini-chargeur synthétique et le surprenant bloc chambre-canon de deux pouces étaient en acier.

Récemment, Herman Schwarz avait augmenté la capacité du chargeur, de dix à quinze coups, mais, malgré cela, il ne s'agissait toujours que d'un pistolet d'appoint. Pour les cas d'urgence. Aussi l'Exécuteur comptait-il en général sur le marché clandestin des armes pour constituer sur place l'arsenal nécessaire à ses blitz. Cette fois encore, Hal Brognola lui avait indiqué une « source » locale. Un certain Gert Baumann, vague employé du consulat... du Panama, dont Bolan ignorait les sombres connexions avec le *Justice Department*. On ne choisit pas toujours ses alliés.

Tout à ses pensées, l'Exécuteur avait fini de remonter les touches creuses de la machine dans lesquelles étaient cachées les balles. Des munitions très étranges et très révolutionnaires. Des cartouches sans étui, constituées d'un petit bloc de propergol solidifié et spécialement traité, au sein duquel étaient insérés projectile et amorce. Une munition minuscule, mais très efficace, du fait de sa haute vitesse initiale, déjà utilisée par le futuriste fusil automatique G11 de Heckler & Koch. Quinze balles que Bolan glissa dans la crosse-chargeur, avant de placer l'arme sous son blouson de toile légère, de remettre la Japy dans le sac et de quitter les toilettes. Un instant plus tard, il émergeait à l'extérieur de l'aérogare, et une chape de plomb lui tombait sur les épaules. À l'horizon, une ligne d'orages obscurcissait le ciel crépusculaire d'une lourde barre gris-violet. Les taxis étaient pris

d'assaut, impossible de choisir. Se retrouvant sur le siège arrière défoncé d'une antique Chevrolet bleue, il lança au chauffeur :

— Hôtel Aguilas, *por favor* !

— *Con mucho gusto, señor* ! lui renvoya l'intéressé d'une voix de stentor.

Comme toujours en Amérique latine, l'autoradio hurlait, et c'était un exploit de se faire entendre. Mais l'Exécuteur n'avait guère envie de parler. Se laissant aller contre le dossier du siège et le regard perdu à travers la glace de portière, il passa en revue les maigres éléments qui l'avaient amené au Venezuela.

Deux jours plus tôt, au cours d'un rapide briefing, Hal Brognola lui avait exposé la situation. Lors d'un stage à la base FBI de Quantico, en Virginie, quelques années plus tôt, il avait sympathisé avec un certain Anton Aardens, flic des stupés hollandais, avec lequel depuis il correspondait régulièrement. Dernièrement, ce dernier lui avait appris l'assassinat à Caracas d'un couple d'Amsterdam, dont la jeune femme était la fille d'une de ses amies. Renseignements pris, il s'agissait d'un voyage de noces, non pas au Venezuela, mais à Aruba, et les mariés avaient été assassinés le soir même de leur débarquement par bateau, à Caracas, alors que leur séjour à Aruba n'était pas achevé. Version officielle de la police, les jeunes époux se seraient aventurés de nuit dans les *barrios*, et auraient été agressés par une bande de jeunes *ranchiteros*. Mobile, le vol.

Bolan connaissait. Il avait croisé de ces mêmes gamins désœuvrés et souvent drogués, un peu partout dans le monde. Qu'ils soient de Manille, Calcutta, Rio ou Bogota, ils étaient tous enfants de la misère et, dans leurs fiefs, les détournements de touristes imprudents étaient monnaie courante. Mais de là à faire deux morts... Hypothèse peu crédible, aux yeux de Brognola, comme à ceux d'Anton Aardens. Ce brusque « crochet » du couple par Caracas, la veille de son embarquement aérien pour Amsterdam, leur semblait plus que suspect, et Bolan était de leur avis. Apparemment, un impondérable avait poussé les jeunes mariés à changer subitement leurs projets. Un élément inconnu, survenu à Aruba et qui les avait condamnés à mort. Pour le commun des mortels, ces infos mises bout à bout n'auraient présenté aucun intérêt, mais pour Bolan comme pour Brognola et le flic hollandais, l'élément majeur de toute l'affaire se résumait à un nom, Aruba. L'île du jeu, contrôlée par la mafia depuis des lustres, considérée par les initiés comme une des principales « blanchisseries » de narcodollars. Après la chute des frères Cuntrera, elle avait connu d'autres parrains, dont Salvatore Calenzano, le dernier que l'Exécuteur ait eu à combattre par ici. À ce jour, on ignorait le nom de son successeur, mais on en était certain, ce dernier existait. Son accession

au pouvoir datait probablement de peu, mais bien planqué au sein de la colonie transalpine implantée dans l'île, il n'était pas encore identifié. Échaudée par ses derniers revers dans le secteur, la mafia préférait garder un profil bas. Dans ces conditions, une seule solution, le recours aux indics. Malheureusement, les services US n'avaient encore rien obtenu de leurs informateurs d'Aruba, et Brognola n'avait qu'une alternative à offrir à Bolan, son unique « correspondant » des *barrios* de Caracas. Un certain Amedeo Rejes, ancien médecin marron de la pègre et ex-taulard, reconverti *medico de los pobres*, docteur des pauvres. Il le trouverait à son dispensaire, situé dans un des *barrios* les plus reculés de Caracas, *Colinas de la Trinidad*. Sondé par les canaux habituels du fédéral, Rejes avait seulement affirmé que les *gaminès*, « ses » gamins, n'étaient pour rien dans ce double assassinat, que cette histoire était purement mafieuse, mais qu'il ne s'en expliquerait que de vive voix, à l'envoyé direct d'Hippocrate, nom de code de Brognola.

Dans l'esprit du fédéral, l'allusion à l'*Organized Crime* avait fait tilt à Caracas, la mafia, ou plutôt, son pâle représentant, s'appelait Maximiliano Dereche. Un ancien *jefe de assassinos*, une espèce de taureau stupide, qui avait grimpé au sommet à la force de ses flingues, et de ceux de ses hommes. On le disait brutal et vulgaire, et il n'était qu'un pâle vassal des boss colombiens. Ne servant en fait que de prête-nom, il se contentait, avec l'aide de son beau-frère, de faire circuler par des canaux parfaitement rôdés les masses de narcodollars qu'on lui faisait parvenir. Aruba n'étant pas loin, c'était bien pratique. Ce n'était donc pas le cas Dereche qui intéressait le fédéral, mais bien ce qui se passait à Aruba, île dans laquelle le couple Dresjin avait séjourné. Dans ce but, il avait aussitôt appelé Bolan, ce dernier achevant tout juste son dernier blitz new-yorkais. Laissant un tapis de cendres et de sang derrière lui, l'Exécuteur avait sauté dans le premier vol pour Washington, où son ami lui avait expliqué le topo. Le lendemain, il s'envolait pour Caracas, avec comme premier objectif logique le debriefing du *medico de los pobres*. Mais avant, il fallait s'équiper. Car bien sûr, en cas de vrai coup tordu, *The Snake* ne suffirait pas.

— Désolé, *señor*, intervint soudain le chauffeur en baissant le son de sa radio. Avec cette circulation !

Le taxi était entré dans Caracas, et longeait l'avenida Sucre. Le trafic y était extrême, et le chauffeur reprit, comme pour s'excuser :

— C'est à cause du *dia de parada, señor* ! Depuis qu'ils ont institué ça, c'est de pire en pire !

Le *dia de parada*, le « jour d'arrêt », était pourtant le fruit de bonnes intentions. Souhaitant limiter la pollution en ville, les autorités avaient décrété un jour d'arrêt hebdomadaire, pour chaque automobile, selon son numéro d'immatriculation. Résultat,

contournant joyeusement le problème, la plupart des *quaraqueños*, les habitants de Caracas, avaient acheté une deuxième voiture, ce qui n'avait évidemment rien arrangé.

— C'est dommage, *señor*, fit encore valoir le *taxista*. Vraiment dommage ! Mais vous verrez, Caracas est une jolie ville !

Bolan opina, sans commentaire. Des tas de souvenirs affluaient maintenant à son esprit. Ici, il avait fait couler beaucoup de sang mafieux, pourtant, il le savait déjà à l'époque, la punition infligée à la mafia locale ne stopperait pas le cancer. Tel le sphinx renaissant de ses cendres, la pieuvre noire se redressait toujours, étendant chaque fois plus loin encore ses monstrueux tentacules. Depuis longtemps, il ne se faisait plus d'illusions. En fait, dès les premiers coups de feu qui avaient tué les usuriers de son père des années plus tôt, il avait su que sa croisade durerait toute sa vie, quels que soient les succès remportés, quel que soit le nombre de morts qui jalonnait sa route sanglante.

— Hôtel Aguilas, *señor* ! *Esta aqui* !

Mack Bolan ne s'était même pas aperçu que le temps avait passé si vite. La nuit était tombée d'un coup, des éclairs illuminaient le ciel au-dessus des collines, où des milliers de lumières frémissantes luisaient à présent Celles des *barrios*. Le taxi s'était arrêté ave-nida San Martin, sous une enseigne tout en hauteur, dont les sept lettres bleues s'allumaient par intermittence. Plate et grise, la façade de l'hôtel s'élevait sur six étages, avec une sorte de perron à son entrée. L'établissement était modeste, mais propre, avec du bois partout qui sentait bon la cire, et un petit salon piano-bar rococo, dans le prolongement de la réception. Derrière le piano muet à cette heure, des fenêtres à vitraux donnant sur une autre rue illustraient la saga du *libertador* Simon Bolivar. Bolan avait réservé de Washington, sous le nom de James Brady, une des nombreuses fausses identités qu'il utilisait à l'étranger. Un jeune homme efféminé le conduisit au dernier étage, lui présentant une chambre claire, dotée d'un lit double, et dont la baie vitrée plongeait au loin sur les collines et leurs *barrios*. L'orage était à présent tout proche et entre chaque éclair, de sourds grondements faisaient frémir les vitres.

— Le téléphone est branché ? interrogea Bolan.

— *Claro, señor* ! Pour l'extérieur, faites d'abord le zéro.

Il hésita une seconde, avant d'indiquer la salle de bains en précisant bizarrement :

— *Hay toallas en el baño, señor*.

Les serviettes de toilette étaient effectivement toutes là, et l'Exécuteur comprit que, mine de rien, l'autre lui montrait qu'il savait qu'elles l'étaient. Pas question de chaparder, on avait souvent dû lui

faire le coup. Le robinet du lavabo gouttait, et le garçon eut beau serrer comme un dingue, cela ne changea rien. Assurant que ce serait réparé le lendemain, il empocha son pourboire et disparut enfin. Décrochant aussitôt le téléphone, l'Exécuteur composa le premier des deux numéros fournis par Hal Brognola. Sans armes, il se sentait tout nu. Une sonnerie retentit longuement, mais personne ne répondit et il raccrocha. Gert Baumann n'était pas chez lui. Un instant, Bolan fut tenté d'appeler l'ambassade du Panama, mais les bureaux de celle-ci étaient fermés depuis longtemps et il y renonça. Trompant son attente, il ouvrit la baie vitrée, alla fumer une cigarette sur l'étroit balcon, admirant un moment les myriades d'étoiles scintillantes criblant les collines des *barrios*. Quelque part là-bas, prévenu la veille par le canal de Brognola, *el medico de los pobres* l'attendait, mais il n'était pas si tard, et l'Exécuteur préférait contacter Baumann avant de quitter l'hôtel. Une demi-heure plus tard, il tenta de nouveau sa chance, et cette fois, essoufflée et sur un fond de salsa démente, une voix de femme répondit :

— *Diga !*

— Je voudrais parler au *señor* Baumann, *por favor*.

— *No esta, señor.*

L'Exécuteur fit la grimace.

— *Cuando vuelve ?* Quand rentre-t-il ?

— *À las once, aproximadamente*, à onze heures, répondit encore la femme, impatiente. *De parte de quien ?* De la part de qui ?

Visiblement, Bolan dérangeait. Il donna son identité d'emprunt, dit qu'il rappellerait plus tard, et raccrocha. Non seulement il n'avait pas d'armement sérieux mais, ce soir, il n'aurait pas non plus le Range Rover qu'il attendait de Baumann. Agacé, il se résigna à demander un 4x4 de location à la réception, où on lui affirma qu'il l'aurait dans une demi-heure, avant de composer un autre numéro. Celui du dispensaire des *barrios*. De nouveau, ce fut une femme qui répondit et donnant cette fois l'autre nom d'emprunt choisi pour la circonstance, Bolan se présenta :

— *Soy el señor* Brady. J'ai rendez-vous avec...

— *Ah si !* coupa sa correspondante, d'une voix douce et un peu rauque. *Soy Inès Santer, la asistenta* du docteur Rejes. Il a dû s'absenter pour une urgence, *señor !* Mais il a dit que vous veniez dès que possible. On vous conduira à lui.

C'était déjà ça. Bolan se fit indiquer le chemin mais, sentant ses hésitations, la jeune femme précisa :

— Si vous prenez un taxi, *señor*, pas de problème. Sinon, demandez le dispensaire de *los pobres*. Tout le monde le connaît.

Bolan remercia, raccrocha. Ce soir, il devrait se satisfaire du *Snake*. Car malgré le contretemps Baumann, pas question de repousser son contact avec Amedeo Rejes. À trop le faire attendre, *el medico de los pobres* pouvait se raviser. Mieux valait battre le fer à chaud.

CHAPITRE III

De près, les collines criblées d'étoiles scintillantes n'avaient plus grand-chose de féerique. Elles n'étaient plus que le support d'une misère lépreuse et anarchique, avec ses alignements de baraques grises et plus ou moins de guingois, avec ses branchements électriques plus ou moins sauvages, avec ses visages figés qui sortent parfois de l'ombre, avec ses regards aigus, à la fois méfiants, d'abord agacés d'être surpris, et aussitôt chargés de défi. Et les étoiles n'étaient plus que des lumières. Glauques, pendues n'importe où, éclairant n'importe quoi. Derrière les vitres du 4x4, Mack Bolan avait l'impression de défiler devant la glace d'un gigantesque vivarium. Qu'on les appelle bidonvilles, *favellas*, *ranchitos*, *barrios* ou autrement, c'était toujours le même spectacle, le même malaise, le même espèce de découragement.

Le 4x4 Nissan Patrol qu'on lui avait livré à son hôtel juste avant son départ était en bon état, hormis peut-être les amortisseurs, qui grinçaient dans chaque nid-de-poule. Depuis son entrée dans les premiers méandres de Colinas de Trinidad, Bolan avait dû demander trois fois son chemin, tant ce labyrinthe était semblable sous tous ses angles. Plus le 4x4 grimpait à l'assaut de la pente et plus il s'enfonçait entre les minables *ranchitos*, plus les regards se faisaient lourds sur son passage. Des bandes de gamins erraient un peu partout, se chamaillant ou fumant dans des coins d'ombre, toujours avec les mêmes regards pesants, se méfiant d'on ne sait quoi, d'on ne sait qui. Enfin, au détour d'une ruelle, l'Exécuteur stoppa net le véhicule, sa calandre butant quasiment contre un angle de mur, à la peinture bleue écaillée, où selon la description de la femme un peu plus tôt, le mot *clínica* s'étalait en lettres blanches. Le dispensaire *de los pobres*.

En fait, il s'agissait d'un simple baraquement en dur, sommé d'un toit de tôles et aux fenêtres occultées par des moustiquaires. Devant la porte grande ouverte, un groupe de patients attendait, assis çà et là, visages résignés. Une fillette à la joue terriblement enflée geignait dans les bras de sa mère, mordant par à-coups un morceau de chiffon douteux. À l'écart du cône de lumière blême de l'unique réverbère, une petite bande de *gamines* observait Bolan, échangeant à voix basse des propos incompréhensibles. Le plus vieux, le front ceint d'un bandeau rouge et armé d'un couteau, grattait le plus naturellement du monde les points de rouille d'un vieux Colt 45. Levant les yeux sur

Bolan, il parut ne pas le voir, se remit au travail en crachant par terre. Indifférents, deux autres se repassaient un sac en plastique, dont ils reniflaient tour à tour l'orifice, en toussant comme des malades. L'Exécuteur avait déjà vu ça un peu partout en Amérique du Sud. En Colombie, ça s'appelait le *pegante*, la colle. Un produit ravageur, qui détruisait les poumons et le cerveau en même temps. À voir leurs yeux hallucinés et à entendre leurs toux, ces gosses-là étaient déjà fichus. Mais selon les derniers rapports des autorités compétentes, les fléaux de la drogue et de la délinquance semblaient en légère régression. Restait à savoir comment on avait fait parler les chiffres.

Bolan gara le 4x4 contre le mur et, fendant le groupe de patients, il pénétra dans le hall du dispensaire, où un gros ventilateur brassait mollement un air affreusement moite. Là aussi, des malades attendaient, assis sur deux rangées de bancs, résignés, apparemment peu incommodés par les odeurs d'éther, de Javel et de sueur mélangées.

— *Señor ?*

Une infirmière aussi large que haute était soudainement apparue, lorgnant Bolan d'un air soupçonneux.

— J'ai rendez-vous avec le docteur Rejes, précisa ce dernier. Je viens d'avoir la *señorita* Santer au téléphone et elle...

— La *señora*, corrigea la matrone, renfrognée. Votre nom ?

On aurait dit la police. L'Exécuteur donna son identité d'emprunt et la femme grommela :

— Suivez-moi.

Sous les regards curieux de l'assistance, l'Exécuteur emboîta le pas de l'infirmière, remonta un couloir lui aussi bourré de clients en attente, nota au passage un certain nombre de blessés, dont deux adolescents d'à peine quinze ans, qui avaient l'air d'avoir boxé un bulldozer. Un autre, complètement hébété, ânonnait en oscillant sur place, ce qui ressemblait à une vague berceuse. Ils passèrent devant une porte ouverte, découvrant ce qui ressemblait à une lingerie. Au beau milieu, penché sur une grande table, un colosse en maillot de corps, et au crâne rasé à l'iroquois, jouait allègrement du fer à repasser. À chacun de ses mouvements, les muscles de ses épaules saillaient, tandis que l'étroite brosse rouge sang de ses cheveux frémissait dans la lumière blême d'un fluo.

— *Señora* Santer, *esta el señor* Brady.

La matrone venait de précéder Bolan dans une espèce de salle de soins, où deux autres infirmières s'activaient sur divers maux et blessures, sous les yeux d'un jeune garçon en blouse bleue, qui tenait un plateau de soins. Le mentor de Bolan s'était adressé à une

quatrième personne, et en rencontrant le regard sombre de la *señora* Santer, Mack Bolan ressentit comme une décharge électrique. Un regard d'une telle intensité, et d'une telle douceur en même temps, qu'il se demanda comment on pouvait ne pas être guéri seulement par lui. Il sut aussi qu'en deux secondes, il avait été jaugé, littéralement radiographié. Les yeux de la jeune femme toujours accrochés aux siens, il s'entendit saluer :

— *Buenas noches, señor* Brady. Un instant, je vous prie. Pablito ?

Le jeune garçon en blouse bleue releva les yeux, et rien qu'à cela, Bolan comprit qu'il était le fils de la *señora* Santer. Même regard profond, même expression attentive.

— Va chercher le docteur, Pablito, demanda la jeune femme, de cette belle voix douce et rauque déjà entendue au téléphone..

L'enfant disparut, et Inès Santer commenta :

— Le docteur vient de rentrer. Un accouchement difficile. Il est très fatigué.

Sous-entendu, « il ne faudrait pas le retenir trop longtemps ». Bolan sourit, compréhensif. Il ignorait si des liens extra-professionnels unissaient la belle Inès à Amedeo Rejes, en tout cas, elle veillait bien sur lui. Mais comme prenant soudain conscience de son message sous-jacent, elle ajouta d'un ton d'excuse :

— Nous... nous sommes débordés.

— Je vois, sourit encore Bolan, sondant le regard profond de la jeune femme.

Baissant précipitamment les yeux, elle se remit au travail, le plantant au milieu de la pièce. Deux minutes plus tard, un gros homme en blouse d'un blanc douteux faisait son apparition, traînant la savate et mâchouillant un moignon de cigare. Son large crâne en partie chauve luisait de transpiration, et derrière d'épaisses lunettes de myope, des prunelles en boutons de bottines observèrent brièvement Bolan. Les paupières rouges et gonflées attestaient la fatigue de l'arrivant. Réapparu en même temps, Pablito le gamin reprit possession du plateau de soins, tandis que le gros homme grondait à son adresse :

— N'oublie pas les désinfectants, Pabli ! La prophylaxie ! La prophylaxie !

Un rouleau de cendre tomba de son bout de cigare, qu'il ne vit même pas tomber à ses pieds.

— La prophylaxie, *señor* Brady ! accueillit-il Bolan en lui empoignant familièrement un bras. Il n'y a que ça, pas vrai ?

Puis plus bas :

— On va aller à *La Fuente*. *La Fuente de sodas*. C'est le bistrot du coin. On y bouffe le meilleur *pabellon* de Caracas, et on sera tranquilles pour causer.

À en juger par l'odeur de rhum de son haleine, *La Fuente* n'était pas source que de sodas. Tournant sa grosse tête vers la belle Inès, il envoya à la cantonade :

— On est à *La Fuente* !

Une lueur de reproche dans ses grands yeux d'ombre, la jeune femme esquissa un vague assentiment, avant de glisser un nouveau regard oblique sur Bolan, dans lequel il crut discerner une sorte de supplication. Mais déjà, l'ex-médecin entraînait l'Exécuteur et, l'instant d'après, ils émergeaient dans la venelle en pente, où un petit torrent d'eaux grasses coulait contre les façades.

— Laissez votre voiture là, conseilla Rejes en voyant le 4x4 presque neuf. Ici, personne n'y touchera.

Puis reniflant les remugles écœurants, il expliqua :

— Ça fait des années qu'on attend le tout à l'égout dans le secteur, mais cette fois, ça va venir. Les travaux ont commencé, en bas.

En bas, c'était au pied de la colline. Le groupe de *gaminès* était toujours là, avec ses deux sniffeurs de colle et le grand au bandeau rouge, qui continuait à gratter son Colt. Grognant selon son habitude, le gros Rejes l'apostropha, désignant le couteau :

— Range ça, *Hoja* ! tu vas te couper !

L'interpellé lui lança un regard lourd, cracha par terre sans répondre. Un peu plus loin, Rejes renseigna Bolan :

— Ici, il y a encore de bons petits gars, mais ces bandes-là deviennent de plus en plus incontrôlables, dit-il d'un ton découragé. Le *pegante* les rend dingues. Il les tuera tous. Sauf *Hoja*. Lui, c'est leur chef. Le caïd de toute la racaille du *barrio*. Personne ne connaît son vrai nom, mais son surnom de « *Lame* » lui va comme un gant. Il a égorgé lui-même l'ancien *jefe* du secteur, pour lui prendre sa place. Une vraie *granuja* ! Une crapule ! Il règne par la terreur, et ici, je crois bien être le seul à ne pas en avoir peur, ricana le toubib. Ça le rend fou de rage.

Ils avaient maintenant dévalé toute la venelle et débouchant sur une espèce de patte d'oie, Bolan fut un instant ébloui par le rouge agressif d'une enseigne clignotante. *Fuente de sodas*.

— Voilà le paradis, *señor* Brady ! s'exclama Rejes, emphatique. À la fois lieu de plaisir et de perdition. Le seul établissement civilisé du coin, après le dispensaire, bien sûr ! Mais lui, en plus, il a un téléphone GSM ! Moi, je n'ai pas assez d'argent !

Il eut un petit rire de dérision, ajouta comme pour lui-même :

— De toute façon, je ne vois pas ce que j'en ferais, d'un GSM !

Bolan observait le « paradis » en question. C'était une bâtisse sans étage, construite elle aussi de bric et de broc, avec une guirlande d'ampoules multicolores au-dessus de la porte béante, un comptoir ouvert côté salle et côté rue, un carré de plancher en guise de terrasse. Les six tables de cette dernière étaient prises d'assaut par une meute de buveurs d'aguardiente et de rhum, la sueur coulait sur les faces des hommes, et dans les décolletés des femmes. Draguées par deux basanés moustachus endimanchés, et visiblement éméchés, trois filles en minijupes et aux œillades incendiaires poussaient des rires excités en se trémoussant sur leurs chaises. Levant les yeux au ciel, Amedeo Rejes grommela de plus belle :

— *Miseria !* Venez. On sera mieux dedans, y a des ventilos.

De toute façon, ils n'avaient guère le choix. Au passage, Bolan sentit des regards lourds et intrigués dans son dos, mais déjà, *el medico de los pobres* l'entraînait à l'intérieur du bar, où une salsa à crever les tympanes faisait trembler les cloisons. Des dîneurs en braillaient le refrain, lampant de grandes rasades aux goulots de grosses bouteilles ventrues. L'aguardiente. Une fumée épaisse régnait, noyant le décor minable, les posters de charme punaisés aux murs et les grands miroirs constellés de chiures de mouches, dans un brouillard irrespirable, que deux ventilateurs poussifs ne parvenaient pas à bousculer vraiment. Tout au fond de la salle, deux tables restaient vacantes, et le docteur choisit la plus à l'écart, sous une glace où on avait scotché des dizaines de cartes postales d'un peu partout. Une fois assis, il questionna :

— *Pabellon ?*

Bolan réalisa qu'il n'avait pas dîné et il acquiesça :

— *Pabellon.*

Il fallait hurler. Désignant les grosses bouteilles ventrues des tables voisines, il eut un rictus pour préciser :

— Mais pas d'aguardiente.

Rejes fit la moue, brailla à son tour :

— Vous avez tort, elle est excellente. D'ailleurs, ajouta-t-il désabusé, depuis la fin du boom pétrolier, le whisky est hors de prix.

Il faut dire qu'à la bonne époque, les meilleurs whiskies remplaçaient allègrement le vin et l'eau sur toutes les tables de Caracas. Une mode ruineuse, que la récession avait très vite balayée. Ayant déjà eu l'occasion de déguster les bières locales, Bolan opta pour une *Nacional Stout*, tandis que le toubib commandait une bouteille de rhum. À ce rythme, sa « fatigue » n'était pas près de

passer. Les bouteilles arrivèrent presque aussitôt et Rejes se pencha pour n'être entendu que de Bolan :

— *Bueno*. Hippocrate m'a fait dire de ne rien vous cacher, sur ce que je sais de l'assassinat des Hollandais.

Il se servit un plein verre de rhum, l'avalait d'un trait, s'essuya la bouche d'un revers de main, hocha sa grosse tête d'un air convaincu en déclarant :

— D'abord, une chose est sûre, ce ne sont pas les *gaminès* qui ont fait ça. Ni ceux de par ici, ni ceux d'ailleurs. Ça se saurait.

Devant l'air dubitatif de Bolan, il ajouta :

— Dans les *barrios*, tout se sait.

— O.K., admit l'Exécuteur. À Hippocrate, vous avez parlé d'affaire mafieuse. Pourquoi ?

— Parce que le soir du crime, les types aperçus par les *gaminès* autour de la voiture des Hollandais appartiennent à la mafia locale. Je vous l'ai dit, ici, tout se sait.

Il ingurgita une deuxième rasade de rhum, avant de pointer un doigt vers Bolan pour ajouter à son oreille :

— Je suis sûr qu'on sait même déjà qu'un gringo est ici, à mettre son nez partout.

L'Exécuteur aurait certes préféré un endroit plus discret pour leur contact, mais les choses en étaient là et il fallait faire avec. Le *medico* garda le silence un moment, comme pour rassembler ses idées avant d'en dire plus. L'Exécuteur en profita pour interroger :

— Vous pensez être surveillé ?

Visiblement aiguillonné par l'alcool, Rejes ricana :

— Ici, tout le monde se surveille. C'est la loi des *ranchitos*.

— O.K., renvoya l'Exécuteur, soudain irrité. Je préférerais ne pas moisir dans le secteur.

Dans la salle enfumée, le juke-box hurlait sa salsa de plus belle, et Amedeo Rejes se pencha de nouveau par-dessus la table pour crier à l'oreille de Bolan :

— Vous avez raison, *señor* ! Méfiez-vous. À Caracas, les tueurs des *barrios* sont pires qu'à Bogota ou Medellin. Là-bas, ils obéissent parfois à une autorité structurée, mais ici, c'est la jungle...

Brusquement, l'Exécuteur n'écoutait plus. Dans la glace aux chiures de mouches, il avait aperçu les deux basanés endimanchés. Ceux qui draguaient les trois filles. Il avait vu aussi les canons de P.M., mais il était trop tard. Déjà, l'enfer se déchaînait.

CHAPITRE IV

Tout s'était passé si vite que l'Exécuteur n'avait pas eu le temps de vraiment penser. Il avait seulement hurlé :

— *Cuidado ! Attention !*

Instantanément, ses réflexes avertis avaient joué et, en une fraction de seconde, il avait plongé de côté, envoyant son bras gauche attraper les jambes de Rejes sous la table, pour le faire basculer, tandis que sa main droite empoignait la crosse du *Snake* sous son blouson. Dans le même laps d'éternité suspendu, il avait enregistré les cris alentour, le staccato d'une première arme ennemie, les détonations du *Snake* et celles d'un deuxième pistolet mitrailleur. Comme dans un théâtre d'ombres, il vit une silhouette gesticuler dans la fumée, avant de s'écrouler en arrière, renversant une table et lâchant une ultime mini-rafale vers le plafond. Simultanément, il avait localisé le deuxième tireur et son index pressa de nouveau la détente du *Snake*. Un tir en contre-plongée, qui ne risquait pas de blesser alentour. Comme une pipe dans un tir de foire, la tête du deuxième basané à moustaches partit en arrière, donnant l'impression de se casser au niveau du cou. Mais ce n'était qu'une illusion. La petite balle de 4,7 mm n'avait pas ce pouvoir. En revanche, elle avait traversé le cerveau du type de part en part, et ce dernier était mort, avant même de toucher le sol. D'un roulé-boulé, l'Exécuteur s'était déporté à l'écart, émergeant un peu plus loin, dans la panique générale. Son objectif, le micro-Uzi que le premier flingueur avait lâché en tombant. En vrai professionnel de la guerre, il avait noté la longueur anormale du chargeur et, quand il l'eut en main, il put vérifier qu'il avait vu juste. Un deuxième chargeur était couplé au premier, scotché tête-bêche. D'un geste expert, il permuta l'ensemble, réarma le P.M., prêt à faire feu.

— *Assassino ! Assassino !*

Le cri avait éclaté dans le brusque silence, et l'Exécuteur comprit qu'on parlait de lui. Plus courageuse que les hommes, une femme se dressait face à lui, le désignant d'un index accusateur.

— *Assassino ! Assassino ! C'est lui !*

Elle avait pourtant sûrement assisté à toute la scène. Sans doute l'émotion. L'écartant doucement, l'Exécuteur vérifia qu'il n'y avait pas

de troisième tueur. D'ailleurs, la salle s'était entièrement vidée, honnis la femme qui l'accusait toujours, et un barman, livide et hagard, tétanisé derrière son comptoir. Bolan alla se pencher sur le gros Rejes. Ce dernier gisait dans une mare de sang, gémissant faiblement, des bulles de salive rouge crevant par intermittences aux commissures de ses lèvres. Malgré les réflexes fulgurants de Bolan, il avait été touché. Le haut de son poitrail coulait comme une sinistre fontaine. Glacé de rage, l'Exécuteur se redressa, s'adressant au barman d'un ton sans réplique :

— Appelle une ambulance.

L'autre battit des paupières, ouvrit la bouche pour dire quelque chose, la referma aussitôt, consentant enfin à empoigner un petit cellulaire sous le comptoir. De son côté, Bolan ne pouvait rien de plus. D'abord, il fallait filer. Dans un instant, le *barrio* tout entier serait en alerte, se transformerait en piège. L'Exécuteur se voyait mal se frayer un passage à coups d'Uzi.

— *Assassino ! Assassino !*

Revenue à la charge, la femme hurlait toujours, s'accrochant maintenant à son blouson, essayant de le retenir. D'un léger coup sur le poignet, il lui fit lâcher prise, fonça vers la sortie. En arrivant dehors, il faillit tomber sur un véritable mur humain. Un barrage qui recula précipitamment en voyant l'Uzi. Derrière lui, la femme continuait à hurler, mais personne ne semblait y faire attention. Tout le monde fixait Bolan, avec des expressions diverses dans les regards. Soudain, la femme cessa de hurler dans son dos et Bolan s'avança calmement sur la petite foule, dardant ses prunelles d'acier dans celles de l'homme qui semblait le plus solide.

— Laisse-moi passer, demanda-t-il.

Sa voix d'outre-tombe avait résonné dans le lourd silence, ferme, autoritaire. Le type donna l'impression de ne pas avoir entendu et, juste à cet instant, la femme se remit à crier derrière Bolan.

— *Assassino !* Ne le laissez pas s'enfuir !

— Ta gueule, Maria !

L'homme avait crié lui aussi, mais sans quitter Bolan des yeux. La femme se tut de nouveau, et le type hocha la tête en lançant à Bolan :

— Je sais pas qui tu es, mais on sait qui étaient les deux autres. Alors, t'as pas intérêt à traîner dans le coin.

Sur ce, il s'écarta, repoussant du dos ceux qui avaient eu le courage de rester avec lui. L'Exécuteur aurait bien voulu l'interroger sur les « deux autres » en question, mais ce n'était vraiment pas le moment. Plus tard, il essaierait de joindre la belle *señora* Santer. Peut-être était-elle au courant des secrets de Rejes. À moins que le *medico*

de los pobres ne parvienne à survivre. Mais ça...

Sans s'attarder, l'Exécuteur fendit le groupe, tourna aussitôt à gauche, enfilant une venelle sombre et malodorante, qui semblait descendre vers l'est du *barrio*. Déjà, alertés par le téléphone arabe, des groupes pressés montaient vers *La Fuente*, et Bolan fit disparaître l'Uzi sous son blouson, ne conservant que *The Snake* à portée de main. Pour le cas où. Descendant toujours, il emprunta un raidillon où les odeurs d'égout prenaient à la gorge, croisant une bande de *gaminès*, dont plusieurs filles. L'une d'elles était enceinte, et sous les pans de sa chemise entrouverte, son ventre dilaté semblait sur le point d'éclater. À vue de nez, elle n'avait pas quatorze ans. Encore un effet de la misère. Mais l'Exécuteur en était là de ses pensées quand, soudain, une silhouette se dressa devant lui, jaillie d'une zone d'ombre. Une masse imposante, qui semblait boucher la ruelle. Instinctivement, sa main s'était refermée sur la crosse du *Snake*, mais une voix souffla :

— *No, señor !*

Une voix masculine, mais si douce qu'on aurait dit celle d'une femme.

— *Soy un amico*, souffla encore la voix.

Des amis, Mack Bolan n'en avait guère, par ici.

Méfiant, il avait dégagé le petit automatique, prêt à faire feu. Mais la silhouette énorme avait bougé et un mince rayon de lumière accrocha une seconde quelque chose de rouge que l'Exécuteur reconnut aussitôt. Une balayette de cheveux « iroquois ». Ceux du colosse qu'il avait aperçu au dispensaire, en train de repasser du linge.

— Venez, *señor*, conseilla celui-ci en évitant tout geste brusque. Je m'appelle Rojo, l'ami du *medico*. Je vais vous sortir d'ici.

Rojo. Rouge, comme ses cheveux. L'Exécuteur comprenait mal comment ce type avait pu le filer ainsi sans se faire remarquer. Pour ça, il fallait connaître le *barrio* comme sa poche, et se couler dans l'ombre avec la souplesse d'un félin.

— Vite, *señor*, la police va arriver. Suivez-moi.

— Ma voiture est là-haut, fit valoir Bolan.

— Je sais, *señor*. Laissez-la et donnez-moi les clés. Je vous la ramènerai.

N'ayant finalement guère le choix, l'Exécuteur finit par acquiescer. Il donna les clés, indiqua son hôtel et, suivant le colosse, il recommença à descendre la colline, mais dans une direction différente. Au bout d'un moment, ils débouchèrent sur une sorte de place en impasse, encombrée de bennes à ordures, au fond de laquelle une petite camionnette Ford attendait, tous feux éteints.

— Venez, *señor*. Venez, pressa Rojo.

Il le guida jusqu'à la camionnette, et ils n'en étaient plus qu'à quelques mètres, quand ses feux s'allumèrent et que la portière du conducteur s'ouvrit. Sur ses gardes, l'Exécuteur avait de nouveau refermé ses doigts sur *The Snake*, mais prévenant son geste, l'immense Rojo l'arrêta de sa voix étrangement douce :

— Tout va bien, *señor* ! Tout va bien.

Pendant ce temps, la portière avait fini de s'ouvrir. Une tête apparut au-dessus du cadre de la vitre, et Bolan fut surpris de voir qu'il s'agissait d'un enfant.

— *Esta Pablito, señor*. Tout va bien.

Pablito ! Le gamin du dispensaire ! Le fils de la belle Inès Santer ! Décidément, autour de Bolan, tout semblait se passer comme par magie. Avec en prime, quelques litres de sang et la mort. Le sentant de nouveau réticent, Rojo renseigna :

— La *señora* Santer avait envoyé le gosse à *La Fuente*, pour prévenir le docteur qu'un blessé grave venait d'arriver au dispensaire ; et qu'elle avait besoin de lui. Quand je l'ai vu, je lui ai demandé de descendre très vite la camionnette ici. Il ne sait pas encore vraiment, pour *el medico*. Et vous ?

— Il est gravement blessé, avoua l'Exécuteur. Je suis désolé.

— Ne le soyez pas, *señor*. Le destin de chacun est inscrit en chacun.

Philosophe, avec ça.

— *Bueno*, soupira le colosse, en stoppant sur place. Je dois remonter là-haut. Suivez le gamin.

Avant que Bolan n'ait le temps d'ajouter un mot, il était déjà reparti et, de loin, Pablito l'appelait :

— Vite, *señor* Brady ! Venez !

Au même instant, des sirènes s'étaient mises à hululer dans le lointain. Dans un instant, la police aurait investi le *barrio*. N'ayant toujours pas d'autre alternative, l'Exécuteur rejoignit le gamin, qui contre toute attente demeura sur le siège du conducteur.

— Montez, *señor*. Il faut partir.

Disant cela, il avait lancé le moteur, et notant que ses pieds touchaient à peine les pédales, Bolan proposa :

— Tu ne préfères pas que je conduise ?

— *No, señor*. J'ai presque treize ans, et j'ai l'habitude.

— Mais... la police !

L'enfant sourit, et dans la lumière du plafonnier, l'Exécuteur lui

trouva encore plus de ressemblance avec la belle Inès.

— Ne vous inquiétez pas, *señor*, rétorqua Pablito en démarrant. Tous les flics de Bogota connaissent la camionnette de Diablo Rojo. Elle est prioritaire, personne ne l'arrête.

Pablito s'exprimait comme un adulte. Il semblait très intelligent, et ne paraissait éprouver aucune crainte. Bolan s'étonna :

— Comment ça, prioritaire ?

— Diablo Rojo est très célèbre, expliqua le gamin. Et la police l'aime bien. Il donne beaucoup à ses œuvres. Alors, malgré le *dia de parada*, elle autorise sa camionnette à rouler tous les jours.

— Je vois, fit Bolan, alors qu'ils atteignaient déjà les limites du *barrio*. C'est un drôle de nom, Diablo Rojo, fit remarquer Bolan.

— C'est normal, *señor*. Diablo Rojo est une star.

— Une star ?

Le garçon lui jeta un regard surpris.

— Vous n'avez jamais entendu parler de Diablo Rojo, *señor* ?

— Non, avoua Bolan. Je devrais ?

— Diablo Rojo est le plus fort de tous, *señor* ! C'est le plus grand *luchador*, le plus grand lutteur du Venezuela !

— Tu veux dire que c'est un catcheur ?

— Oui, mais pas n'importe quel catcheur. Lui, il est né dans le *barrio*, il y a grandi et depuis qu'il est célèbre, il secoure les déshérités, et aussi les orphelins. Il a même monté une petite entreprise de transport maritime, qui lui permet d'aider certains chômeurs à trouver un peu de travail.

Le garçonnet était si volubile que Bolan dut l'arrêter :

— Est-ce que ta mère sait où tu es ? s'inquiéta-t-il.

— Si, *señor*, répondit Pablito. Je dis tout à ma mère. D'ailleurs, elle sait toujours tout de moi. C'est une sainte.

— Et ton père ?

— Il est mort quand j'étais petit, *señor*. Le cancer.

— Désolé, renvoya Bolan.

— Ne le soyez pas, *señor*, il est au ciel, maintenant.

Ils croisèrent des voitures de police qui, toutes sirènes hurlantes, se ruaient à l'assaut de la colline, et un moment plus tard, la camionnette débouchait sur l'autopista Caracas Baruta. Se détendant enfin, Bolan finit par questionner :

— Comment Rojo a-t-il pu me retrouver, comme ça, en plein *barrio* ?

Un sourire éclaira le jeune visage de Pablito qui répondit fièrement :

— Tous les habitants des *barrios* savent faire ça, *señor*. Et Rojo est encore plus fort qu'eux. Il n'a peur de personne, et personne d'autre que lui n'aurait pu aller arracher ma grande sœur aux mains de Zamuro.

Le *zamuro* était une race de vautour particulièrement laide, au plumage gris sale et au cou goitreux. Véritables fossoyeurs, ils opéraient encore quelques décennies plus tôt, au-dessus des ravins, les *barrancos* des alentours de Caracas.

— Qui est Zamuro ? questionna distraitemment Bolan.

— Un usurier, *señor*. Un sale usurier, qui passe son temps à saigner les pauvres gens des *barrios*. Pour payer l'enterrement de mon père, ma mère a été obligée de lui emprunter de l'argent. Quand elle a voulu rembourser, la dette avait triplé. Les hommes de Zamuro appelaient ça les intérêts. Ma mère a dit qu'elle ne pouvait pas rembourser tout ça, alors, Zamuro a répondu qu'il allait donner du travail à ma sœur et qu'on rembourserait comme ça.

Bolan tiqua.

— Et alors ?

— Alors, reprit le gamin, de nouveau sombre, Zamuro, il a fait de ma sœur une pute.

À cet instant, Mack Bolan sentit sa gorge se serrer, tandis qu'un frisson glacé lui parcourait l'échine. Cette histoire-là, il l'avait vécue aussi. Surtout Cindy. Cindy, la petite sœur adorée, que les débiteurs de Franck Bolan avaient, elle aussi, mise sur le trottoir. Quand le père de Bolan avait appris ça, il était devenu fou. Il avait sorti son vieux calibre, et il avait flingué tout le monde. Et Cindy était morte, et leur mère était morte, et...

— Ça ne va pas, *señor* ?

La voix inquiète du petit Pablito tira Bolan de la masse de songes fangeux où il s'enlisait. Battant des paupières comme un hibou ébloui, il grogna :

— Si, si.

Il marqua un temps, demanda :

— Pourquoi est-ce que tu me dis tout ça ?

— Parce que j'ai confiance, *señor*, renvoya le gamin.

— *Muchas gracias*, mais...

— J'ai confiance en vous, *señor*, répéta Pablito d'un ton pénétré. Aussi, je suis sûr que vous allez me dire ce qui est arrivé à *La Fuente*.

Au regard de côté qui accompagna les paroles du gamin, Bolan comprit qu'il ne servirait à rien de mentir. Pablito avait le regard de sa mère. Un regard qui lisait dans les âmes. Alors, il dit la vérité. Toute, sauf son vrai nom et son rôle exact dans cette affaire. Quand il eut terminé, les yeux de Pablito brillaient un peu trop en fixant un peu trop la route. Ce fut pourtant d'une voix à peu près ferme qu'il questionna :

— Il... il est mort ?

— Je l'ignore, répondit honnêtement l'Exécuteur. Quand je l'ai quitté, il vivait encore. J'espère qu'on le sauvera.

Un pesant silence suivit. Regardant défiler le décor nocturne de l'autopista sans le voir vraiment, l'Exécuteur allait allumer une cigarette, quand la voix de Pablito s'éleva de nouveau dans l'habitacle.

— De toute façon, je savais déjà pourquoi vous êtes ici, *señor*.

L'Exécuteur s'étonna :

— Comment ça, tu savais !

— Hier, j'ai entendu le docteur en parler avec Rojo. Il a dit qu'un Américain allait venir ici, à cause des jeunes mariés hollandais assassinés. Il a dit que vous alliez faire la guerre à Zamuro et à sa clique.

L'Exécuteur fit la grimace. Pour le secret, on repasserait mais, au moins, il aurait des alliés. Ça pouvait servir. Intrigué, il fit valoir :

— Ma guerre, comme tu dis, ne vise pas spécialement Zamuro, tu sais.

— Si.

— Pardon ?

— Si. répéta sourdement Pablito, votre guerre concerne justement Zamuro, *señor* Brady.

Le ton du gosse était devenu dur, et ses lèvres s'étaient pincées de colère. De plus en plus intrigué, Bolan interrogea :

— Tu peux me dire pourquoi ?

Pablito marqua un temps, rétrograda pour aborder une bretelle de sortie, lâcha entre ses lèvres toujours serrées :

— Parce que l'assassin des jeunes mariés hollandais s'appelle José Delgado, *señor*. C'est-à-dire, Zamuro !

CHAPITRE V

Mack Bolan n'en revenait pas. À peine débarqué à Caracas, il manquait se faire tuer, voyait tomber son informateur sans rien avoir appris de lui et, quelques minutes plus tard, un gamin de treize ans lui apportait toute l'affaire sur un plateau. Il était venu ici pour tenter de remonter la piste des assassins du jeune couple, et voilà que la solution apparaissait d'un coup, lumineuse et où on ne l'attendait pas. Le coupable s'appelait Zamuro. Zamuro l'usurier. Observant Pablito toujours attentif à sa conduite, l'Exécuteur hésita :

— Tu en es sûr ?

Soudain gêné, le garçon ergota :

— En fait... ce sont ses hommes de main qui ont tué les Hollandais. On ne les connaît pas tous, mais Diablo Rojo en a identifié au moins un. Jaime Santos. Un magouilleur de paris et de jeux clandestins, qu'il a souvent vu en compagnie de Ramon Ilero « Cabeza », « Grosse Tête ». Lui, on sait qu'il est un tueur. Il est même le chef de toute une bande.

— Je vois, fit Bolan, intéressé. Mais quelles preuves as-tu que ce sont eux qui ont tué les Hollandais ?

— Ils sont très connus, ici. Des *gaminès* du *barrio* les ont vus sortir de la ruelle où on a retrouvé les corps. Ils étaient arrivés avec la Nissan du couple, ils sont repartis à pied, avant de sauter dans la voiture de Cabeza, un peu plus loin. Une Chevrolet marron. On la connaît bien, c'est avec elle que Cabeza vient ramasser les intérêts de Zamuro.

— Est-ce qu'on sait pour qui travaille Zamuro ? interrogea Bolan.

— Le docteur a toujours dit que ce *bandido* est trop bête pour être son propre patron. D'après lui, Zamuro serait en cheville avec la mafia. Mais il n'en a pas la preuve.

Non seulement Pablito en connaissait un rayon sur le sujet, mais en plus il en parlait comme un véritable conférencier. Un personnage qui promettait !

— Hum, fit Bolan, songeur.

À l'issue de l'exposé de Pablito, il en arrivait à la seule conclusion logique : José « Zamuro » Delgado semblant être le maître d'œuvre du

double assassinat, il fallait donc remonter jusqu'à lui pour tenter d'en savoir plus.

— *Bueno*, décida-t-il. Puisque Diablo Rojo est allé arracher ta sœur à Zamuro, il doit savoir où le trouver, non ?

— *No, señor*, répondit le gamin, désolé. Ça, c'était avant. Depuis cette affaire, on ne sait plus très bien où le trouver, Zamuro.

— On connaît au moins son signalement ?

— *Si, señor*. Il est très grand, très maigre, avec de longs cheveux blonds, décolorés comme ceux d'une femme, habillé bizarre, avec un chapeau de cow-boy, et une pierre précieuse à l'oreille. Une émeraude. Ma mère dit qu'elle est très belle, et que c'est une insulte aux émeraudes, d'être portée par un homme à l'âme aussi laide.

Description efficace du fils, beau trait philosophique de la maman.

— Et Cabeza, interrogea encore Bolan. Où est-ce qu'on peut le trouver ?

L'homme à la Chevrolet marron, le *jefe* des trois autres. Le gosse esquissa une nouvelle moue.

— Je l'ignore, *señor*.

— *Shit* !

Devant l'air dépité de Bolan, Pablito eut un petit sourire malin pour enchaîner aussitôt :

— Mais je sais où habite Jaime Santos. Peut-être que par lui...

— Vrai ? coupa l'Exécuteur.

— *Si, señor* ! sourit encore Pablito. *Esta la verdad*.

— *Bueno*, fit l'Exécuteur. Trouve-moi un téléphone.

Ils entraient dans Caracas par le quartier résidentiel de Las Mercedes et, un instant plus tard, Bolan pénétrait dans une cabine de la CANTV où, pour deux bolivars, il put de nouveau composer le numéro de Gert Baumann. Mais encore une fois, il n'eut que la voix de femme en ligne. De moins en moins aimable, elle lui dit que Baumann n'était pas encore rentré, et qu'elle ignorait quand il le serait.

Rien ne tournait rond. Regardant la camionnette, l'Exécuteur proposa à Pablito :

— Tu vas me déposer chez Jaime Santos, me situer les lieux et me décrire le type le mieux possible. Ensuite, toi et la camionnette, vous retournerez au *barrio*.

Le gamin hocha docilement la tête, négocia un virage, et ils quittèrent les larges avenues bordées de villas, pour se retrouver sur une bretelle d'accès à l'autopista del Este. Un moment plus tard, alors que la circulation commençait à se raréfier, ils filaient sur l'autopista

Francisco Fajardo, laissant le jardin botanique derrière eux et dépassant el Paraiso, avant d'aborder le quartier de Vista Alegre. La camionnette quitta encore l'autopista, tourna à gauche, pénétra enfin dans le secteur de La Paz.

— On arrive, *señor*, prévint Pablito en ralentissant pour aborder l'avenida O'Higgins.

Après quelques détours dans le dédale des nombreuses *calles* du quartier, Pablito stoppait enfin le véhicule à l'angle de l'une d'elles, dans un renforcement de mur.

— C'est là, *señor*, renseigna-t-il en désignant un petit porche assez laid, de l'autre côté de la calle 5.

L'immeuble était minable et décrépi, avec d'étroites fenêtres et seulement trois étages. Flanquant le porche, une boutique d'accessoires auto tremblotait de sa large enseigne lumineuse, à laquelle il manquait deux lettres. Éteignant les feux de la camionnette, Pablito commenta :

— Jaime habite au troisième, *señor*. Mais il n'y a sûrement personne.

— Qu'est-ce qui te faire dire ça ? s'étonna l'Exécuteur en regroupant les cartouches de l'Uzi dans un seul chargeur.

Sans paraître le moins du monde impressionné par ce qu'il faisait, le gamin répondit :

— À cause des combattants.

— Les combattants !

— Là-haut, *señor*. Sur la terrasse de l'immeuble. Vous ne voyez pas la cage ?

En fait de cage, Bolan distinguait tout juste une sorte de grillage, derrière lequel de gros oiseaux semblaient s'agiter.

— Ce sont les *gallos*, les coqs de combat de Jaime Santos, *señor*. Je vous l'ai dit, il organise des paris. Et quand il n'est pas là, ses *gallos* sont souvent agités, car ils ont perpétuellement faim. C'est comme ça qu'il les excite. Mais pour bien dormir lui-même, avant de se coucher, il les nourrit copieusement. Donc, s'ils sont agités, c'est que Jaime n'est pas encore rentré.

— Comment sais-tu tout ça ? s'étonna l'Exécuteur.

Petit sourire modeste du gamin.

— C'est Diablo Rojo, *señor*. Les paris sur les combats de coqs sont sa passion. Il connaît tous les éleveurs, et toutes leurs méthodes de dressage.

— Je vois, fit Bolan. Il habite seul, Jaime Santos ?

— Ça, *señor*, je ne sais pas. Peut-être que Rojo le sait, lui.

— Justement, questionna l'Exécuteur, pourquoi c'est toi, et non pas Rojo, qui m'a accompagné ici ?

— Il ne voulait pas laisser ma mère seule au dispensaire. La police va fouiner partout, l'interroger... vous comprenez ?

Bolan acquiesça.

— O.K., dit-il. Maintenant, décris-moi Santos le plus précisément possible, et retourne au *barrio*.

— C'est un grand maigre, avec des cheveux en brosse et une moustache très épaisse. Mais...

— Mais ?

Le gosse hésita.

— Mais je préférerais rester jusqu'à ce qu'il arrive, *señor*. Si vous vous trompiez de...

— Je ne me tromperai pas, coupa Bolan. Tu dois partir.

Encore hésitant, Pablito secoua doucement la tête.

— C'est que... c'est que Rojo m'a dit de vérifier, *señor*. Il... enfin, lui aussi veut être sûr, pour Santos. S'il apprend que j'ai désobéi, il dira que je suis une poule mouillée, et il...

— *Vale*, d'accord ! capitula Bolan. Mais dès qu'il se pointe, tu disparaîs.

Pablito lui jeta un regard en biais.

— Il vous faut une voiture, *señor*. Rojo a dit que vous pouviez garder la camionnette cette nuit, et de téléphoner demain au dispensaire pour dire où il pourra la reprendre, quand il aura rapporté votre 4x4.

Bolan tiqua :

— Et toi, tu rentres comment ?

— Ne vous inquiétez pas, *señor*. À Caracas, je ne paye jamais, ni les bus, ni les taxis. Tous les chauffeurs connaissent Rojo et j'en connais beaucoup aussi.

Que répondre à cela ? Tout en écoutant, l'Exécuteur avait attentivement observé le secteur, et localisé ce qu'il cherchait. Une nouvelle cabine téléphonique. Un quart d'heure plus tard, Jaime Santos toujours absent, il enjoignit au gamin :

— Je vais téléphoner. Pendant ce temps, va garer la camionnette à l'autre angle. Derrière le fourgon bleu.

Il ne tenait pas à ce que Jaime Santos les repère à son arrivée.

— Si Santos arrive pendant ce temps, tu remotes ta vitre, et tu te

cache. D'accord ?

— *Vale*, acquiesça le garçon, visiblement ravi de son rôle.

Un instant plus tard et pour la troisième fois de la soirée, Bolan composait le numéro personnel de Gert Baumann.

— *Diga !*

Bolan grimaça de dépit. Encore la même voix de femme, toujours aussi peu aimable. Mais dès qu'elle l'entendit, sa correspondante renvoya :

— *Momento.*

Suivirent des sons divers, puis un autre timbre, à l'espagnol légèrement teinté d'accent germanique.

— *Diga ?.*

— *Senor Baumann ?*

— *Si. De parte de quien ?*

— *Soy James Brady*, répondit l'Exécuteur, soulagé.

— *Si, señor.*

Un silence suivit. Prudent, l'homme de l'ambassade du Panama. Dans la galaxie du marché des armes, la discrétion était de mise.

— Un de mes amis vous a contacté de Washington, commença l'Exécuteur.

— *Si, señor.* Je suis au courant

— On vous a dicté une liste de matériel et...

— *Exacto.*

— Avez-vous pu réunir l'ensemble ?

— En partie seulement, *señor*. Pour le matériel léger, il n'y aura pas de problème. Mais pour le matériel lourd, ce sera plus difficile à trouver. Quant au véhicule souhaité, *señor*, impossible. Le mieux serait de louer un 4x4.

Agacé, l'Exécuteur avait noté l'emploi du futur : « il n'y aura » et « sera ». Gert Baumann n'était donc pas encore en possession de sa commande, et en fait de Range Rover, il devrait se contenter d'une voiture de location. Glacé, il rappela :

— Mon ami de Washington m'a assuré que vous aviez les compétences requises.

— *Si, si, señor !* Mais je n'ai pas trouvé de Range Rover et, pour le reste, il faut du temps. De plus...

— Quand ? coupa Bolan.

— *Mañana, señor !* très probablement demain !

En Amérique latine, *mañana* pouvait aussi bien dire six mois,

surtout quand il s'accompagnait d'un « probablement ». L'Exécuteur insista :

— J'ai besoin de cette marchandise. Très vite.

— *Si, señor ! Si ! Mañana !* C'est promis !

Bolan soupira. Il n'avait pas le choix.

— Justement, *señor* Brady, reprit Baumann, un ton plus bas. Pour les tarifs, il y a eu de légers changements. En ce moment, le marché est...

— Combien ? coupa Bolan.

Il connaissait le refrain.

— Environ vingt pour cent de plus, *señor*. C'est à cause de...

— Je veux la livraison demain matin, coupa-t-il encore.

— *Imposible, señor !* Pas demain matin ! Demain soir, après dîner.

De plus en plus agacé, l'Exécuteur interrogea :

— À quelle heure, et où ?

— À *las once*, à onze heures. Sur la *Cuatrocientos*. L'ancienne route de...

— Je connais, pressa l'Exécuteur.

Commandée par l'ancien dictateur Gomez et appelée la *Cuatrocientos*, par certains *caraqueños*, à cause des 400 virages qui la composaient, l'unique route en lacets qui reliait alors Caracas à la côte avait fait des centaines de victimes. Taillée à flanc de montagnes et gagnée sur la jungle à coups de dynamite, ses *barrancos*, des ravins survolés par les vautours, avaient été le théâtre des nombreux accidents. Aujourd'hui supplantée par une gigantesque autopista ultramoderne, elle n'était plus guère fréquentée.

— *Bueno*, reprit Baumann. À peu près à mi-chemin de la côte, il y a un restaurant typique, avec boîte de nuit caraïbe. *La Tasca*. Entrez-y une dizaine de minutes, pour y déguster un café. Leur *java* est excellent. Mon commis vous y attendra. Au bar, vous n'aurez qu'à demander *Hermano* Mario. Là-bas, tout le monde connaît Frère Mario. Prenez-le dans votre voiture, il vous emmènera à moi. Je serai dans le secteur.

L'Exécuteur avait froncé les sourcils. Baumann était décidément méfiant.

— Pourquoi tout ce cirque ? gronda-t-il.

— J'ai confiance, *señor* ! Mais vous pourriez aussi bien être surveillé et suivi à votre Insu. Dans ma position, je ne peux me permettre la moindre impru...

Mais soudain, l'Exécuteur n'écoutait plus vraiment. Du coin de

l'œil, il venait de voir la vitre de la camionnette de Pablito remonter subitement. Au même instant, une vieille Plymouth rouge était venue se garer non loin de là, à une dizaine de mètres du porche de l'immeuble de Santos, et trois hommes en descendaient, dont un grand maigre, avec une imposante moustache. Jaime Santos. Un des deux autres titubait sur place, chaloupant sa silhouette de toréador ivre, soutenu par le troisième, une sorte de gorille au crâne rasé, qui ricanait stupidement. Dans le mouvement, la veste de « Crâne Rasé » s'était entrouverte, et Bolan avait parfaitement vu les reflets argentés d'un automatique stainless dépassant de sa ceinture. Quand l'Exécuteur vit le trio pénétrer dans l'immeuble, il sut que son programme se compliquait. Contre ces trois-là, les huit 9 mm du micro-Uzi et les quelques 4,7 mm restant dans le chargeur du *Snake* ne seraient pas de trop.

— *Señor* ? Vous êtes toujours là ?

— Si, grommela l'Exécuteur, déjà ailleurs. Demain soir, à onze heures. J'y serai.

— *Bueno, señor* ! N'oubliez pas l'argent, n'est-ce...,

Baumann parlait toujours, que Bolan avait raccroché. Revenu à la camionnette, il questionna Pablito :

— Ce sont bien eux ?

— *Sí, señor*. Les deux autres, on les voit quelquefois traîner dans les *barrios*. Surtout quand il y a des histoires avec les mauvais payeurs.

Toujours les mêmes méthodes. On saigne à blanc et on menace quand il n'y a plus d'argent.

— O.K., dit-il au gamin. Maintenant, tu dois rentrer. Demain, la camionnette sera près de l'Aguilas, et les clés à la réception de l'hôtel. Merci pour tout.

Il avait sorti un rouleau de billets de sa poche, l'offrit en précisant :

— Pour le dispensaire.

Pablito hésita, finit par sauter de la camionnette en empochant les dollars. Pour la *clínica*, il pouvait accepter.

— *Muchas gracia, señor* ! Si vous avez besoin d'aide, appelez la *clínica*. C'est là que j'habite. *Adios* !

Puis il disparut dans l'ombre.

CHAPITRE VI

En matière de saleté, l'escalier ne valait guère mieux que le couloir d'entrée de l'immeuble. Au début du siècle, l'ensemble hispano-baroque avait dû être assez beau mais, maintenant, les dalles du sol et les marches en pierres étaient noires de crasse. Du moins, pour ce que l'Exécuteur pouvait en voir, à la faveur du seul éclairage de la cour, chichement distillé par une minuscule fenêtre à chaque palier. Des odeurs de friture flottaient, charriées par un léger courant d'air, et comme partout en Amérique du Sud, salsas et autres accents rythmés vibraient dans la moiteur encore présente, le tout sur fond de *telenovelas*, ces feuilletons télé populaires, si appréciés. Au deuxième étage, sans doute par souci d'aération, l'unique porte était entrouverte et, au passage, Bolan aperçut des dîneurs devant une énorme télé. Un parfum d'*arepas* chauds vint rappeler à Bolan qu'il n'avait rien avalé depuis l'en-cas servi dans l'avion. Déjà, il arrivait au troisième étage, constatant qu'hormis celle d'une espèce de placard, là aussi, il n'y avait qu'une porte sur le palier. Derrière, les échos d'une discussion s'élevaient, mais pas suffisamment fort pour qu'il les comprenne. N'ayant pas prévu d'entrer si tôt en action, il avait laissé le fameux « sésame », la pâte à tarte d'Herman Schwarz, dans son sac de voyage. Dommage. Un instant, il caressa l'idée d'accéder à la terrasse aux coqs en passant par la fenêtre du palier mais, en se penchant à l'extérieur, il se rendit compte que c'était impossible. Il allait être obligé de sonner, diminuant ainsi l'effet de surprise escompté. Préférant dans un premier temps *The Snake*, plus silencieux, au micro-Uzi, il empoigna la crosse du petit automatique, et il allait poser son index sur le bouton de sonnette, quand un bruit soudain lui fit tourner la tête. Une chasse d'eau. Au même instant, la porte du « placard » du palier s'ouvrit brusquement, le tout ponctué d'un rot sonore. Incrédule, l'Exécuteur réalisa que le placard était en fait des WC, tandis que, devant lui, se dressait la silhouette épaisse d'un type en train de se rebraguetter.

Le gorille au crâne rasé ! Avec le gros automatique en acier clair dans la ceinture de pantalon !

Un gros calibre, sur la crosse duquel les doigts du costaud s'étaient instinctivement refermés. Mais l'Exécuteur fut plus rapide. Il fut sur le type en une demi-seconde, lui envoyant un terrible atémi à la base du cou. « Crâne Rasé » donna l'impression de ne rien avoir senti, tant il

était solide sur ses jambes. Mais une expression floue s'était inscrite dans ses petits yeux noirs, et la main qui avait cherché à saisir l'arme esquissa un bref mouvement de défense puérile, avant de retomber, inerte. Le gros automatique changea instantanément de détenteur et, enfonçant le canon du *Snake* sous le menton du flingueur, l'Exécuteur gronda doucement, désignant la porte de l'appartement :

— Combien ils sont, tes potes ?

Histoire d'éviter toute surprise. Les yeux dans le vague, le type avait heurté le mur du dos, et Bolan dut le soutenir un peu pour l'empêcher de tomber. Brièvement stoppée le temps du bref atêmi, sa circulation sanguine reprenait dans son cerveau. Bolan le pressa :

— Vite !

Il avait davantage enfoncé le canon du *Snake* dans la chair du gorille, et celui-ci eut un sursaut pour lâcher enfin d'une voix blanche :

— Eh ! T'es con ! Tu sais à qui tu...

Le canon du *Snake* se vrilla dans le cou du type, qui ouvrit la bouche sur un cri muet.

— Combien ? répéta l'Exécuteur, menaçant.

Le gorille déglutit péniblement, et Bolan vit nettement dans ses yeux noyés d'alcool la petite lueur annonciatrice des folies. À la seconde où l'autre allait tenter sa manœuvre désespérée, il lui envoya le canon du *Snake* sur l'arête du nez. Il y eut un craquement écœurant, une plainte sourde, un violent mouvement de recul de « Crâne Rasé », qui s'acheva contre le mur. Déjà, le petit automatique était revenu s'enfoncer sous le menton du gorille qui se résigna à couiner :

— Ils... ils sont deux.

— Qui est le *jefe*, de vous trois ?

— Je... c'est Jaime, renseigne le gorille, content de se placer en second plan.

Du sang coulait à flots de son nez éclaté, et il pleurait comme une madeleine. D'une main experte, l'Exécuteur avait fouillé ses poches de pantalon et en avait sorti un jeu de clés. Les fourrant dans la paume du flingueur, il questionna, désignant la porte de l'unique appartement :

— C'est les clés d'ici ?

— Hon ! acquiesça le type, mauvais. Mais je te préviens...

— On y va, coupa Bolan de sa voix d'outre-tombe.

Comprenant qu'il n'en sortirait pas, l'autre renifla, cracha sur le sol, maugréa en ravalant son sang :

— Je sais pas ce que tu veux, gringo. Mais tu joues sacrément au con.

— Avance !

Sans ménagement, Bolan l'avait poussé vers la porte et le costaud ne put qu'obéir. Engageant une clé dans la serrure, il répéta, l'air de ne pas comprendre :

— Tu joues vraiment au con, gringo.

Mais alors que la clé n'avait pas fini de tourner, la porte s'ouvrit à la volée, sur la silhouette du toréador, tandis qu'une voix avinée s'exclamait :

— C'est pas trop tôt, bordel ! Moi aussi j'ai besoin d'aller piss...

Le reste demeura bloqué dans la gorge du type, et son regard de velours imbibé d'aguardiente s'agrandit de surprise. Mais presque aussitôt, les réflexes revinrent et il envoya sa main derrière son dos, pivotant légèrement, à la manière des G'men US à l'entraînement. Il n'eut pas le temps d'en faire plus. Tel un boulet de canon, le poing libre de Bolan avait fulguré vers son front avec une violence inouïe. Hélas, à l'instant de l'impact, le toréador avait esquissé un mouvement de retrait, suivi d'une esquivé étonnamment rapide. Simultanément, il avait réussi à saisir l'arme cachée dans ses reins, tout en criant à la cantonade :

— Jaime ! *Cuidado* ! Attention !

La suite se joua en quelques millièmes de seconde. Au moins aussi rapides, les réflexes de l'Exécuteur étaient entrés en action et d'une formidable poussée en avant, il avait projeté « Crâne Rasé » devant lui, l'envoyant dinguer contre son collègue. Gêné, ce dernier eut encore le réflexe de contenir son tir, avant de se retrouver catapulté au milieu de la pièce, écrasé sous le corps du gorille qui venait de s'affaler. Claquant la porte dans son dos, l'Exécuteur redressa le canon du *Snake* et, sans hésiter, il envoya deux ogives de 4,7 mm. Presque simultanées, les deux détonations semblèrent n'en faire qu'une et à quatre mètres de là, « Crâne Rasé » sursauta violemment, avant de retomber sur le côté, un filet de sang s'échappant de sa nuque. Mais décidément mobile, son copain le toréador avait anticipé l'action de Bolan, et au lieu d'essayer de résister, il avait roulé à l'écart, échappant in extremis à la 4,7 mm et pointant de nouveau le court canon de son revolver en direction de Bolan. Là encore, tout se joua au millième de seconde. À qui tirerait... et ferait mouche le premier.

Ce fut l'Exécuteur. Encore une fois, il tira le premier, et sachant d'instinct deviner la position exacte du toréador dans la parcelle de seconde suivante, il toucha. Mais pas dans la tête, où il l'avait souhaité. Telle une anguille, l'autre avait rampé derrière un canapé,

envoyant à son tour deux .38, qui allèrent se perdre dans un mur. Au passage, l'Exécuteur avait quand même eu la satisfaction de voir du sang gicler sur la chemise du toréador, et d'apercevoir son arme qui volait à l'autre coin de la pièce. Hélas, dans l'instant suivant, une haute silhouette déboulait dans la pièce, brandissant un petit P.M.

— *Que pasa !*

Maigre et haut comme un poteau, le nouvel arrivant roulait des yeux hagards, cherchant à comprendre. En voyant Bolan dressé devant lui, sa moustache parut se rétrécir et il marqua une brève hésitation, son P.M. toujours en l'air, l'index sur la détente. L'Exécuteur n'avait pas envie de savoir qui tirait le mieux des deux.

Comme par enchantement, le micro-Uzi était apparu dans son poing, et la rafale fut si brève qu'on aurait cru entendre un seul coup de feu. Pourtant, à quelques mètres de là, ce fut toute l'épaule armée du moustachu qui sembla exploser sous les impacts. Du sang gicla, le bras partit en arrière, retombant mollement le long du tronc, perdant le P.M. qui alla s'arrêter contre un pied du canapé. Hébété, Jaime Santos regardait son sang couler, sans avoir l'air de comprendre ce qui lui arrivait. Puis d'un coup, comme si brusquement toute la lumière se faisait en lui, il plongea en avant, fonçant sur l'Exécuteur en poussant une sorte de feulement. Dans ses yeux noirs, Bolan vit passer un éclair de folie, tandis que son bras valide en avant, Santos essayait de le saisir à la gorge.

Géné par le canapé, l'Exécuteur dut carrément sauter de côté pour lui échapper, et juste à cet instant, paraissant jaillir du plancher, le toréador réapparut, blême, pissant le sang et crachant des choses incompréhensibles. Dans un réflexe, l'Exécuteur avait relevé le canon du *Snake* qu'il n'avait pas lâché, mais contre toute attente, au lieu de plonger sur lui pour prêter main-forte à Santos, le toréador sauta par-dessus le canapé. Bolan allait le coucher comme un lapin, quand une nouvelle fois, Santos le moustachu se rua sur lui. Son tir dévié par l'attaque, Bolan vit le toréador disparaître derrière une porte, perçut un bruit de cavalcade, esquiva encore Santos, mais cette fois, il avait eu le temps de redresser le canon du *Snake* dans sa direction, et de tirer.

Trois fois. Touché au ventre et à la cuisse gauche, Jaime Santos poussa un cri rauque, ouvrit une bouche démesurée, recula sous les impacts et s'affaissa enfin sur place, grognant de douleur et répandant du sang partout. D'un coup, sa face anguleuse s'était creusée. De gris, il était devenu diaphane, et de gros cernes bistre se dessinèrent sous ses yeux. Soufflant fort et les yeux pleins d'étonnement, il grogna :

— *Que pasa !*

Il n'avait toujours rien compris, et l'Exécuteur profita de son

désarroi pour le coucher d'un coup de pied, avant de le plaquer du genou face contre le plancher. Puis lui enfonçant le canon de l'Uzi dans la nuque, il gronda :

— Tu t'appelles Jaime Santos, et toi et tes copains, vous avez récemment assassiné un jeune couple de Hollandais, en plein *barrio*. *Verdad* ? Vrai ?

Tel un cachalot échoué, le tueur avait du mal à respirer, et un peu de sang lui sortait au coin de la bouche. Pourtant minuscules, mais moulées en forme de cône évidé à son extrémité, les ogives de 4,7 mm faisaient des ravages. Les tripes du moustachu ne devaient pas être très belles à voir. Enfin, d'une voix sifflante, il cracha :

— Tu... tu sais pas à qui tu t'attaques, mec !

— Si, mec, renvoya l'Exécuteur. À Zamuro.

D'étonnement, l'autre amorça le mouvement de tourner la tête. L'Exécuteur l'en empêcha, insista sur le même ton :

— Je veux Zamuro. Dis-moi où le trouver.

Nouvelle tentative de mouvement de tête de Santos, nouvel empêchement.

— Où ? insista Bolan.

— Je... je sais pas. Et même si je savais, tu pourrais aller te faire...

— *Cuidado* ! prévint l'Exécuteur en vrillant douloureusement le canon de l'Uzi dans la nuque du moustachu. Tu vas devenir grossier.

— Je sais pas... je te dis !

— Dommage ! regretta l'Exécuteur en chatouillant la détente du mini-P.M. Vraiment dommage, que tu ignores où est ton *jefe* !

— Attends ! s'écria soudain Santos. Attends ! Zamuro, c'est pas mon *jefe* ! Je le connais même pas vraiment. Juste aperçu une ou deux fois !

— Qui est ton chef, alors ?

Silence.

— Comme tu voudras, Jaime, fit l'Exécuteur. Comme tu voudras.

Disant cela, il avait soulagé Santos de la pression de l'Uzi dans sa nuque, pour lui enfoncer durement *The Snake* dans le pantalon. Santos sursauta, tandis que Bolan soufflait doucement :

— C'est pour le bruit, Jaime. Celui-là est beaucoup plus silencieux. D'autant qu'enfoncé où il est, on n'entendra pratiquement plus rien. Ça te fera seulement très mal. Ces petites balles sont de pures merveilles. Tout récemment reprofilées par un ami à moi, elles s'écartent à l'impact et dévastent tout sur leur passage. Dans des boyaux, je te dis pas. L'agonie est épouvantable. Elle peut durer des

heu...

— Cabeza !

Santos avait presque crié, coupant la parole à Bolan. Il tremblait un peu, et l'Exécuteur se demanda si c'était la souffrance ou la trouille. Sur le même ton presque doux, il interrogea :

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Cabeza, merde ! C'est Cabeza, notre *jefe* !

Une lueur d'intérêt passa dans les prunelles d'acier de l'Exécuteur.

— Comment ça, Cabeza ?

En espagnol, Cabeza signifiait tête.

— C'est... c'est à cause de son crâne, confirma Santos. Il est énorme. Alors on l'appelle Cabeza.

— Je vois. Donc, si ce Cabeza est votre *jefe*, c'est lui qui vous a ordonné de tuer les jeunes mariés hollandais.

Ce n'était pas une question, cela tombait sous le sens. Santos confirma encore et l'Exécuteur poursuivit :

— Pourquoi Cabeza vous a-t-il ordonné ce double assassinat ?

— J'en... j'en sais rien.

— Tu mens !

C'était peu probable, car Santos souffrait trop. Mais l'Exécuteur savait, par expérience, qu'afficher son doute forçait souvent l'autre à la surenchère d'infos. Le pourri geignit :

— Non ! C'est vrai ! Je le jure ! Cabeza a seulement dit que les ordres étaient de kidnapper les Hollandais avec leur bagnole, et de les buter dans les *barrios*. Ça devait passer pour un crime des *gaminès*.

Belle mentalité ! En tout cas, c'était exactement le scénario imaginé, à la fois par Bolan, Brognola et son copain le flic hollandais. Poussant son avantage, il demanda :

— Cabeza, c'est son surnom, à ton *jefe*. Et son nom ?

— Ilero, gaillonna Santos, visiblement mal en point. Ramon Ilero. L'Exécuteur hocha la tête.

— Et je le trouve où ?

Nouveau silence, que Bolan fit cesser d'une vive pression du *Snake*.

— Je le trouve où ?

— Chez... chez sa gonzesse ! Il vit chez elle, articula péniblement le moustachu. Lupita. Une pute brésilienne !

— Où ça ?

— A... Santa Cecilia. Avenida central. Derrière le Parque del Este.

— *Bueno*, fit l'Exécuteur, songeur. *Bueno*.

Il avait ôté *The Snake* d'où il était, et du coin de l'œil, il considérait le cadavre de « Crâne Rasé » dans sa mare de sang. Mais en réalité, il songeait au toréador. Blessé, sans arme et aux abois, ce dernier n'avait logiquement qu'un seul recours, celui d'alerter leur *jefe*. Le fameux Cabeza. Et pour ça, il y avait des téléphones plein la ville. Après analyse de la situation, Bolan n'avait guère d'illusions à se faire. À Santa Cecilia, soit Cabeza l'attendrait avec un comité d'accueil, soit il n'y aurait plus personne. Mais il n'avait pas le choix. Il était obligé d'y aller. Le plus vite possible. Toujours sur le même ton presque amical, il s'enquit encore :

— Ton copain qui a mis les voiles, il s'appelle comment ?

— Jimenez ! croassa Santos, de plus en plus mal en point. Miguel Jimenez !

— *Bueno*, renvoya Bolan. *Muchas gracias...* et bon voyage.

Et *The Snake* toussa, crachant une dernière ogive dans la nuque de Jaime Santos. Histoire d'abrégier ses souffrances.

CHAPITRE VII

Miguel Jimenez avait envie de hurler. De douleur, et de rage. D'une part, il s'était fait avoir comme un amateur par cet inconnu jailli d'on ne savait où, d'autre part, il s'était enfui sans sa veste et sans arme, oubliant chez Santos son argent et les clés de sa propre voiture. Un ancien modèle Ford, garé un peu plus loin, mais devenu inutile en la circonstance. Quant à celles de la Chevrolet, elles étaient dans la poche de Santos. Un Santos qui pouvait aussi bien avoir réussi à flinguer le grand type, et qui attendait peut-être déjà qu'il réapparaisse, ou qui était maintenant aussi mort que ce con de Salazar. Dans ces conditions, pointer son nez à l'appartement équivalait à un suicide, si l'autre salaud y était encore.

À présent, les premières minutes de stress passées, et déjà sorti du quartier de La Paz, Miguel Jimenez s'en voulait d'avoir paniqué. À défaut de monnaie pour téléphoner, son but avait évidemment été de sonner le tocsin en se précipitant chez Cabeza mais, après réflexion, il se trouvait idiot. Il aurait dû planquer dans le secteur, et attendre la sortie de l'inconnu. Mais où se cacher, et que faire quand le canardeur réapparaîtrait ? Sans le moindre canif sur lui, du plomb plein la viande et le flanc transformé en fontaine de sang, il était incapable de quoi que ce soit. De violentes nausées le tordaient, et des vertiges le prenaient à tout bout de champ. Si encore la poule de Cabeza avait habité tout près ! Au contraire, elle créchait à l'autre bout de Caracas. Plus de dix kilomètres. Il n'y arriverait jamais. Même sans clés, il devait récupérer sa bagnole. Comme autrefois quand il les volait. Briser la vitre, démarrer en faisant directement contact avec les fils...

Il avait vraiment eu tort. Il fallait retourner là-bas. Serrant contre ses blessures le grossier bouchon de papier trouvé au hasard des poubelles, il rebroussa chemin, veillant à n'emprunter que des voies les plus sombres possibles. Malgré son « pansement », l'hémorragie persistait, et échafaudant un instant une vague fable où il était question d'attaque par des *canallas*, des voyous, il fut tenté de courir à l'hôpital. La crainte l'y fit renoncer. Cabeza ne lui aurait pas pardonné de l'avoir lâché. Alors, tanguant un peu sur ses jambes, Miguel Jimenez se remit à avancer, essayant de ne plus penser. Mais quand, un moment plus tard, il déboucha enfin dans la rue où il avait laissé sa Ford, il reçut un coup à l'estomac. Les flics étaient là !

Soudain, tout se compliquait. Il y avait des voitures de police partout, et la rue était pleine d'uniformes. Il y avait aussi des flics en civil, et deux fourgons de pompiers, plus une ambulance, stationnée devant l'immeuble de Santos. Pas à dire, ils avaient fait fort. Dans son affolement, Jimenez n'avait pas pensé à ça. Une boule d'angoisse dans la gorge, il essayait de réfléchir, mais son cerveau se liquéfiait, et il avait beau se dire qu'il fallait vite trouver l'idée, ça ne fonctionnait pas. Impossible d'approcher sa Ford, et encore moins de la « voler » devant tout le monde. Soudain, l'idée surgit. Lumineuse. Il avait été idiot de ne pas y songer plus tôt. Pourquoi voler spécialement sa voiture ? Pourquoi pas une autre ? À Caracas, il y en avait plus d'un million.

— Eh ! Vous êtes blessé !

La voix avait éclaté tout près de Jimenez, et il sentit son cœur bondir dans sa poitrine dévastée. Tournant des yeux hagards, il vit le type. Un gros, en T-shirt, avec des sandales aux pieds. Fiché au coin de sa bouche, un moignon de cigare distillait une fumée grise et nauséabonde. Pris d'une brusque nausée, Jimenez faillit lui vomir sur les pieds, avant de grogmeler :

— C'est rien. C'est ma femme.

Il n'avait trouvé que ça, sans très bien savoir ce qu'il disait. L'autre ne comprit pas davantage, le regarda tourner les talons, avant de s'intéresser de nouveau au remue-ménage de la rue. Arrivé à l'autre angle de la calle, Jimenez se détendit un peu. Plus personne ne faisait attention à lui, et il décida de tenter le tout pour le tout. Une voiture. Une Honda Prélude grise, quasi neuve. La dernière d'une file arrêtée par l'embouteillage, presque à l'angle de l'avenida Parque. Intrigué comme tout le monde par ce qui se passait, son conducteur avait rejoint la voiture de devant, discutant avec ses occupants. Revenus en force, les vieux réflexes de l'ancien roulottier avaient déjà joué. Le type avait laissé tourner son moteur, et aucun autre véhicule ne se présentant derrière, l'occasion était trop belle. La chance de Jimenez. Sans hésiter, il quitta le trottoir, et sans quitter du regard le dos du propriétaire de la Prélude, il se laissa tomber sur le siège du conducteur. À cet instant, il y eut des mouvements divers à hauteur de l'immeuble de Santos, et toutes les attentions captées, personne ne fit attention à Jimenez. Tirant la portière de la Honda à lui sans la claquer, il passa doucement la marche arrière, serrant les dents de douleur. Dans sa poitrine, un volcan s'était brusquement déchaîné. Souffle coupé, les yeux remplis de larmes, il embraya lentement, et la Prélude recula enfin, sans que son moteur ne change pratiquement de régime. Juste à l'instant où une paire de phares éclaboussait son rétroviseur. Comme dans un cauchemar, Jimenez vit la petite voiture

rouge arriver derrière lui comme un boulet, son conducteur ignorant encore ce qui se passait. Simultanément, il aperçut devant lui le propriétaire de la Honda qui se retournait, et il se dit que la catastrophe arrivait au galop. Alors, tandis que le type devant lui se précipitait vers sa voiture en ouvrant la bouche pour crier, Miguel Jimenez tenta le tout pour le tout. Son pied enfonça l'accélérateur, propulsant la Prélude en arrière, faisant couiner les pneus sur l'asphalte. Dans son rétro, il vit les phares de la voiture rouge grossir d'un coup, et son cœur rata un battement. Dans deux secondes, elle franchirait le croisement de l'avenida Parque, l'empêchant de se dégager par la transversale. Il serait trop tard. Dans ce secteur plein de flics, Jimenez serait piégé. Il n'avait plus le choix. Ça passait, ou ça cassait.

Cela craqua. Il y eut un choc, la Honda se souleva sur un côté, de la tôle gémit et une roue heurta si fort le trottoir que Jimenez crut que le pneu éclatait.

Mais contre toute attente, dans une manœuvre désespérée destinée à l'éviter, le chauffeur du petit bolide rouge avait braqué tout à gauche et, au lieu de se percuter de front, les deux véhicules ne firent que se « frotter » un peu fort.

Et cela passa. Incrédule et des cloches plein la tête, Miguel Jimenez avait brusquement contrebraqué, faisant de nouveau couiner les pneus sur le sol. La Honda amorça un tête-à-queue, revint en ligne pour se retrouver, nez pointé dans l'enfilade de l'avenida Parque. Une autre voiture arrivait, mais Jimenez avait fait le plus gros. Pas question de reculer. D'autant que tel un marathonien en folie, le propriétaire de la Prélude déboulait à toutes jambes, gesticulant des deux bras en hurlant au voleur. Alors Jimenez fonça, et encore une fois, après une escalade de trottoir, la Honda passa... au prix d'un petit choc mou, presque imperceptible, qui ne lui fit même pas tourner la tête. Derrière, il y eut des cris, il aperçut une vague forme claire qui tournoyait en l'air, avant de retomber sur la chaussée. Il se dit qu'il avait dû renverser quelqu'un, mais il s'en foutait. Il était passé ! Alors, enfonçant de nouveau l'accélérateur et serrant les dents pour contenir sa douleur, il respira un grand coup, se dit qu'il était sauvé.

La vie était belle, surtout quand on mourait autour de soi.

Ramon Ilero « Cabeza » avait vraiment une grosse tête, avec d'épais cheveux noirs tout frisés, ce qui ajoutait à son volume. En revanche, ancien boxeur assez bien classé, il avait conservé un physique d'athlète. À tous les niveaux. C'est même grâce à cette particularité qu'il était devenu maquereau. Pour entortiller les filles, il fallait des arguments. Mais ce soir, Ilero Cabeza était contrarié. D'habitude, Lupita n'avait guère besoin de se surpasser pour éveiller

sa libido. Elle avait à la fois la technique, et ce petit quelque chose qui fait qu'un homme est sensible à une femme. Même si la femme en question n'était qu'une pute. Mais ce soir, Lupita avait eu beau enfiler les dessous rouges qu'il affectionnait, elle avait beau s'être aspergée du parfum qu'il aimait et lui faire toutes les agaceries nécessaires. Ilero Cabeza était en berne. Pourtant, c'était la meilleure de ses filles. La plus bandante, et la plus « classe ». Même qu'un riche pétrolier de Maracaïbo en était tombé raide amoureux, et qu'il avait proposé de l'acheter pour l'épouser. Lupita avait tout de suite sauté sur l'occasion. Une chance formidable, pour elle. Mais Cabeza avait refusé, parce qu'elle était la meilleure. Mais ce soir, rien à faire. Trop de soucis. Depuis quelque temps, les filles bossaient moins. La récession. Grâce à la manne pétrolière, le Venezuela était sans doute le pays le plus « riche » d'Amérique du sud, il n'en était pas moins touché par la crise mondiale.

— *Que pasa, querido* ! Tu ne te sens pas bien ?

Penchée sur le corps musculeux du mac, la brune et plantureuse Lupita venait d'abandonner son ouvrage. S'essuyant les lèvres d'un revers de poignet, elle insista avec cet accent brésilien qui d'habitude lui chauffait si bien le sang :

— *Querido* ?

Ilero Cabeza allait l'envoyer balader, quand le timbre de l'interphone résonna dans les profondeurs de l'appartement. Fronçant ses épais sourcils noirs, le mac redressa son corps d'athlète sur le lit pour fusiller sa maîtresse du regard.

— T'attendais quelqu'un ?

— Non ! Tu es fou !

Lupita était certes une pute, mais il avait horreur de *savoir* que ses clients montaient ici. Au point qu'une fois ou deux, il avait caressé l'idée de lui louer un studio en ville, rien que pour ça. Seulement, le parc immobilier de Caracas était très cher. Les bénéfices s'en seraient trouvés réduits d'autant. Alors, il laissait les choses en l'état, faisant en sorte « d'oublier » ce qui se passait ici en son absence, se contentant de mettre le téléphone sur répondeur quand il était là. Pour le cas où.

— Tu attendais quelqu'un, répéta Ilero, bourrelé de soupçons.

Jusqu'à ce soir, il n'avait pas été sûr de pouvoir venir, et il l'avait dit à Lupita. Cette salope en avait profité pour donner un rencard, oubliant ensuite de le décommander.

— Je te dis que non, *querido* ! Réponds, tu verras bien.

— Toi, renvoya-t-il, de mauvaise humeur. Va répondre.

Superbe dans les dessous de soie rouge qui mettaient sa carnation

dorée en valeur, Lupita quitta le lit, disparut un instant. Ilero l'entendit parlementer brièvement, avant de la voir réapparaître, incrédule :

— C'est Antonio !

Antonio était le chauffeur-garde du corps de Cabeza. À chaque visite à sa maîtresse, ce dernier s'en faisait accompagner, le laissant dans le hall, pour le cas où. Chez les macs de Caracas, ce n'était pas toujours l'entente cordiale. Ilero Cabeza s'énerva :

— Eh ben quoi ! Qu'est-ce qu'il a, Antonio !

— Il dit que Miguel est dans le hall. Qu'il est blessé, et qu'il veut te voir de toute urgence.

— Blessé !

Ramon Ilero Cabeza avait jailli du lit. Attrapant son peignoir sur un fauteuil, il grogna comme pour lui-même :

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel !

— Et alors ! grinça-t-il à l'adresse de Lupita. Qu'est-ce que t'attends pour le faire monter !

Puis avisant sa tenue, il ordonna, mauvais :

— Et couvre ton cul, merde !

Par pur réflexe, il s'empara du Taurus 357 Magnum en acier stainless et au canon de quatre pouces, qui ne le quittait jamais, et qu'il avait posé sur la commode en se déshabillant. Dans le salon, il se servit un whisky et, l'instant d'après, Miguel Jimenez entra. En voyant son teint livide et le sang qui maculait sa chemise, Cabeza eut un haut-le-corps. Tandis que le blessé se laissait tomber sur la chaise que lui avançait Lupita, il posa le Taurus sur le bar en s'étonnant, ébahi :

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Anéanti par sa cavale, le petit tueur secoua la tête.

— Soif ! laissa-t-il tomber d'une voix mourante.

— Merde ! s'écria Cabeza à l'adresse de Lupita. Donne-lui à boire !

Inquiète et dépassée, sa maîtresse questionna :

— Qu'est-ce qu'il a ?

Agacé, Cabeza la rembarra :

— Fais pas chier ! File-lui à boire, et retourne au pieu !

Docile, la prostituée obéit, disparut dès que Jimenez eut son verre d'eau en main. Allumant une cigarette, l'ancien boxeur pressa :

— Alors, merde ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

Son verre vidé, Jimenez secoua de nouveau la tête, l'air accablé.

— J'y comprends rien, Ramon. Rien du tout !

Puis, en quelques phrases hachées, il raconta ce qui s'était passé chez Santos et, quand il eut terminé, Ilero Cabeza sentit un vrai malaise l'envahir. Parce que lui non plus il n'y comprenait rien. Un inconnu qui débarque chez ses gars, qui en sèche deux et en blesse un troisième, ça sent toujours mauvais, y compris pour le *jefe* des gus en question. Car dans la nébuleuse du crime, ce type d'action n'était jamais dû au hasard. La raison en était claire et le message limpide. Quelqu'un voulait sa peau à lui.

— J'ai mal ! Putain que... que j'ai mal !

Le timbre plaintif de Jimenez ramena brusquement Cabeza à la dure réalité. Il fallait donner l'alerte, mais d'abord, parer au plus pressé. Il ne manquerait plus que Jimenez crève ici !

— Tiens bon, dit-il à ce dernier en attrapant le téléphone. J'appelle le toubib.

Pas n'importe lequel, bien sûr. Celui de la « famille ». À cet instant, il lui sembla sentir un léger courant d'air dans la nuque, et il pensa que cette conne de Lupita écoutait aux portes. Il ouvrait la bouche pour l'envoyer se recoucher, quand la voix s'éleva dans son dos :

— Ne dérange pas le médecin, Cabeza.

CHAPITRE VIII

Ce fut comme si Cabeza avait encaissé une énorme décharge électrique. Le temps d'un éclair, il vit la face crayeuse de Jimenez s'affaïsser de saisissement, tandis que dans ses yeux injectés de sang s'inscrivait une intense panique. Se retournant d'un bloc, Ilero Cabeza enregistra la scène au centième de seconde, mais sans comprendre ce qui arrivait. Dans l'ouverture de la porte du salon, un grand balèze au visage granitique l'observait d'un regard d'acier, braquant sur lui un minuscule P.M. Uzi. Sans trembler, en professionnel. D'ailleurs, il émanait de l'inconnu une telle assurance que Cabeza le classa immédiatement dans la catégorie des tueurs. Les vrais. Ceux que les huiles du crime recherchent avidement, et qu'on ne trouve que très rarement. L'estomac noué, il parvint à se donner l'air mauvais pour lancer d'un ton rêche :

— Qui tu es, toi ? Qui t'envoie ?

Logiquement, il voyait là-dessous la main de la concurrence.

— Je suis moi, répondit l'inconnu d'une voix sinistre, et c'est Santos qui m'envoie.

— Hein ?

Ramon Ilero Cabeza comprenait de moins en moins. Il sentait seulement que les choses allaient très mal pour lui, et ne pas savoir pourquoi le déstabilisait. Et puis il y avait cet accent du type. Du bon espagnol, mais teinté d'accent yankee. Un gringo ! Cabeza ne connaissait personne aux States. En tout cas, personne qui lui en veuille. À moins que ce con de pétrolier... non ! C'était dingue ! Un magnat du pétrole ne fait pas tuer un mac pour s'approprier une de ses putes ! C'était autre chose. Bon Dieu ! Après l'allusion du balèze à Santos, et à voir la tête de Jimenez, c'était évident. Ce fumier n'était autre que celui qui avait buté Santos et Salazar ! Pourquoi ? Bordel ! Tout ça sentait mauvais. Très mauvais ! D'instinct, Cabeza avait glissé un bref regard vers le comptoir, mais le Taurus était vraiment trop loin, et ce con de Jimenez était juste dans la trajectoire. Ramon Ilero était un athlète. Il pouvait tenter sa chance. Il suffisait seulement de gagner du temps. De détourner l'attention du yankee.

— Écoute, commença-t-il en désignant Jimenez, celui-là m'a raconté ce que tu as fait chez Santos.

Il marqua un temps, se donna une attitude glacée et poursuivit :

— Tu as buté deux de mes gars ! Alors, je sais pas qui tu es, mais je voudrais bien savoir ce que tu viens foutre sur mes plates-ban...

Lui coupant la parole et contre toute attente de sa part, Jimenez était soudain entré dans la danse. Poussant une espèce de feulement sauvage, il avait brusquement plongé de sa chaise vers le bar, le corps oblique et les bras en avant. On aurait dit un rugbyman lancé dans un placage, sauf que sa cible n'était pas un joueur adverse, mais le Taurus de Cabeza. Tétanisé, ce dernier cria :

— No !

Simultanément, il avait vu un objet noir apparaître comme par enchantement dans l'autre poing du gringo, tandis que la main droite de Jimenez se refermait sur le Taurus. Le temps d'une illusion, il se dit que son *soldado* allait baiser le Yankee, puis il y eut une sèche détonation, et Jimenez marqua un violent sursaut, tandis qu'un fin jet rouge fusait de sa tempe, presque à l'horizontale. Quand il s'écroula, ce fut pour Cabeza comme une autre décharge électrique et, mû par ses seuls réflexes, il plongea à son tour, profitant de la confusion. Direction le gringo. Plus exactement ses jambes. Encore très efficace grâce à ses années d'entraînement, il accomplit une trajectoire parfaite, se prépara à l'impact. Mais au lieu de la prise espérée, ses mains ne rencontrèrent que le vide, et il continua sa course, l'achevant contre un mur, tête la première. Le choc se répercuta sous son crâne à la manière d'un coup de gong, tandis qu'une sarabande d'étoiles passait devant ses yeux. À demi K.-O., il voulut se redresser, n'y parvint qu'à demi, pour plonger de nouveau vers les jambes du Yankee. Mais ce type était le diable. Encore une fois, l'ex-boxeur se retrouva dans le vide, roulant contre un fauteuil qui se renversa, encaissant un choc cuisant à la cuisse, un autre dans l'épaule droite. Poussant un véritable jappement, il voulut se relever, retomba sur son séant, la tête pleine de bourdonnements et la vue trouble. Comme des années plus tôt, quand il lui arrivait d'encaisser trop de gnons. Le souffle court et le cœur fou, il entrevit la haute silhouette du gringo qui s'approchait du corps de Jimenez, le retournait de la pointe du pied.

— Ton troisième *assassino* est mort, Cabeza.

La voix sinistre paraissait sortir droit d'un caveau mortuaire. Elle glaçait le sang, elle paralysait. Au bord de la syncope, le mac essayait de réfléchir, en vain. Le choc psychologique, la douleur aussi. Il la sentait s'irradier peu à peu dans toute sa chair, et il pressentait que ce serait encore pire dans très peu de temps. À travers un brouillard écœurant, il vit encore le gringo se baisser, pour ramasser le Taurus, qu'il fourra dans sa ceinture, avant de revenir vers lui en articulant :

— Tu vois, Cabeza, vos flingueurs ne m'ont pas eu, à *La Fuente*. C'est moi qui les ai refroidis.

— Hein !

Cabeza sentait son esprit basculer. Ce type était dingue, qu'est-ce que c'était que cette histoire de *fuente* ?

— Merde ! parvint-il à maugréer. Je comprends rien !

Il reprit son souffle, risquant un regard en coin vers la porte du salon. La voix sépulcrale renseigna alors :

— Ton gorille du hall d'entrée est maintenant au sous-sol. Dans une poubelle. Mort.

— Hein !

— Santos m'ayant donné cette adresse, il m'a suffi d'arriver avant ton flingueur blessé, et de l'attendre en bas. Quand il est arrivé, ton gorille du hall était déjà dans sa poubelle, et je n'ai eu qu'à lui emboîter le pas.

Dans le regard vacillant du proxo, il y avait toutes interrogations du monde, et la voix reprit :

— Quant à ta fiancée, elle est bien sage. Bâillonnée, ligotée par son propre drap, enfermée dans un placard de sa chambre. Tu vois, on est tranquille pour bavarder.

Et tout ça à l'insu de Cabeza ! Complètement dépassé et crucifié de douleur, le mac s'énerva :

— Mais bordel ! Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? Qu'est-ce que tu veux ? Et d'abord, qui tu...

— Je m'appelle Mack Bolan, coupa la voix glacée.

— Hein ?

D'abord, ce nom ne dit rien à l'ancien boxeur, puis il finit par éveiller d'étranges échos dans sa mémoire. Ce nom-là, il l'avait déjà entendu prononcer. Par des types bien plus importants que lui, et qui... Bolan ! Bon Dieu ! Le grand Fumier !

— Je vois que tu y es ! félicita l'Exécuteur sans ironie.

— Eh ! s'exclama Cabeza en essayant encore de se relever. Merde ! Qu'est-ce que tu me veux, à moi !

Il retomba sur les fesses, grimaçant de douleur, l'estomac au bord des lèvres. Toujours aussi glacé, l'Exécuteur expliqua :

— Tu as deux balles expansives dans la viande, Cabeza. Pas de grosses balles, mais elles font beaucoup de dégâts. Dans peu de temps, tu auras tellement mal que tu me supplieras de t'achever.

C'était un peu exagéré, mais l'Exécuteur le savait, l'effet psychologique comptait beaucoup dans ce type de confrontation. Il

fallait que Cabeza parle. Le plus vite possible. Aussi pressa-t-il :

— Maintenant que tous tes gars sont morts, autant soulager ta conscience, non ? Pourquoi cette fusillade, à *La Fuente* ? Et d'abord, qui l'a commanditée ?

Ramon Ilero avait envie de se taper la tête contre les murs. Il cauchemardait, il allait se réveiller dans les bras de Lupita et il éclaterait de rire. D'une voix blanche, il s'entendit protester :

— Mais merde ! T'es dingue, ou quoi ! Je suis pour rien dans ce que tu racontes !

— Ben voyons !

— Je sais même pas ce que c'est, ta putain de *fuentes* !

— Attention, Cabeza !

— Je te jure, bordel !

En réalité, l'Exécuteur n'était sûr de rien, mais mieux valait explorer les pistes secondaires, avant de porter l'estocade. Mais là, il devait se rendre à l'évidence, le mac semblait sincèrement ignorer de quoi il parlait.

— Passons, dit-il brusquement. Dans ce cas, parle-moi de l'assassinat des jeunes mariés hollandais.

— Hein !

Au sursaut de Cabeza et à son expression, l'Exécuteur sut que Jaime Santos ne l'avait pas bluffé. Le mac était peut-être hors du coup de *La Fuente*, mais le couple Dresjin, c'était son rayon. Poussant son avantage, il gronda, menaçant :

— Je sais que c'est toi le maître d'œuvre, pourriture. Alors, raconte. Tout. Je veux le nom du commanditaire, son adresse et la couleur de son caleçon.

— Je... attends, Bolan ! Attends ! Moi, j'ai juste exécuté des ordres, hein ! J'en avais rien à foutre, des deux Hollandais !

— Mais tu les as fait tuer quand même. Pour le compte de qui ?

Maintenant aussi livide que le cadavre de Jimenez, Cabeza ne frimait plus. Dans sa viande, la douleur devait être insupportable, mais Bolan ne ressentait aucune pitié. Comme ses semblables, il était la lie de la société. D'une pichenette dans le nez avec le canon de l'Uzi, il encouragea :

— Alors ?

— Je... merde, Bolan ! Va te faire foutre !

— Pas très envie, ironisa froidement l'Exécuteur.

Il envoya une gifle magistrale dans le nez du mac.

Cela craqua, et le sang se mit à pisser.

— Et sois poli, ponctua Bolan, toujours sur le même ton.

Des larmes plein les yeux, Cabeza cracha du sang, renifla laborieusement, avant de gaillonner :

— Si... si je m'allonge, ils me feront ma fête !

L'Exécuteur le doucha.

— Pour ta fête, je suis le premier. Et ce ne sera pas très raffiné.

Joignant le geste à la parole, il avait doucement percuté du canon du *Snake* la cuisse blessée de Cabeza. Celui-ci ouvrit tout grand la bouche, lâchant un grognement rauque, presque silencieux. Sur sa face de brute, la douleur avait creusé de profonds sillons. L'ex-sergent Miséricorde détestait la torture, mais il voulait juste montrer à Cabeza qu'il mettrait tout en œuvre pour avoir ses informations.

— Alors ?

Rien. Ilero continuait à gémir, les yeux quasiment révulsés. Implacable, l'Exécuteur pressa :

— Qui t'a ordonné de tuer les Hollandais !

Toujours rien. Cette fois, Bolan frappa l'épaule blessée. À peine. Juste de quoi se rappeler à l'attention du mac. Ce dernier émit un couinement bref, lâcha dans un souffle :

— Za... Zamuro !

Intérieurement, l'Exécuteur soupira de soulagement. Ce simple aveu corroborait ceux de feu Jaime Santos. Il insista pourtant :

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Zamuro ! répéta Cabeza. Le boss, c'est Zamuro ! C'est lui qui m'a ordonné de m'occuper des Hollandais !

— Zamuro... Ce que j'aimerais, c'est son vrai nom, à ton volatile.

Ramon Ilero eut un mouvement d'épaule agacé.

— Tout le monde le connaît, ici. Son vrai nom, c'est Delgado. José Delgado.

— C'est quoi, sa spécialité ?

Cabeza resta muet. Le sang coulait toujours de son nez, mais le plus inquiétant pour lui était ses blessures par balles. L'air mal en point, il chuinta :

— L'hôpital, Bolan ! Merde ! L'hôpital !

Toujours la même chanson. En voyant couler leur propre sang, les criminels les plus endurcis se mettaient à baliser. Sans relever, l'Exécuteur continua :

— Sa spécialité, à Zamuro ?

Cette fois, ce fut le mac qui soupira.

— Un peu tout, finit-il par avouer. Il est plus ou moins imprésario. Il s'occupe des concours de beauté. Les miss.

Au Venezuela, comme dans toute l'Amérique latine, on était très friand de ces concours.

— On dit aussi qu'il tient tout le secteur des *barrios*, poursuivit Ilero.

— Pour les miss ? s'étonna l'Exécuteur.

Hésitation du mac, puis :

— Il... enfin, il s'occupe de l'organisation des prêts.

Qu'en termes choisis ces choses-là étaient dites ! Les prêts ! Mack Bolan se souvenait encore de la première fois où il avait eu affaire à ce type de bienfaiteurs de l'humanité. Sa famille en avait été décimée, et depuis, il ne vivait plus que dans la guerre, le feu, le sang et la mort. Le visage de nouveau granitique, il interrogea :

— Quelle raison Zamuro t'a-t-il donnée pour tuer les jeunes mariés ?

Nouveau signe d'agacement d'Ilero qui chuinta derechef :

— Aucune, renvoya-t-il. Zamuro n'a pas à donner de raisons. Quand il commande, il faut obéir. D'ailleurs, c'est même pas lui qui ordonne. C'est son *enano*.

— Son nain ? s'étonna Bolan.

— *Si*. Pico. Enfin, on l'appelle comme ça. Un vrai gnome, avec une gueule de pitbull, et un corset autour de la taille. Paraît que dans sa jeunesse, il aurait eu les reins brisés par le mac d'une pute qui le baisait sans le faire payer.

Encore une histoire de mac. On restait en famille. Mais comme s'il avait soudain hâte d'en finir, Cabeza poursuivait sur sa lancée :

— Personne ne connaît son vrai nom, à Pico.

— O.K., pressa Bolan. C'est le nain qui transmet les ordres de Zamuro. Pour les Hollandais, ça s'est passé comment ?

— Pour eux, ça s'est passé comme d'habitude. Pico m'a appelé au téléphone, et il m'a juste dit où je pouvais trouver les cibles, et ce que je devais en faire. Comme d'habitude, il m'a dit aussi que j'aurais le fric le soir même dans la boîte aux lettres de Lupita.

Il marqua un temps, cracha du sang, renifla, demanda à allumer une cigarette, ce que l'Exécuteur accepta. Après sa première bouffée, il reprit, apparemment indifférent :

— Avec Zamuro, pas question de refuser. Il paye d'avance, certain qu'on ne peut plus reculer. Si on rate, on est mort.

L'Exécuteur marqua un étonnement un peu forcé.

— Il est donc si puissant, ton prêteur ?

Mouvement de tête négatif de Cabeza.

— Pas lui. Ses employeurs. Mais là, j'en sais pas plus, se hâta-t-il d'ajouter. Je fais pas partie des huiles !

— Je vois, fit l'Exécuteur.

Du côté de Zamuro, la boucle semblait effectivement bouclée. Ou presque. À quelques détails près, qu'il chercha à élucider, sans grandes illusions.

— Dis-moi où est son nid, à ton vautour ?

— Là, tu rêves ! ricana sombrement le mac. Zamuro, personne ne sait où il crèche. On connaît juste deux ou trois endroits qu'il fréquente plus ou moins. Surtout *La Choza*. La Paillotte.

— La Choza ?

Acquiescement d'Ilero qui renseigne :

— C'est un bar. Une boîte à salsas, dans le *barrio* San Luis. C'est là qu'on peut lui laisser un message, quand on veut le joindre. Un message qu'on adresse à Pico. C'est tout.

Sous-entendu, « c'est tout ce que je sais ». Ce n'était déjà pas si mal. Mais soucieux d'engranger le maximum d'infos, l'Exécuteur tenta encore :

— Tu l'as déjà vu, Zamuro ?

— De loin, avoua le mac. Une ou deux fois.

Une lueur métallique dansa dans les prunelles de Bolan qui encouragea :

— Puisque tu l'as vu, tu me le décris, et on ne se connaît plus, nous deux.

Dans une affreuse grimace, due aux foyers douloureux qui le rongeaient de plus en plus, Ramon Ilero obéit :

— Très grand, très maigre, avec des cheveux de gonzesse. Longs, et décolorés en blond. Quand je l'ai vu, il avait des fringues bizarres, et un chapeau de cow-boy. Et...

— Et ?

— Et je crois qu'il portait une boucle d'oreille, avec une émeraude.

Pour quelqu'un qui n'avait vu Zamuro qu'une ou deux fois, le mac avait bien observé. Déformation professionnelle, sans doute.

— *Muy bien*, félicita l'Exécuteur. *Muy bien*.

Puis il enfonça la détente du *Snake*, et la tête du pourri partit en arrière, cognant contre le fauteuil renversé plus tôt. Au beau milieu de

son front, il y avait un petit trou, presque minuscule, d'où coulait un filet de sang. En se redressant, l'Exécuteur souffla entre ses dents :

— Bon voyage, pourri !

L'instant d'après, il retournait dans la chambre, où il sortait Lupita de son placard. En défaisant ses entraves, il commenta de sa voix glacée :

— Ton mac est mort.

Se frottant les poignets, la belle Lupita leva sur lui un regard vaguement absent, avant de souffler dans un étrange demi-sourire et avec cet accent délicieux qui avait tant plu à son amant :

— Tant mieux.

Elle songeait à ce magnat du pétrole qui voulait l'acheter si cher. Plongée dans ses projets, elle ne vit même pas l'Exécuteur partir.

CHAPITRE IX

Les Vénézuéliens en général, et les *caraqueños* en particulier, étaient très soignés, et la plupart du temps, d'une élégance vestimentaire ostensible. Bien que d'un look plus qu'original, José Zamuro Delgado ne dérogeait pas à la règle. Avec sa redingote et son pantalon en agneau noir, sa chemise de soie blanche, sa lavallière et ses santiags en serpent également noirs, il avait assez fière allure. Pieds sur le bureau, le Stetson, tout aussi noir, rejeté en arrière de sa tête aux longs cheveux décolorés, il fixait de ses prunelles étonnamment vertes le gros ventilateur qui tournait lentement au plafond. Sous son nez fortement busqué, en forme de bec d'aigle... ou de vautour, un mince cigare à la robe pâle laissait échapper un filet de fumée bleue, et taillée en navette, la magnifique émeraude qui ornait son oreille droite, brillait de tous ses feux. Face à lui, enfoncé dans un des deux fauteuils situés face à la table de travail, Pico, le nain Alfredo Serpico, n'osait rompre le silence à peine troublé par les échos d'une salsa montant du night situé au rez-de-chaussée. Diaz, le chef du commando de *La Fuente*, aurait dû se manifester depuis longtemps, et Delgado Zamuro piaffait d'impatience. Cela ne se voyait pas, mais le nain connaissait trop son patron pour ne pas sentir sa tension. Et comme toujours dans ces moments-là, son étrange mufle de pitbull se renfrognait un peu plus. Tour à tour l'âme damnée, le souffre-douleur et le bouffon de Zamuro, il était aussi et surtout son « secrétaire », celui qui s'occupait de tout, et qui le connaissait le mieux. Nourrissant pour lui une sorte de vénération, il se serait sans hésiter fait tuer à sa place, si le cas avait dû se présenter. Mais à Caracas, personne n'aurait eu l'idée saugrenue d'attenter à la vie de José Delgado. Non à cause du petit .38 S&W Centennial qu'il portait dans une cache de sa santiag droite, mais parce qu'outre sa couverture d'imprésario minable, exercée par intermittences, dans ce bureau situé au-dessus de *La Chozza*, bar-night-club de San Luis, qui lui appartenait en sous-main, on connaissait aussi ses protecteurs. La mafia.

Ou plutôt, ce qui en tenait lieu ici. Au point que, même les voyous les plus récalcitrants des *barrios*, préféraient payer l'impôt, plutôt que risquer la guerre. On le savait, à Caracas, la mafia pouvait lever une véritable armée en cas de coup dur. Cela s'était produit une fois, du temps des frères Cuntrera, quand des petits malins de flics américains

étaient venus chercher des crosses. Plus tard, lâchés à la fois par leurs pairs et par le gouvernement, les anciens dirigeants d'Aruba s'étaient tout bonnement fait extraditer, en direction de l'Italie, où les nouveaux juges les attendaient de pied ferme.

José Zamuro Delgado ne risquait donc rien, en principe, mais l'acte d'un fou étant toujours possible dans une mégapole infestée de pauvres, il s'était quand même entouré d'une nombreuse bande d'indics en tous genres, ainsi que de quelques *soldados*, dont l'énorme « Bronco » était le point d'orgue. Assis dans le fauteuil voisin de celui de Pico, le gorille personnel de Zamuro avait exactement le physique de l'emploi. Silhouette massive et musculeuse, énormes battoirs en guise de mains, cou de taureau, face taillée dans le granit, petits yeux noirs et méchants, cheveux ras coiffés en avant. Une belle bête, dont le surnom de Bronco lui avait été attribué dans l'hacienda où, autrefois, il avait la réputation de dresser en un tour de main les pur-sang les plus fougueux.

Pour le moment, Bronco se contentait de regarder ses ongles. N'ayant rien eu à faire d'autre de la soirée que vérifier que ses gars montaient bien la garde à l'intérieur, comme à l'extérieur du night, il s'ennuyait ferme. Il aurait bien voulu participer à l'action de ce soir, mais Zamuro le lui avait interdit. Les ordres venus d'en haut étaient clairs, pour ce coup-là, aucun élément de la « famille » ne devait être impliqué. Le gringo avec lequel ce con de Rejes avait rencard ce soir à la *clínica* avait été présenté comme étant une sorte de privé américain. Un détective venu enquêter sur la mort du jeune couple hollandais, et qu'il fallait immédiatement calmer. Pour ça, une seule solution. Radicale, à la sud-américaine. D'où le contrat proposé à Zamuro, en exigeant la plus grande discrétion. Une réserve, elle aussi du style local, avec explosifs et nombreuses victimes si indispensable, mais en sous-traitant l'opération. Si les flics américains se remettaient à tourner dans le secteur, mieux valait conserver un profil bas.

— Vous voulez qu'on monte jeter un œil là-haut, patron ?

Pico avait une voix rêche, désagréable. Sa brusque question arracha Zamuro de ses pensées et, bizarrement, fit aussitôt se lever le gorille. Baissant ses yeux verts sur le nain, Zamuro lâcha d'une voix profonde de baryton :

— Tu restes là. Et toi aussi, ordonna-t-il dans la foulée à Bronco.

Là-haut, c'était le *barrio* Colinas de la Trinidad, et il était hors de question qu'on y voie ces deux-là. Dépit, Bronco se laissa retomber dans son fauteuil, tandis que le nain se vengeait en se curant les dents avec le cran d'arrêt qui ne le quittait jamais. Une petite satisfaction qui ne dura guère, car dix secondes plus tard, un des deux téléphones du bureau se mit à sonner. Comme presque toujours en pareil cas, ce

fut Pico qui décrocha. Bien que rongéant son frein, Zamuro laissa faire, affectant un détachement que les deux autres savaient faux.

— *Diga* ! lança le nain dans le combiné.

Il écouta, se renfrogna un peu plus, leva les yeux sur son patron avec une expression contrariée.

— *Momento*, lança-t-il encore dans l'appareil.

Puis à Zamuro :

— C'est pas Diaz, patron. C'est le *chiquillo*. Le gamin. Il dit qu'il y a un problème.

Fronçant les sourcils, Delgado Zamuro s'empara du téléphone, envoya de sa voix de baryton :

— *Que pasa* ?

À l'autre bout du fil, son correspondant annonça :

— Ils se sont fait avoir, patron !

Il y eut un flottement dans les yeux verts de Zamuro, et il s'impatienta :

— Comment ça, avoir !

— Ben... le gringo était armé. Il les a eus tous les trois.

Il sembla à Zamuro que le ciel lui tombait sur la tête. Un instant dépassé, il grinça :

— Tu te fous de ma gueule, ou quoi ?

— Je vous jure, patron ! J'ai pas pu vous appeler avant, ici, ça grouille de flics et même le téléphone du dispensaire est réquisitionné.

Encore sous le coup de la nouvelle, Zamuro insista :

— Mais bon Dieu ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Personne a rien compris, patron. À peine les gars dans la salle, ça a flingué de partout. Quand ça s'est arrêté, vos trois durs étaient séchés, et le gringo est parti, avec un flingue à la main. J'ai jamais vu ça ! Même au cinéma !

— Et après ?

— Ben... j'ai voulu le suivre, je pensais qu'il allait récupérer sa bagnole. Mais il est descendu dans une autre direction, et je l'ai perdu.

— Perdu ? Tu veux dire que t'as pas été capable de...

— C'était le bordel, patron ! plaida la voix.

— Ça va, ça va ! Il ressemble à quoi, ce gringo ?

— Grand, balèze, avec des cheveux courts et des yeux couleur d'acier ! Une gueule de militaire. Parole, il fout les boules !

— Ça va ! Et sa bagnole ? Tu l'as vue, sa bagnole ?

— Ben... quand je suis retourné à la *clínica*, elle avait disparu, dit encore la voix, penaude. Mais... mais j'avais déjà pris son numéro, patron ! Je vous le donne ?

— Évidemment, crétin !

— C'est un 4x4 Nissan Patrol... attendez... numéro AGV 634.

— *Bueno*, ponctua Zamuro, crispé. Si tu as du nouveau, tiens-moi au courant.

Il raccrocha, rédécrocha aussitôt, composa un numéro à Caracas, espérant qu'on lui réponde. Cela sonna deux fois, puis une voix de femme, voilée, presque confidentielle.

— *Diga* ?

— Paola ? C'est moi, se présenta Zamuro, soulagé. J'ai besoin d'un service.

— Tu as *toujours* besoin d'un service !

Il y avait du reproche dans l'air, et Zamuro enchaîna, mine de rien :

— J'ai un numéro de voiture, j'ai besoin du nom de son propriétaire. C'est dans tes cordes, non ?

Paola était une maquerelle qui avait autrefois travaillé pour lui, et avec laquelle il y avait eu un peu plus que des relations business. Maintenant plus ou moins maquée avec un haut fonctionnaire du *ministerio de Justicia* de Caracas. Autant dire que pour Zamuro, elle était devenue très précieuse. À l'autre bout de la ligne, il y eut un silence, puis un soupir :

— *Bueno*. C'est quoi, ton numéro ?

Zamuro le lui communiqua, en précisant :

— C'est un Nissan. Un de mes gars lui a cassé un feu en déboîtant. On veut le rembourser.

Dans l'écouteur, il y eut un rire bref et velouté.

— Et mon cul ! renvoya Paola.

Elle promit toutefois de faire le nécessaire et, à demi tranquilisé, Zamuro insista :

— Je veux tout savoir sur ce type, Paola. Tout. Tu sais où me joindre.

Il parlait de son téléphone cellulaire. Seulement pour les *vrais* amis.

— J'ai compris ! renvoya la femme. On se voit quand ?

Elle était toujours amoureuse de lui et, parfois, il fallait bien respecter cet honorable sentiment.

— Bientôt, promet Zamuro. Quand tu veux.

Puis il raccrocha. Trop s'avancer n'était pas son truc et, subitement, il avait trop de soucis. Mais dans cinq minutes, il en aurait encore bien davantage. Un instant, il fut tenté d'attendre d'en savoir plus, avant d'alerter *El Contable*, mais c'eût été reculer pour mieux sauter, et l'intéressé n'aurait pas apprécié. Résigné, il redécrocha le téléphone, composa le numéro qu'il savait par cœur, entendit presque aussitôt une voix qui lançait :

— Si.

Une voix douce. Trop. *El Contable* était un homme prudent. Jamais de mots superflus. Zamuro se fit connaître, avoua aussitôt :

— On a eu un problème, patron.

— Ah ? fit prudemment la voix. Quel genre de problème ?

El Contable ne s'énervait jamais non plus. Mais Zamuro le savait, quand quelqu'un n'était plus dans ses faveurs, on retrouvait le cadavre de l'intéressé peu de temps après. Plus ou moins mutilé, histoire de frapper les consciences. Pourtant, il fallait tout avouer, et Zamuro s'en acquitta du mieux qu'il le put, précisant en guise de conclusion :

— Vous auriez dû nous laisser nous en occuper personnellement, patron. Avec les amateurs...

— Tu n'aurais pas dû engager des amateurs, coupa la voix douce. Tout ça est très regrettable.

Zamuro s'en voulut. Il avait tendu le bâton qui le frappait. Il se précipita :

— Euh ! Attendez, patron ! Je... on a des renseignements. On va le coincer, ce type !

— Je l'espère bien, dit encore la voix douce. Je l'espère pour toi, José.

— Juré, patron !

— Ne jure pas, mais réussis, le doucha *El Contable*. Tu as vingt-quatre heures.

Puis il y eut un déclic, suivi d'une tonalité désagréable. *El Contable* avait raccroché, mais il semblait à Zamuro que sa voix trop douce demeurait au creux de son oreille. Une voix qui resterait là jusqu'à ce qu'il ait fait sa fête au mystérieux gringo. Décidément, les prochaines heures seraient difficiles. La mine sombre, il quitta son fauteuil, lança au nain :

— Fais amener la Porsche. On se tire.

À part le fric et la puissance, Zamuro Delgado n'aimait qu'une chose, sa Porsche. Une bagnole superbe, qui avait appartenu à une star de la télé, et qui bénéficiait des équipements les plus sophistiqués,

les plus luxueux. Sauf en de rares exceptions, quand il s'amusait à effrayer Gorilla ou le nain Pico en les emmenant à tombeau ouvert, peu de gens avaient le droit de monter à bord. La plupart du temps, ses hommes suivaient avec leurs propres véhicules. La Porsche, c'était sa folie.

— Où est-ce qu'on va, patron ? interrogea Gorilla en se levant à son tour.

— À la *fabrica* ! répondit Zamuro.

Là-bas, c'était son fief à lui. Sa forteresse, son royaume. Là-bas, rien de mauvais ne pouvait arriver. Sauf peut-être d'enliser les pneus de la Porsche, les jours de pluie.

CHAPITRE X

C'était l'heure préférée d'Alessandro Brancuzi. L'heure où les salles des casinos de Palm Beach Oranjestad faisaient le plein, l'heure aussi où l'affaire des *barrios* de Caracas devait désormais être classée. Il y avait désormais un privé américain de moins sur la terre, et c'était tant mieux.

Comme Alessandro Brancuzi, le nouveau maître d'Aruba. Certes, ce n'était pas de notoriété publique, mais dans la nébuleuse du Crime Organisé, la publicité n'était jamais un avantage. Alessandro Brancuzi ne serait jamais un Cuntrera. Le mystère et l'anonymat lui convenaient parfaitement. Il aimait son rôle occulte, et cette idée qu'on se faisait du « parrain » tirant dans l'ombre les ficelles de milliers de marionnettes le séduisait. Et pour cela, un jour, il serait le plus grand. Plus grand que tous les Capone et tous les Riina réunis. Il avait l'étoffe, il le prouverait à tous. Y compris à Sylvia... Sylvia qui ne l'admirait pas.

Certes, elle lui avait succombé, elle l'avait suivi jusqu'ici et elle y restait, mais quelque chose en elle n'était pas encore à lui. Il ne savait pas trop quoi, mais il était certain d'une chose, quand il serait le plus grand, elle serait fière de lui. Il l'aurait alors complètement gagnée. Elle serait vraiment, complètement à lui.

C'était dingue, des trucs comme ça ! Lui, Sandro Brancuzi, mordu à ce point pour une morue ! Quelque temps plus tôt, il aurait flingué quiconque aurait osé prétendre une telle connerie. D'ailleurs, il le ferait encore aujourd'hui. Pour le principe. Lui ! Accro d'une gonzesse ! Et puis quoi, encore !

— ... tron !

La voix de Pietro Verano le tira soudain de ses songes, et le brouhaha feutré de la salle de roulette de l'Aruba Resort revint à ses oreilles, accompagné du cliquetis discret des plaques sur les tapis. Tournant les yeux vers son *consigliere*, il le vit qui lui tendait son portatif.

— C'est Pedro, patron. Il dit que c'est urgent.

Pedro Azevedo. L'homme de Caracas, le coup de fil que Brancuzi attendait. S'emparant de l'appareil, il s'écarta des tables de jeu pour

interroger :

— Alors ! C'est fait ?

— On a eu un problème, patron. Un sérieux problème.

D'habitude trop douce, la voix du financier de Caracas était étrangement lourde. Fronçant les sourcils, Alessandro Brancuzi sentit son estomac se nouer. Mauvais, il gronda :

— Vous l'avez eu, oui ou non ?

— Non, patron. La première équipe s'est plantée, mais...

— Plantée !

— Mais... mais on a une nouvelle piste ! lança Azevedo, rassurant. Je m'en occupe personnellement. Dans moins de...

— Stop ! coupa péremptoirement Brancuzi. D'où est-ce que tu téléphones ?

— Eh bien... de chez moi.

— Imbécile ! Rappelle-moi d'une cabine. Dans un quart d'heure, au numéro de l'appartement.

Depuis quelque temps, des petits génies à la con avaient trouvé le système pour capter les communications GSM. Sa ligne d'appartement était protégée par un scrambler et, jusqu'à preuve du contraire, le réseau public demeurait clean. Pour ce qui allait suivre, c'était beaucoup plus sûr.

À peine dix minutes plus tard, escorté par Verano, l'immense Gorilla et ses *tenenti* Ceppi et Benvenuto, il réintégrait le vaste penthouse de son immeuble de bureaux, trouvant Sylvia sur un canapé du living, sa sublime anatomie à peine masquée par un déshabillé de soie rose, regardant une vidéo à la télé. À son entrée, elle marqua un léger sursaut, se dressa sur un coude pour souffler d'une voix ensommeillée :

— Quelque chose ne va pas, chéri ?

Elle avait vu sa mine crispée et cela n'augurait rien de bon. Ce fut d'ailleurs d'un ton peu amène qu'il ordonna :

— Couvre-toi un peu, je te prie.

À la porte du living et involontairement dans le champ de vision, Verano, le *consigliere*, baissait pudiquement les yeux. Les autres étaient restés dans le hall. D'un signe, Brancuzi fit signe à Verano de le suivre, et tous deux allaient disparaître pour gagner le bureau, quand son sourire de loup aux lèvres, le *capo* d'Aruba revint soudain sur ses pas, pour se pencher sur sa maîtresse, et l'embrasser furtivement sur les lèvres. Malgré les soucis qu'il sentait poindre, il conservait en tête les songes évoqués plus tôt à son sujet. Mais alors qu'il se redressait, ses narines se pincèrent légèrement, et dans son regard sombre, un éclair

fulgura, dangereux. Semblant hésiter une seconde, et arborant toujours son sourire de loup, il se pencha de nouveau, lui murmurant à l'oreille :

— Tu n'aurais pas dû, mon amour. Vraiment pas.

Puis se relevant vivement, il lui envoya une terrible gifle. Sous le coup, la tête de la jeune femme ballotta violemment, et elle eut l'impression qu'un ouragan dévastait sa cervelle. Elle gémit, perçut le timbre lointain d'un téléphone, entendit la porte du living se refermer, et elle eut envie de pleurer. De douleur, et de chagrin. Cette fois, Alessandro lui avait vraiment fait très mal. Tout ça pour un tout petit verre de cherry ! Une minable flasque qu'elle s'était-achetée en cachette quelque temps plus tôt, plus par défi que par goût. D'ailleurs, elle n'aimait pas vraiment l'alcool. Simplement, elle s'ennuyait tellement. Tellement !

Soudain galvanisée par la colère, elle quitta le canapé, quitta le living pour gagner sa chambre, puis la salle de bains attenante. Après avoir rafraîchi sa joue tuméfiée, elle enfila une robe de chambre, et repassa dans le living pour en ressortir par le hall. Sa décision était prise. Dans le même temps, une petite voix intérieure lui cria de n'en rien faire. C'était idiot, de partir comme ça. Vraiment idiot, mais elle allait pourtant le faire. À présent, le timbre d'Alessandro, dont elle percevait les échos derrière la porte du bureau, lui donnait la nausée. Un timbre qu'elle ne voulait plus entendre. Jamais. Pourtant, simple réflexe, elle s'approcha de la porte, et elle écouta.

*
* *

Bien dressé, Pietro Verano avait décroché le téléphone, dont la ligne était protégée par le scrambler. C'était bien Azevedo qui rappelait, et il le confirma d'un signe, à son patron. Occupé à allumer une cigarette, Alessandro Brancuzi affecta de prendre son temps, avant d'aller répondre enfin.

— Vas-y, ordonna-t-il. Sors ta salade. Je veux tout savoir.

De sa voix redevenue trop douce, le comptable relata l'attentat raté de la *clinica* du *barrio*, fit part de tout ce que lui avait dit Zamuro lors de son tout dernier coup de fil en précisant :

— Grâce à des relations bien placées, une copine à lui a réussi à savoir à qui appartient le Nissan Pajero. C'est un véhicule de location, attribué ce soir même à un nouveau client. Notre Brady.

— *Vale, vale !* le pressa Brancuzi. Je le sais, qu'il s'appelle Brady. Accouche !

À l'autre bout du fil, Azevedo résuma la suite, avant de faire part

de son plan. Quand il eut terminé, Alessandro Brancuzi resta muet un long moment, réfléchissant intensément. Enfin, écrasant le mégot-de sa cigarette, il questionna :

— Tes gars l'ont déjà mis en place, leur gadget ?

— Si, patron ! Désormais, il n'y a plus qu'à attendre le bon moment, et le coincer quand...

— Non.

Le ton de Brancuzi était resté le même mais, dans ses yeux noirs, une lueur sauvage était apparue.

— Non ? hésita son correspondant.

— Non, répéta le boss d'Aruba. Ce n'est pas un mauvais plan, mais sa phase finale ne colle pas. Trop aléatoire. J'ignore qui est réellement ce type, mais pour que tes *pistoleros* les ratent, lui et son copain Rejes, et pour qu'il les descende à son tour avant de disparaître, c'est qu'il est vraiment fort, ton putain de Brady ! En fait, je connais qu'un seul type assez dingue pour nous taper dessus comme ça.

— Qui ça, patron ? s'étonna Azevedo à l'autre bout de la ligne.

— T'as jamais entendu parler de l'autre salope ? Le Fumier ?

C'était venu d'un coup à l'esprit de Brancuzi. Simplement en faisant le rapprochement avec le dernier blitz de l'Exécuteur dans le secteur. À cette époque, son prédécesseur Salvatore Calenzano, avait réussi à mettre les voiles, avant que la grande salope ne débarque à Aruba, mais ce dernier était allé le flinguer en Italie, plus tard. Le résultat était là. Pourquoi le Fumier n'aurait-il pas envie de remettre ça ? Compte tenu des circonstances, mieux valait tout prévoir.

Pendant ce temps, le silence se prolongeait sur la ligne. Quand Azevedo reprit la parole, ce fut d'une voix changée.

— Vous ne voulez quand même pas dire...

— Si, je te parle de Bolan le Fumier, crétin ! aboya Brancuzi. Je te parle de Mack Bolan ! Cette salope s'est mis en tête de flinguer tous les *amici* de la terre ! Nous, au pays, on est au courant. Pas toi ?

— Euh... si, *claro* !

— À la bonne heure ! renvoya le boss d'Aruba. Alors, j'ignore si c'est Bolan qui vient chier sur nos godasses, mais tâche de le savoir. Très vite. Parce que si par hasard c'était bien le cas, t'as pas intérêt à le rater, la prochaine fois !

Il y eut un autre silence sur la ligne, puis une espèce de soupir :

— *Sangre de Dios* ! Je n'avais pas pensé à ça !

Donnant l'impression de ne pas avoir entendu, Alessandro Brancuzi réfléchit encore un instant, et la solution idéale lui apparut

dans toute sa clarté. Pourquoi se compliquer la vie, quand tout était si simple ! Il questionna :

— C'est bien l'Aguilas, son hôtel ?

— Euh, *si*, hésita Azevedo. Mais...

Lui coupant la parole, Brancuzi lança :

— Alors écoute bien, Pedro. Voilà exactement ce qu'il faut faire.

Mack Bolan commençait à ressentir un peu de fatigue. Son tout récent blitz new-yorkais lui avait consommé beaucoup d'énergie, et cette reprise des hostilités dans le rôle de la cible n'avait rien de particulièrement amusant. Il aurait bien voulu prendre complètement le contrôle de la situation mais, encore une fois, il devait compter avec les aléas d'une situation assez floue dès le départ. Dans sa guerre contre les mafias étrangères, rien n'était simple. Il n'était pas sur son terrain, le TACOM se révélait de plus en plus difficile à acheminer hors des États-Unis, et malgré la bonne volonté de Brognola, les renseignements collectés manquaient souvent de consistance. Il fallait pourtant faire avec.

Plus tôt dans la soirée, et fort des infos arrachées à Cabeza, l'Exécuteur avait foncé à *La Choza*, espérant tomber sur le fameux Zamuro. Gratifié d'un tel signalement, le maître-d'œuvre de l'assassinat des Hollandais ne pouvait passer inaperçu. Pourtant, après presque deux heures de planque, à l'intérieur et à l'extérieur du night, l'Exécuteur avait dû déchanter. Pas de blond décoloré en vue, pas de chapeau de cow-boy non plus. À plus de deux heures du matin, jouant sa dernière carte, Bolan s'était risqué à interroger discrètement quelques jeunes fêtards attardés. Aucun des premiers « sondés » n'avait pu lui répondre, ils n'avaient jamais vu le blond. Convaincu d'avoir fait chou blanc pour cette fois, l'Exécuteur allait quitter le *barrio* San Luis, quand une fille qui avait assisté à ses recherches le rattrapa pour proposer :

— Je serai là demain soir. Si tu veux, on pourra le chercher ensemble, ton copain.

— Tu le connais donc ? avait interrogé Bolan.

— Je l'ai aperçu une ou deux fois, avait assuré la fille en le détaillant sans vergogne, de la tête aux pieds.

Puis elle avait ajouté, gourmande :

— Il doit être très important, ton ami.

— Pourquoi ? avait encore demandé Bolan.

La fille avait souri.

— Parce qu'un type sans importance, ça n'a pas de gardes du corps, *verdad* ?

— *Verdad*, avait acquiescé l'Exécuteur. Alors, à demain soir.

S'il n'avait rien de mieux d'ici là, ce serait toujours ça. Maintenant, il était près de trois heures du matin, et l'Aguilas avait éteint son enseigne bleue, lorsqu'il en fit le tour, pour garer la camionnette de Rojo dans la rue de derrière. Maintenant, il n'avait qu'une envie, celle de prendre quelques heures de repos. Mais avant, il fallait tenir Brognola au courant. Dans l'avenida San Luis seuls quelques noctambules égarés circulaient encore.

Un moment plus tard, ayant enfin réintégré sa chambre, l'Exécuteur décrochait le téléphone, composait l'indicatif du fédéral, le réveillant évidemment. Immédiatement opérationnel, le numéro Deux du *Justice Department* questionna :

— Alors ?

Bolan le mit au courant des événements.

— Le doc est mort ? s'exclama Brognola.

— Je l'ignore encore. J'en saurai probablement plus demain.

Il y eut un silence au bout du fil. Comme tous les « traitants » dignes de ce qualificatif, Hal Brognola détestait perdre un informateur.

— Désolé, Hal. J'ai fait ce que j'ai pu. Mais sans matériel adéquat...

— Tu veux dire que tu y es allé sans biscuits ? s'étonna Brognola.

— L'Allemand n'était pas libre ce soir. Il m'a promis la livraison pour demain.

Profitant du sujet, l'Exécuteur s'enquit :

— À propos, tu es sûr de lui ?

Le fédéral ricana :

— Tu connais l'histoire du scorpion qui promet au chien de ne pas le piquer s'il lui fait passer la rivière sur son dos ?

Bolan connaissait. Au milieu de la rivière, le scorpion avait quand même piqué le chien, se condamnant lui-même à la noyade. À ce dernier qui lui en faisait le reproche, avant de couler, l'entraînant du même coup dans la mort, il avait répondu :

— Je n'y peux rien. Piquer est dans ma nature.

Le message de Brognola était clair. Le marché clandestin des armes était aux mains de gens qui ne pouvaient rien non plus, contre leur « nature ».

— *Bueno*, renvoya l'Exécuteur, fataliste. Je te tiens au courant.

— Dis-moi quand même où tu as rencard, demanda le fédéral. S'il t'arrive quelque chose là-bas, je saurai au moins qui est dans le coup.

L'Exécuteur eut un sourire froid. L'humour noir était une philosophie de seigneur, et Brognola y excellait. Il fournit néanmoins les coordonnées. Après tout, le venger après sa mort n'était pas une si mauvaise idée.

En raccrochant, Bolan fut une seconde tenté d'appeler la *clínica* de Rejes, pour avoir des nouvelles. Mais à cause de l'heure, il y renonça. Après les émotions qu'elle avait dû endurer, la belle Inès avait bien le droit de dormir. Il prit une douche, fit l'inventaire de ce qui lui restait de cartouches, se dit qu'avec ça, il ne pourrait pas jouer longtemps Fort Alamo. Il éteignit la lumière, et il allait quand même poser le micro-Uzi près du lit et loger *The Snake* sous l'oreiller, quand le goutte à goutte agaçant du robinet de la salle de bains se rappela à lui. À défaut de juguler la fuite, il allait au moins fermer la porte de communication, quand soudain un ouragan déferla dans la chambre. Comme arrachée par un cyclone, la porte avait volé en éclats, battant violemment contre le mur. Dans l'obscurité relative, l'Exécuteur eut le temps d'apercevoir deux ombres dans le cadre plus clair et, simultanément, les rafales éclatèrent, crevant la nuit de leurs éclairs de mort.

CHAPITRE XI

L'Exécuteur avait plongé sur le carrelage de la salle de bains, ses deux poings armés, tendus dans la direction des éclairs. Mais en fait, les risques d'être touché étaient minimes, car les tirs étaient dirigés vers le lit, où les flingueurs le croyaient couché. Du moins, dans un premier temps. Car tout de suite après, l'un d'eux se mit à balayer plus large, à très courtes rafales. Malheureusement pour lui, les chapelets passèrent nettement au-dessus de Bolan, et déjà, ce dernier avait riposté. Du micro-Uzi et du *Snake*, en même temps. Il y eut des cris, des chocs, des sons confus, puis des bruits de chutes. Un silence épais suivit, presque douloureux pour les oreilles. L'Exécuteur ne broncha pas. Il avait déjà vu des types faire croire qu'ils étaient morts, pour mieux tromper leurs adversaires et pour les allumer ensuite. Un faible gémissement se fit entendre, aussitôt suivi de hoquets écœurants. Le type vomissait. Ce n'était pas du cinéma. L'Exécuteur leva un bras contre le mur, trouva le commutateur électrique, l'actionna. Une lumière brutale envahit la chambre, et à travers la fumée de poudre, il vit les deux types recroquevillés sur le plancher. Il y avait du sang partout, l'un d'eux n'avait presque plus de mâchoire, et un de ses yeux avait carrément disparu, arraché par une balle. À ses pieds, le deuxième *pistolero* n'était guère mieux. Le buste transformé en écumoire, il vomissait le sang à pleine bouche. Sa mort n'était qu'une question de secondes. Dans les profondeurs de l'Aguilas, on entendait des exclamations sourdes, des appels. Mais personne n'osait se risquer jusque-là. Bénéficiant d'un répit, l'Exécuteur se pencha sur le moribond, questionna :

— Où sont les autres ?

— Hô... hôpital ! gémit le blessé. Hôpital !

C'est fou, ce que ce mot revenait souvent dans les conversations des pourris. L'Exécuteur réfléchissait à toute vitesse. Il fallait faire vite, poser la bonne question. Un commando comme celui-là n'était pas venu à pied. Il insista :

— Vous êtes venus en bagnole. Qu'est-ce que c'est, comme marque ?

— Hô... pital ! *Por piedad* ! Par pitié !

— Quelle bagnole ?

Il sembla à Bolan que le type était en train de lâcher la rampe, mais alors qu'il le croyait parti dans le coma, un mot sortit de sa bouche, accompagné d'un autre petit flot de sang :

— Wago... neer !

— Couleur ?

Nouveau silence. Sans pitié, l'Exécuteur secoua le mourant.

— Couleur ?

— Bl... bleu !

— Garé où ?

Il dut encore répéter deux fois la question pour obtenir un semblant de réponse.

— Là... juste à l'ang...

Ce fut tout. Le flingueur eut un dernier hoquet, demeura la bouche ouverte, immobile. Pour la conversation, il fallait trouver quelqu'un d'autre. Mais surtout, quitter les lieux au plus vite. Dans l'hôtel, ça commençait à remuer vraiment, et avec deux cadavres à son actif, l'Exécuteur se voyait mal expliquer aux flics qu'il n'était que l'objet d'une tragique méprise. En dix secondes, il avait récupéré deux chargeurs intacts dans les poches des morts, et avait plongé sur ses vêtements, et dix secondes encore plus tard, il se ruait dans le couloir, son sac de voyage à l'épaule, micro-Uzi rechargé dissimulé contre lui. Dans l'escalier, il dut littéralement sauter par-dessus le jeune employé qui l'avait reçu plus tôt, ainsi que sur un gros homme en chemise, qu'il ne connaissait pas, et qui hurlait à quelqu'un d'en bas d'appeler la police. Ils le regardèrent passer sans comprendre, puis à l'étage en dessous, il dut se frayer un passage dans un groupe de touristes, apparemment japonais. Passant une poignée de secondes plus tard devant la réception du rez-de-chaussée, il fut hélé par un employé hirsute, au regard égaré et un téléphone en main, qui lui lança d'une voix étranglée :

— *Que pasa, señor ? Que pasa ?*

— C'est là-haut ! lui renvoya l'Exécuteur. Des types ! Ils s'entretuent !

Et sans plus d'explications, il tourna les talons pour pénétrer dans le petit piano-bar rococo, complètement désert. Sans hésiter, il contourna le piano, ouvrit une des fenêtres à vitraux, sauta dans une petite rue étroite, où il disparut dans l'ombre.

*

* *

D'un œil, Julio Olmeta consultait la montre de bord, de l'autre, il

surveillait le rétroviseur. Au volant du break Wagoneer American Motors un peu fatigué, il piaffait d'impatience. Comme toujours, il aurait préféré faire partie de commando « actif », mais comme chaque fois, Zamuro avait refusé. Julio Olmeta n'était certes pas un mauvais *pistolero*, mais il était un bien meilleur pilote, et cette race-là était bien plus difficile à recruter que celle des *assassin*os. Il faut dire qu'à son époque, Julio Olmeta avait presque été une célébrité du volant. Il avait même couru plusieurs fois avec les plus grands, titillant à deux ou trois reprises des chronos dignes des vrais champions. Mais la gloire s'était refusée, et après quelques contre-performances cuisantes, il était retombé dans l'ombre. C'est là que la mafia l'avait récupéré. De nouveaux amis étaient entrés dans sa vie, ils avaient su le caresser dans le sens du poil, avaient pris le relais des sponsors devenus boudeurs, avaient su éponger sans rechigner les nouveaux échecs du coureur malchanceux. Jusqu'au jour où ils lui avaient présenté la facture.

Presque rien. Un petit coup de freins par-ci pour gêner tel ou tel autre pilote, un mauvais angle de virage pour pousser un concurrent à la faute, une légère obstruction au passage du champion qui s'apprête à doubler pour prendre un tour d'avance, etc. Des petits riens qui, au début, n'étaient officiellement relevés que comme de regrettables erreurs, mais qui avec la répétition des faits avaient fini par créer de vrais incidents. Si bien qu'à force, Julio s'était vu écarter des sélections, puis carrément rejeté des circuits. C'est là que, descendu au plus bas, les « amis » l'avaient récupéré, pour utiliser ses talents à des fins beaucoup moins glorieuses, mais tout aussi « sportives ». Pour le coincer définitivement, il avait suffi de le mouiller dans quelques coups sanglants, de lui refiler du fric, de lui inculquer le goût de la violence, et le mépris de ceux qui n'étaient pas des leurs. Les minables, les cloportes. Depuis, il avait galéré d'un employeur à l'autre, jusqu'à se stabiliser enfin, en devenant le *piloto* attitré de Zamuro, le *señor Tasa*, le « monsieur taxe » des *barrios* de Caracas.

Mais bon Dieu ! Qu'est-ce qu'ils foutaient, les deux autres ? Canarder un mec dans son lit n'avait rien d'un exploit ! Un œil toujours dans le rétro, il guettait la façade de l'Aguilas, dont la grande enseigne verticale était maintenant éteinte. À cette heure, les trottoirs étaient déserts, et il verrait les deux autres dès leur sortie. Compte tenu de la faible circulation et du moteur qu'il avait laissé tourner, il pourrait même reculer, et les récupérer en catastrophe si nécessaire. Tout était prévu, y compris les plaques minéralogiques du Wagoneer maculées de boue, pour cacher le numéro. Depuis l'établissement du *dia de parada*, c'était fou, le nombre de plaques sales qu'on pouvait voir ! Soudain, une ombre se profila sur le trottoir, quelques mètres derrière le break. Mais le regard exercé du pilote l'oublia d'emblée.

Lui, il attendait ses deux collègues. Parole, ils devaient sauter les femmes de chambre ! Et l'autre, avec son sac, il ne pouvait pas se magnifier le cul ? Il était juste dans l'angle de vision adéquat, masquant la sortie de l'hôtel de sa silhouette de grand con ! Il...

— *Buenas noches* !

La portière arrière venait de s'ouvrir à la volée, et le grand con avait jeté son sac sur la banquette, avant de s'y laisser tomber lui-même ! Mais tout ça n'était rien. Il y avait ce truc, qu'il avait carrément vissé dans la nuque de Julio. Un objet dur et froid, qui semblait vouloir le traverser.

— Eh ! s'exclama Julio.

Instinctivement, il avait porté la main droite vers l'intérieur de sa veste mais, comme par magie, une espèce de tenaille humaine vint arracher l'automatique Astra de son holster d'épaule.

— Roule.

C'était une voix sinistre. Glacée, comme émanant de l'au-delà. Julio ne comprenait pas ce qui arrivait, mais il savait une chose, il ne devait pas obéir. Grossier, il jeta par-dessus son épaule :

— *Mis cojones, si* !

Une interjection désignant ses parties les plus intimes.

Il sentit l'autre bouger dans son dos, la seconde d'après, il y eut un bruit de culasse et son propre Astra s'enfonçait entre ses cuisses.

— Dans les *cojones*, si tu préfères, fit la voix sépulcrale.

— Eh ! cria cette fois le pilote. Qu'est-ce que...

— Roule !

— Mais... mais qu'est-ce que c'est que ce...

— Roule !

Simultanément, l'Astra s'était nettement enfoncé dans son bas-ventre, tandis qu'un faible, mais très caractéristique cliquetis résonnait dans l'habitacle.

— J'espère qu'il n'est pas chargé, déclara la voix sinistre.

Julio Olmeta se permit un léger ricanement. On était un homme ou on ne l'était pas.

— Roule, j'ai dit ! répéta la voix lugubre. On n'attend plus personne. Tes potes prendront un corbillard.

— Ça va ! Ça va !

Cette fois, Julio Olmeta avait empoigné le levier de vitesse. Le simple fait d'avoir entendu évoquer la mort de ses équipiers l'avait en quelque sorte dégrisé. Dans cette bousculade d'événements, il n'avait même pas imaginé que les deux autres se soient fait buter. C'était

dingue ! Sans que Julio n'y fasse vraiment attention, le break avait décollé du trottoir, s'était glissé dans la circulation, s'était mis à accélérer progressivement. Même en état de stress, l'ex-coureur conduisait en vrai pro.

— Doucement ! ordonna la voix dans son dos. On a le temps. Et plein de choses à se dire.

Peu à peu, l'émotion de la nouvelle de la mort des deux autres s'estompant enfin, Julio Olmeta redevenait maître de lui-même. Comme autrefois, quand juste après le départ d'une course, la meute des monstres mécaniques se ruait dans le premier virage, risquant l'accrochage à tout instant, et que l'adrénaline se déversait à flots dans les veines. À ce jeu, il avait été un des meilleurs. Des nerfs d'acier. C'est d'ailleurs pour ça *qu'ils* l'avaient recruté. Ils avaient besoin de vrais *machos*, et Julio Olmeta en était un. Il l'était toujours. La preuve, il n'avait plus peur. L'Astra avait quitté son entrejambe, seul et invisible, l'autre flingue menaçait toujours sa nuque. Et le grand con voulait faire la conversation. Il n'avait donc pas vraiment l'intention de l'abattre. Il fallait mettre ça à profit.

— Doucement ! répéta la voix dans son dos.

Le break remontait l'avenida San Martin et la circulation étant presque nulle, Julio pouvait centrer son attention sur autre chose. Notamment sur la question majeure qui le hantait. Qui était ce grand con à l'accent yankee ? Jouant le type secoué, mais se comportant bravement, il interrogea :

— C'est vrai ? Tu les as flingués, les deux autres ?

— Affirmatif, répondit la voix de mort. Justement, je voudrais bien savoir pourquoi ils ont voulu me tuer. Tu as une idée là-dessus ?

— C'étaient des teigneux.

— *Verdad*, répondit la voix. C'est justement pour ça que je les ai séchés. Mes cibles favorites sont les teigneux, et les humoristes.

— Ah ?

— *Si*. Maintenant, tu as cinq secondes pour prononcer un nom. C'est un jeu.

— Quel nom ?

— Celui de ton boss.

— C'est toujours un jeu ?

— Affirmatif.

— Qu'est-ce que je gagne ?

Julio Olmeta faillit sursauter, mais il se contenta de serrer les dents. Et le reste. Son Astra était revenu se loger sur son bas-ventre. Dans son dos, l'autre fumier répondit :

— Tu gagnes tes *cojones*, *hombre* ! Tu réponds à mes questions, tu les sauves, tu fais le con, elles explosent. Tu vois, moi aussi, j'aime l'humour. Tu sais combien de temps on met à crever, quand les *cojones* se transforment en tartare ?

Silence.

— Ça peut durer des heures, reprit la voix sinistre. Et dans ces cas-là, on est prêt à tout. On vendrait ses propres *padres* ! Alors, un simple patron...

La phrase demeura en suspens, il y eut un nouveau silence, avant que Julio ne cède enfin à la question qui le taraudait.

— Je cause pas aux inconnus.

L'humour, toujours !

— Bolan, répondit la voix d'outre-tombe. Mon nom, c'est Mack Bolan. Ça ne te dit sûrement rien, mais...

— Arrête tes conneries !

Cette fois, il sembla à l'Exécuteur que le timbre du chauffeur s'était nettement altéré. Il le fut encore plus, quand il reprit, incrédule :

— Tu... tu dis pas de conneries ? T'es... vraiment le grand...

— Le grand Fumier, compléta l'Exécuteur, impavide. Pour te servir. Alors, ce nom ?

Le chauffeur resta sans voix un petit moment, avant de plaider, le ton changé :

— Merde, Bolan ! Ils vont me buter, si je parle !

Là encore, toujours le même refrain ! Lugubre, l'Exécuteur renvoya :

— Et moi, je suis là pourquoi, d'après toi ?

— Merde, Bolan ! Tu vas pas... je t'ai pas tiré dessus, moi ! Je suis que le chauffeur !

— Le nom de ton patron !

— Si je te le dis, tu vas pas...

— Son nom !

Encore un petit silence puis, d'un coup, Julio céda :

— Zamuro ! Merde ! C'est Zamuro, mon patron ! T'es content ?

— Pas encore. Je le trouve où, ce *hijo de puta* ?

Julio commençait à se sentir transpirer. C'était mauvais signe. Ses nerfs n'allaient plus tenir très longtemps. Il hésita :

— Ben... c'est-à-dire... Enfin, il a bien un appart avec une gonze, mais...

— Mais ?

— Mais il n'y est pas souvent et...

— Cette nuit ! gronda l'Exécuteur dans le dos de Julio. Où est-ce qu'il est, cette nuit ?

Il avait vissé le canon de l'Astra dans le ventre du chauffeur et celui-ci couina de douleur.

— À la *fabrica* ! cria-t-il presque. Cette nuit, il est à la *fabrica* !

Puis, comme subitement devenu fou, il enfonça l'accélérateur au plancher, et le Wagoneer bondit si violemment en avant que l'Exécuteur n'eut que le temps de se retenir au dossier de Julio. Le temps d'un éclair, il capta le regard halluciné du chauffeur dans le rétro, puis il vit l'angle de l'immeuble fondre sur eux. Il crut qu'ils allaient le percuter de front, et instinctivement, il rentra la tête dans les épaules, mais à l'ultime instant, Julio avait donné un vif coup de volant à droite, et ses pneus hurlant sur l'asphalte, le break amorça un tête-à-queue presque doux. Mais ce n'était qu'illusion. Quand Bolan le comprit, il était trop tard. Le choc fut épouvantable, la portière arrière gauche s'arracha quasiment, l'Exécuteur s'accrocha à son sac, encaissa un énorme choc à la tête, se sentit aspiré par une formidable tornade, et des comètes en feu explosèrent sous son crâne.

CHAPITRE XII

La suite s'était déroulée si vite que l'Exécuteur n'avait pu que gérer l'urgence, en se préparant au grand saut. Éjecté du véhicule, il s'était senti tournoyer dans l'espace, avait distingué une sarabande d'ombres et de lumières, reçu son sac de voyage en pleine tête, encaissé un choc, puis deux, trois, avant de rouler à terre, se cognant violemment un coude au passage. Si fort qu'il avait failli lâcher l'Astra. Il avait pourtant résisté et, toujours mu par les automatismes d'un soldat, s'était retrouvé un genou au sol, les deux bras tendus. Mais seul l'Astra avait aboyé. Trois fois trois coups, comme au stand. Mais là-bas, le Wagoneer avait rétabli sa trajectoire, et repris sa course. Inaccessible.

— *Shit*, jura l'Exécuteur.

À cet instant, il eut quand même la satisfaction d'apercevoir les étoiles dans les glaces du véhicule, ainsi que plusieurs cratères dans sa portière avant gauche. La 9 mm Parabellum était une munition de première catégorie. Celle réservée aux armes de guerre. À présent, le break était trop loin, mais grâce à ses embardées, l'Exécuteur comprit qu'il avait touché le chauffeur. Le véhicule disparut pourtant, et Bolan jura de nouveau. Tout ce cirque pour des cerises ! Il n'avait rien appris qu'il ne sache déjà. Enfin, presque rien, sauf :

— « ABL 764 », énuméra-t-il intérieurement.

Le numéro minéralogique, que son regard exercé avait déchiffré inconsciemment, sous la boue séchée couvrant la plaque arrière du break, durant son approche à sa sortie de l'hôtel. Même sale, une plaque se lisait beaucoup mieux, véhicule à l'arrêt.

Heureusement, il avait récupéré son sac, éjecté comme lui au moment du choc. Il n'aurait plus manqué que l'autre pourri l'embarque... avec son contenu ! Néanmoins furieux contre lui-même, Bolan se redressa, indifférent aux rares automobilistes qui le contournaient prudemment, louchant sur ses calibres. L'Exécuteur les fit disparaître, empoigna son sac, et dès les premiers pas, même s'il boitait un peu, il put constater avec soulagement, qu'il n'avait rien de cassé. Un miracle ! À présent, il n'avait plus qu'à trouver un autre hôtel.

Julio Olmeta se demandait comment il pouvait encore conduire. Dans sa poitrine, un volcan était entré en éruption, et il sentait la lave incandescente couler partout, à l'intérieur comme à l'extérieur de lui. Des lucioles aveuglantes passaient constamment devant ses yeux, et il avait beau être un bon pilote, il sentait bien le break louvoyer de temps à autre. À chaque tour de roues, il se disait que c'était le dernier, pourtant, il continuait, conscient de vivre une sorte de miracle. Saigné comme il l'était, il devrait être mort, alors que le Fumier, lui, s'en était tiré, lui envoyant même un demi-chargeur en prime !

Toute cette histoire était démente. Ils étaient partis à trois pour un contrat facile, et il revenait tout seul, troué de partout et baignant dans une mare de sang. Un vrai cauchemar.

Julio aurait dû chercher un téléphone, appeler la *fabrica*, prévenir Zamuro que le gringo n'était autre que ce grand Fumier de Bolan. Mais avec ses forces qui déclinaient, il avait craint de s'écrouler sur le trottoir. En voiture, au moins, il était assis. Du grand Fumier, il en parlerait à Zamuro de vive voix. Bientôt. Car le gros du chemin était fait. Il était sorti de Caracas depuis un moment, et ayant également quitté l'autopista Caracas-Valencia, il roulait à présent sur la route quasi déserte et bordée de jungle, conduisant à la *fabrica*. Enfin, une dizaine de kilomètres plus loin, une sorte de piste s'ouvrit sur sa droite et, avec une grimace de douleur, il parvint à tourner son volant pour y engager le véhicule, et l'espoir revint. La *fabrica* n'était plus qu'à trois kilomètres au plus. Juste au bout du chemin. Zamuro apprécierait son courage. Il appellerait leur médecin, on le tirerait d'affaire, et ils feraient sa fête au grand Fumier. Parole de Julio !

Mais alors qu'il allait accélérer, il fut pris d'un vertige, et sa tête tomba en avant, allant cogner contre le volant. Une gerbe d'étincelles fulgura sous son crâne, et il se dit que cette fois, c'était la fin. La sienne. Il se dit aussi que c'était idiot. Zamuro ne saurait pas que le gringo qui leur cherchait des crosses s'appelait Bolan. Mack Bolan, le grand Fumier !

*

* *

Cette nuit, il faisait une chaleur étouffante, et Zamuro avait eu beau essayer de s'allonger pour dormir un peu, au lieu de cela, il restait les yeux grands ouverts, à fixer le plafond de cette chambre Spartiate, où un ventilateur paresseux brassait mollement l'air poisseux de la jungle. Les pensées tournoyaient dans sa tête, et il était de mauvaise humeur. Julio et les deux autres auraient déjà dû être de retour, et ce contretemps le mettait en boule, tout en l'inquiétant un

peu. Quelque temps plus tôt, afin justement de palier ce genre de problème, il avait songé à équiper ses gars de téléphones de voitures, mais il y avait renoncé, pour raisons de sécurité. Il se méfiait des mémoires de ces engins, qui pouvaient livrer toutes sortes de renseignements, et il n'avait pas confiance en ses hommes. Un jour ou l'autre, ils auraient commis l'oubli, l'erreur fatale, le grain de sable par lequel la meilleure mécanique peut se gripper. Moins on multipliait les risques, moins l'ennemi avait de prises sur soi.

N'empêche que le temps passait, et que ces imbéciles n'étaient toujours pas revenus à la *fabrica*.

Pour se changer les idées, Zamuro sauta de son lit, enfila un vieux jean, vissa le Stetson sur sa crinière blonde trempée de transpiration, et allumant un de ses fins cigares clairs, s'empara de son téléphone, avant de quitter sa chambre. Dès qu'il émergea sur la galerie courant autour du bungalow, la silhouette informe du minuscule Rafaël « Mono » apparut près de lui.

— Un problème, patron ?

Mono, cela voulait dire singe. Et légèrement bossu, le simiesque Rafaël Abostar ressemblait trait pour trait à un gibbon. Un de ces singes d'origine indo-malaise, particulièrement agile et doté de bras très longs. La taille du gibbon ne dépassait guère le mètre, et si Mono était quand même un peu plus grand, sa bosse dans le dos et ses bras démesurément longs renforçaient l'illusion. Des bras dont il usait souvent, de manière involontairement comique, pour gratter cette foutue bosse dans le dos, qui pour une raison inconnue le démangeait régulièrement. Perpétuellement vêtu d'un short crasseux et chaussé de tennis éculées, il était omniprésent, et ne quittait jamais son arme, le fameux Spas 15 Franchi, dont il avait supprimé la crosse tubulaire amovible. Avec son aîné le Spas 12, c'était un des « shotguns » les plus redoutables du marché. Doté de chargeurs amovibles de 6 coups, pouvant tirer tous les types de cartouches, le modèle 15 était une arme parfaitement adaptée au combat de jungle. Ça tombait bien, Mono aimait la forêt, et il ne quittait jamais son Spas. Il en possédait plusieurs exemplaires, Spas 12 ou Spas 15, chargés en permanence, et planqués un peu partout dans le domaine, dans des endroits insoupçonnables. Pour le cas où. Une petite manie de vrai pro. Car il était le gardien de la *fabrica*, et il se serait fait tuer, plutôt que faillir à sa tâche. Seul petit souci, quand Zamuro était là, son massif *bodyguard* Bronco l'était aussi et chacun étant plus ou moins jaloux des prérogatives de l'autre, ils se considéraient plutôt en chiens de faïence.

— Pas de problème, répondit Zamuro en sautant à terre.

Aussitôt, l'énorme Bronco apparut comme par enchantement de derrière le bungalow, escortant aussitôt son maître, pour bien montrer

qui était qui. La sécurité rapprochée du boss, c'était lui.

— *Bueno*, annonça Mono, pour bien montrer que lui aussi avait ses domaines réservés. Je vais envoyer les gars faire une ronde, patron.

Il était également le *jefe* des six *pistoleros* attachés à la surveillance de la *fabrica*, et que Zamuro utilisait aussi parfois pour des coups de main délicats. Obéissant à Mono au doigt et à l'œil, pas un n'aurait osé sourire, quand Mono déployait ses immenses bras pour se gratter la bosse du dos. Toujours pour bien montrer qu'il veillait, lui aussi, sur la sécurité du boss, Mono ajouta en disparaissant :

— Je serai pas long, patron.

Bronco ne releva pas. Pour lui, le chef des gardes n'était qu'un domestique. La main droite posée sur la crosse du MAC.10 engagé dans sa ceinture de pantalon, il s'enquit :

— Où est-ce qu'on va, patron ?

— Voir les crocos, répondit Zamuro, en lui tendant le cellulaire.

Habitué du fait, Bronco accrocha l'appareil à sa ceinture. Contrarié. Il détestait les crocodiles. Ça tombait mal. Ici, il y en avait des centaines, allant du plus petit au plus gros, ces derniers ne servant plus qu'à la reproduction. Le péché mignon du boss, la reproduction. C'était du fric pour l'avenir.

Ancienne usine de traitement du caoutchouc, la *fabrica* avait été rachetée par Zamuro pour presque rien. Depuis, il y faisait transiter toutes sortes d'espèces animales illégalement capturées, qu'il revendait sur les réseaux clandestins du trafic d'animaux. Perroquets, mygales, reptiles rares et autres petits singes allaient ainsi satisfaire les caprices de quelques collectionneurs d'Amérique ou d'Europe, et le plus souvent mouraient très vite, faute de soins et d'environnement adéquats. José Delgado Zamuro s'en foutait, du moment que ça rapportait. Mais ce qu'il préférait, c'étaient le crocodile, et le serpent. Depuis la mise en place des nouvelles réglementations, leur commerce était strictement contrôlé, et l'exportation des peaux approchait le zéro absolu. Aussi Zamuro avait-il créé ses propres réseaux, et c'est par camions entiers que les « croûtes » arrivaient à la *fabrica*. Dépecés sur les lieux d'abattage, les sauriens tenaient beaucoup moins de place pour le transport. Mais non content des ressources sauvages, *señor Tasa* s'était lancé dans l'élevage. Peu à peu, la *fabrica* s'était transformée en ferme aux crocos et aux serpents, toujours le plus illégalement du monde. Du coup, ses bénéficiés s'étaient mis à enfler et, parfois, il rêvait qu'un jour, il serait assez riche et puissant pour devenir un *don*. Un vrai grand. Peut-être même qu'il ferait de la politique. Une bonne combine, la politique. Là-dedans, tout le monde se remplissait les poches, et quand on avait des ennemis, on n'avait

plus besoin de se rougir les mains. D'autres le faisaient pour soi.

— Vous en faites pas, patron. Ils vont arriver.

Pendant qu'ils approchaient des anciens ateliers devenus les « écuries », Bronco avait vu Zamuro consulter sa montre lumineuse à deux reprises.

— Peut-être qu'ils ont crevé en route, ajouta le gros garde du corps, comme pour s'en persuader lui-même.

Mais il connaissait Julio. L'ancien coureur emportait toujours le nécessaire à tout ennui mécanique classique. Pour l'immobiliser, il fallait que la panne soit considérable.

— Allume, ordonna Zamuro.

Ils venaient d'entrer dans un grand local, passant sous l'énorme linteau de bois creusé par la vermine, d'une porte en acier rouillé. À l'intérieur, dans la lumière d'aquarium de fluos accrochés aux poutrelles métalliques, les murs de briques suintaient d'humidité, et une forte odeur, à la fois lourde et musquée, prenait à la gorge. Des remugles que Zamuro adorait. Sans doute parce qu'il était vraiment le charognard évoqué par son surnom, mais surtout, parce que pour lui ce parfum discutable était celui des dollars. Ces tas de dollars qu'il récoltait à chaque livraison de peaux. Bronco, lui, détestait cette pestilence. Pour lui, elle était un peu celle de la mort. Pourtant, sous les panneaux grillagés de l'immense fosse creusée au milieu de l'ancien atelier, les monstres étaient bien vivants. Il suffisait d'un simple bruit, d'une source lumineuse minime, pour que les innombrables sauriens à demi enfouis dans l'eau fangeuse de la fosse commencent à s'agiter. Cela débutait par des espèces de soupirs, puis des clapotis, bientôt suivis de claquements de queue impatients, voire de mâchoires.

Pour les nourrir, Zamuro avait trouvé un filon génial. Les déchets et carcasses des abattoirs de Caracas. Officiellement, pour la fabrication d'engrais. Ça ne coûtait presque rien, et c'était pratique. Mais malgré ces tonnes de bidoches faisandées qu'on leur donnait à bouffer, ces saloperies de crocos avaient toujours faim. D'ailleurs, si leur nombre continuait de croître, il faudrait s'approvisionner ailleurs. Zamuro y avait pensé. Les *barrios*. Ou plutôt, les cadavres qu'on y trouvait tous les matins, comme on en découvrait dans tous les bidonvilles du monde. Des cadavres anonymes, le plus souvent victimes de rixes entre bandes rivales, bien gênants pour les autorités qui, pour leur image, souhaitaient voir baisser le pourcentage de la criminalité. Là aussi, il suffisait de s'organiser.

— Ils sont beaux, *verdad* ?

Poussant Bronco devant lui, Zamuro s'était engagé sur la

passerelle métallique traversant la fosse de part en part, qui servait à l'entretien, et où deux espèces de petites grues avaient été installées. Des engins destinés à la capture et au levage des crocos, dont certains pesaient jusqu'à deux cents kilos. Apercevant les yeux luminescents des sauriens sous les grillages, le taxeur insista à l'adresse de Bronco :

— Tu les trouves pas beaux ?

— *Si, si*, patron, répondit le flingueur. Très beaux.

Zamuro esquissa un sourire en coin. Il savait qu'à part lui, ici, personne n'aimait vraiment ses crocodiles. Surtout depuis qu'il leur avait donné un des gardes à dévorer. Vivant, bien sûr ! Pour bien marquer les consciences. Il faut dire que le garde en question était un gros malin, qui avait cru intéressant de monter son propre petit réseau. Surpris par Mono, en train de voler des peaux, il avait balancé le nom de son acheteur, qui se trouvait être également un client de Zamuro. Question de tarifs. Résultat, l'acheteur en question avait, lui aussi, fini dans l'estomac des crocos. Juste retour des choses, qui avait fortement marqué tous les intéressés. Depuis, on savait que Zamuro pouvait recommencer, quel que soit l'objet de la punition. C'était bon pour la discipline.

Soudain, les bruits d'une course à l'extérieur tirèrent Zamuro de ses souvenirs.

— Patron ! Patron !

Le simiesque Mono venait de faire irruption dans le local, apparemment agité.

— C'est les gars, patron ! commença-t-il. Pendant leur patrouille, ils sont tombés sur le break de Julio ! Il était arrêté sur le chemin.

Zamuro se figea, devinant qu'il se passait quelque chose de pas clair.

— Et alors ? lança-t-il, impatient.

— Ben... ben faudrait que vous veniez, patron ! Julio est blessé. On a ramené la bagnole dans la cour, mais il va pas bien. Il dit qu'il veut vous parler. À vous seulement.

Zamuro sentit son estomac se contracter.

— Il est tout seul ?

Mono se balançait d'une jambe sur l'autre, son Spas pendant au bout d'un bras.

— Ben... *si*, patron. Il est tout seul.

Déjà, Zamuro était hors du bâtiment, suivi de Bronco, qui avait décroché le MAC.10 de sa ceinture. Dans la lumière de ses phares, et avec ses portières ouvertes, le gros 4x4 ressemblait à un monstrueux coléoptère. Autour de lui, les six gardes étaient silencieux, vaguement

penauds. Zamuro s'approcha, remarqua la carrosserie accidentée, les impacts de balles, vit Julio baignant dans son sang, nota son teint cadavérique, et il comprit qu'à partir de maintenant, rien n'allait être simple. Se penchant sur le moribond, il questionna d'une voix blanche :

— Qu'est-ce qui s'est passé, Julio ?

Le chauffeur battit faiblement des paupières, entrouvrit un œil, et son masque tragique sembla se détendre une seconde. Puis une plainte franchit ses lèvres, accompagnée d'un peu de sang, et il souffla :

— Morts, patron. Tous... morts !

Zamuro encaissa. Après tout, des flingueurs, ça se remplaçait. Une lueur d'espoir subsistant en lui, il demanda encore :

— Et le gringo ?

Julio Olmeta bougea un peu la tête, l'air accablé.

— J'ai essayé... patron ! J'ai... pas mort !

Zamuro eut envie de le frapper. Ces minables s'étaient fait baiser ! Comme ceux de *La Fuente* ! Incroyable !

— Bordel ! jura-t-il d'un ton grinçant. Vous êtes de vrais cons, ma parole ! C'est quand même pas le diable, ce Yankee, merde !

Une nouvelle fois, Julio bougea la tête, avant de murmurer, à bout de forces :

— Si, patron ! Le diable ! Le... gringo, c'est Mack Bolan ! L'Exé... cuteur !

Puis il ne dit plus rien. Parce que les morts ne parlent plus.

Tétanisé, Zamuro n'avait pas bronché. Son regard vert s'était seulement mis à fixer le vide, droit devant lui. Ce qu'il éprouvait en cet instant était indescriptible. La haine à l'état brut. Primaire, totale. Un bref instant, il eut l'envie forcenée d'arracher le Spas à Mono, et de déchiqueter à la chevroline ce corps pantelant, qui semblait le narguer sur son siège. Puis subitement la raison lui revint, et tandis qu'il fixait toujours le vide, l'évidence le frappa. Il avait failli oublier un détail. Un tout petit détail technique, en forme de joker. Il suffisait de vérifier. Maintenant.

— Téléphone, ordonna-t-il à l'adresse de Bronco.

Le gorille décrocha le petit cellulaire de sa ceinture, le tendit à Zamuro qui s'éloigna pour pianoter sur les touches. Ses hommes le virent parler un bref instant dans l'appareil, avant de raccrocher. Quand il revint, un rictus désagréable errait au coin de sa bouche, et une lueur sauvage dansait dans son regard trop vert. Personne ne sut qu'il venait de vérifier le détail technique en question. Son joker. De drame, la mort de ses trois *pistoleros* s'était soudain muée en vrai

bonheur. Jusqu'à présent, il n'avait eu affaire qu'à un minable détective américain, maintenant, il détenait son passeport pour une ascension fulgurante.

Il n'allait plus se payer un simple gringo, il allait s'offrir une réputation. La tête du grand Fumier en personne. Il allait tuer l'Exécuteur !

CHAPITRE XIII

À son époque, la *Cuatrocientos* avait sûrement été une belle route, mais aujourd'hui, faute d'entretien, son revêtement laissait nettement à désirer. D'autant qu'accompagnant un début d'orage, une petite pluie drue s'était mise à tomber, graissant le mauvais asphalte et rendant la visibilité quasiment nulle. En découvrant les lieux, Bolan comprenait le nombre d'accidents effarant qui avait jalonné cette route de montagne, avant le creusement de l'autopista. D'un côté des parois abruptes, de l'autre, une succession ininterrompue de *barrancos*, de précipices tapissés de jungle. Une route si dangereuse, quelques années seulement auparavant, qu'à chaque extrémité, installés dans des guérites, des flics en arme relevaient les numéros des voitures qui s'y engageaient, prêts à fouiller les ravins si l'une d'elles manquait à l'arrivée de l'autre côté.

Aujourd'hui, il n'y avait plus de guérites, mais il arrivait encore qu'une voiture fasse le grand saut. Notamment quand l'*aguardiente* coulait un peu trop, du côté de *La Tasca*.

Tout en lançant le Nissan à l'assaut des lacets, l'Exécuteur songeait à tout ce qui s'était passé depuis son arrivée, et le bilan n'était guère brillant. Certes, il y avait bien quelques pourris au tapis, mais ce n'étaient que des sous-fifres et il cherchait toujours le vrai fil conducteur de son blitz, tout en sachant qu'il risquait de se faire abattre à chaque instant. Si l'ennemi avait réussi à le « fixer » l'autre nuit, pourquoi ne le pourrait-il plus ?

Instinctivement, Bolan avait jeté un regard dans son rétro. Mais à part un feu unique, loin derrière en contrebas, la *Cuatrocientos* semblait décidément peu fréquentée. Un peu plus tôt, pour vérifier qu'on ne le filait pas, il avait laissé passer les rares véhicules qui empruntaient le même chemin. À bord de ces derniers, il n'avait aperçu que des jeunes, probablement montant eux aussi à *La Tasca*.

Revenant à son bilan négatif, l'Exécuteur devait y mettre aussi sa tentative d'identification de l'ennemi, grâce au numéro du Wagoneer. Contacté ce matin, Hal Brognola avait bien utilisé ses canaux internationaux d'information, mais le résultat de l'enquête n'avait guère fait avancer l'Exécuteur. Le véhicule appartenait à une société, domiciliée à Saint Domingue, et dont les ramifications s'étendaient sur

toute l'Amérique du Sud. Le coup classique. Pour en savoir plus, il aurait fallu enquêter sur chacun des membres de la société en question...

Ce matin, de son nouvel hôtel, il avait appelé la *clínica*, apprenant heureusement par la bouche de la belle Inès que le *medico de los pobres* n'était pas mort. Néanmoins, son état demeurait critique, et s'il s'en sortait, il en conserverait sans doute des séquelles. C'était le genre de choses que l'ex-sergent Miséricorde détestait entendre. Même s'il n'en était pas directement responsable, il exécrait voir des innocents tomber dans son sillage.

Soudain une plaque de bois venait d'apparaître sur le bord de la route, annonçant *La Tasca* à cent mètres. Peu après, un chemin caillouteux s'ouvrait sur sa droite, s'attaquant à la montagne, si étroit et dans une montée si raide, que pas mal de voitures devaient y laisser leur peinture. Profitant des quatre roues motrices, l'Exécuteur y lança le Nissan, et après trois cents mètres environ d'escalade hasardeuse, le 4x4 débouchait enfin sur une sorte d'esplanade en terre, où des dizaines de véhicules de toutes sortes stationnaient. À l'extrémité du parking, une grande bâtisse en dur s'élevait, décorée de guirlandes d'ampoules lumineuses, sommée d'un toit en tôle ondulée. Une sono en plein délire balançait son reggae dans la nuit, et sous les auvents protégés, des couples s'enlaçaient dans la pénombre. D'instinct, l'Exécuteur gara le Nissan en lisière du parking, l'avant tourné vers l'entrée du chemin. L'Astra dans la ceinture et son blouson par-dessus, il rangea le sac de voyage, et l'instant d'après, allumant une cigarette, il pénétra dans l'établissement, plaçant très fort ses oreilles.

Dans la partie restaurant de *La Tasca*, la décoration jouait carrément la carte caribéenne, et des serveuses circulaient, des plateaux chargés de punchs. Au Venezuela, on dinait tard, et c'était l'heure où les clients du deuxième service commençaient à arriver. Ici, la vie était chère, mais les *caraqueños* aimaient la fête et les fastes. Les femmes étaient élégantes, et leurs regards luisaient de contentement. Et en plus, elles étaient belles. Ce n'était pas par hasard si l'Amérique latine comptait, autant de miss, toutes catégories confondues. Le regard dans le vague, Bolan se prenait à songer à ce qu'aurait pu être sa vie si la mort des siens ne l'avait fait basculer dans cet univers de violence et de mort. Machinalement, il laissait ses yeux effleurer ces femmes qui l'entouraient et que la chaleur des vins et la lumière des chandelles rendaient encore plus jolies. D'autres visages venaient se superposer à ceux qu'il voyait, défilant dans sa tête à la manière d'un nostalgique manège. Eisa Bolan, sa mère, Cindy Bolan, sa petite sœur, puis tous les autres visages des femmes qui avaient jalonné sa vie, se mirent à tourner devant lui. Rose d'Avril la complice, Barbara la douce, Ethel la sauvage, puis la jeune Betty Monroe, Betty la

gouailleuse, qui avait failli mal tourner et surtout, surtout Jil. Jil, l'amour assassiné. Tuée comme Aigrette Bavarde. Comme Iguane Solitaire, comme Ly Anh, comme Liang, comme Sam Bolan, son père... comme toutes ces victimes innocentes que les mafias gangreneuses avaient condamnées sans leur laisser la moindre chance.

Autrefois, comme tous les enfants, le jeune Mack avait idéalisé ce monde. Plus tard, c'est encore par idéal qu'il était parti combattre au Viêt-nam. Aujourd'hui, après toutes ces années de violence, de sang et de mort, sa vision idéalisée d'antan ne s'accordait plus aux réalités de cette humanité malade.

À mesure de son parcours dans le temps, Bolan se rendait compte qu'à quelques exceptions près, l'homme n'était qu'un animal.

Plongé dans ses songes, l'Exécuteur avait franchi la balustrade séparant la partie restaurant de la zone night, située en contrebas, et balayée par des faisceaux de lasers multicolores. Ici, on payait d'abord, et pour franchir le tourniquet gardé par un cerbère, il dut payer cinquante bolivars. Au-delà, malgré les gros ventilos et les ouvertures sous la toiture, c'était le sauna. Cela ressemblait à un hangar, mais en plus gai. C'était aussi plein à craquer et, pour danser, il valait mieux ne pas trop bouger. Tout au fond, juchée sur une estrade, une formation afro crachait ses décibels à pleines enceintes, et à l'autre extrémité, niché dans un mur de plantes tropicales, un long comptoir, derrière lequel officiaient quatre barmen, débordés par les punchs. Pourtant bondée elle aussi, cette partie bar ressemblait à un havre de paix. Se frayant un chemin dans la foule transpirante, l'Exécuteur alla s'accouder au comptoir, commanda une aguardiente, à laquelle il ne toucherait sûrement pas. Ce qui ne semblait pas être le cas de tous. Hissé sur un tabouret trop haut et affalé sur le comptoir, un gros brun à la nuque de taureau et aux bras comme des jambons avait enfoui une main dans la culotte immaculée de sa voisine en super-mini noire. Faisant mine de tremper ses lèvres dans le breuvage explosif, Bolan jeta un long regard autour de lui, cherchant qui de tous les mâles présents pouvait bien être *Hermano* Mario, ce fameux « frère » annoncé par Baumann. Un barman passant devant lui, il jugea le moment venu et l'apostropha.

— Je cherche *Hermano* Mario.

Le barman secoua la tête.

— Pas vu ce soir, *señor*.

Bolan retint une grimace. Au Venezuela, la ponctualité étant ce qu'elle était, Mario pouvait aussi bien débarquer à deux heures du matin, voire *mañana* seulement. Dans dix minutes, si rien n'avait bougé, il essaierait de trouver Baumann par ses propres moyens. Se retournant vers la salle, son regard glissa machinalement sur la foule

des danseurs. Sous les lasers balayants, les têtes oscillaient maintenant au rythme d'une salsa. Et à cet instant, il remarqua les couleurs. Jaune et rose. Un simple foulard jaune et rose, noué autour d'un cou gracile. Aussitôt la mémoire de l'Exécuteur entra en action.

Un jeune motard efféminé croisé plus tôt alors qu'il essayait en vain de démarrer sa moto devant l'Aguilas ! Puis Bolan croisa le regard du garçon. Un regard qui se déroba. Si vite, de manière si évidente, qu'une voix sonna le tocsin à l'intérieur de l'Exécuteur.

Sans ce regard-là, il aurait cru à une coïncidence. Après tout, Caracas n'était pas si loin, et sa jeunesse semblait attirée par l'endroit. Mais il était trop tard. Quelque part en lui, l'Exécuteur savait déjà. Justement à cause de ce regard qui s'était dérobé, où le temps d'un éclair, il lui avait semblé surprendre une lueur affolée. Au même instant, à quelques mètres de Bolan, il y eut un brusque mouvement de foule. Une femme poussa une exclamation sonore, des danseurs s'écartèrent précipitamment, et soudain, trois silhouettes émergèrent dos tourné vers l'Exécuteur. Deux types en noir, quasi semblables, et un gros huileux en T-shirt bleu. Tous trois brandissaient de gros objets sombres. Tétanisée et les yeux braqués sur ces objets, une fille poussa un cri strident, aussitôt imitée par d'autres. Presque aussitôt, un quatrième type, en pantalon noir et chemisette grise, jaillit de la foule pour se placer, lui, dos aux trois autres, face à l'Exécuteur. Dans sa main, il serrait un automatique.

Comme dans un film au ralenti, le regard de Mack Bolan capta tout en même temps. Les yeux du type en chemise grise qui le fixaient, la foule qui refluit, le jeune homo au foulard qui glissait vers la sortie, et enfin, les bras tendus du trio qui se mettaient à tressauter.

CHAPITRE XIV

Ce fut un véritable déluge de feu, qui sembla durer une éternité. En fait, il ne prit que deux ou trois secondes. Des secondes qui avaient suffi à Bolan pour comprendre le problème, plonger à l'écart et identifier les armes. Un P.M. micro-Uzi 9 mm Parabellum et deux MAC.10, ex-Ingram M. 10, pour le trio. Chambrés en 9 mm aussi, ou en 45 ACP. Des engins de professionnel. Le gros automatique de « Chemise Grise » était un Beretta 93R, avec chargeur allongé de vingt coups, et sélecteur pour minirafales de trois. Dans le même temps, Bolan avait vu les bras du trio tressauter aux départs des premiers coups et simultanément, il avait noté le raidissement de l'index de celui qui portait une chemise grise sur la queue de détente du Beretta.

Mais déjà, il anticipa l'action. Dans le tonnerre de coups de feu, il avait plongé en avant. Exactement comme la veille, durant l'attaque de *La Fuente*. Et il obtint le même résultat, au prix de quelques variantes. Percutant le bas-ventre du tueur comme un piston, son pied droit s'enfonça dans des zones plus ou moins molles, tandis que son pied gauche partait vers le haut, cognant le bras armé dans un *uramawashi* dévastateur. Malgré les détonations, Bolan avait nettement perçu un claquement d'os brisé. Le mafieu poussa un hurlement rauque. Tandis qu'inconscients de ce qui se passait dans leur dos, deux de ses copains s'ouvraient le passage en direction des toilettes. Le type au Beretta bascula sur le côté, lâchant son arme et pliant sur ses jambes, les mains crispées sur son bas-ventre. Mais il était dix fois trop tard. Le mal était fait et, déjà, Bolan avait récupéré le précieux Beretta au vol. Dans la même seconde, il avait mis un genou à terre, levé le canon de l'automatique, posé le doigt sur la détente. Visée en contreplongée. Juste à l'instant où le troisième *sicario*, le gros blème en polo qui était demeuré en retrait, tournait la tête pour évaluer la situation. Un rapide, qui comprenait très vite. Vif comme un cobra, son bras armé avait déjà effectué le mouvement correcteur et Bolan vit le petit canon du MAC.10 pivoter vers lui. Prêt à rafaler.

Il n'en eut pas le temps. L'index de l'Exécuteur avait enfoncé la détente du 93R. À peine une demi-seconde. Réglé sur rafale, le Beretta cracha brièvement et, à plus de 340 mètres/seconde, les terribles 9 mm chemisées éclatèrent le crâne du tireur, lui faisant remonter le

canon de son P.M. vers le toit. Une rafale s'en échappa, interminable, déchiquetant la tôle ondulée. À cette seconde, l'un des tueurs se prit pour un héros. D'une de ses boots, il venait d'extraire un minuscule revolver. Bolan effleura la détente du Beretta et trois projectiles allèrent fracasser le bras armé. Plus une partie du buste auquel il s'attachait. L'homme vêtu d'une chemise grise ouvrit de grands yeux affolés, retomba sur le côté, regard révolté. Déjà mort. Dans le feu de l'action, l'Exécuteur n'avait pas eu le temps de voir les trois autres disparaître, mais presque aussitôt, il entendit d'autres rafales éclater du côté des toilettes. Il y eut des cris, et, à la même seconde qu'il s'élançait, le rideau de perles qui marquait l'entrée des lavabos s'ouvrit à la volée, livrant passage à une vision d'horreur.

Une fille, le jean à demi baissé, transformée en fontaine de sang. Hagarde, souillée de rouge et coulant de partout, elle fit un pas dans la salle, accrochant son regard halluciné à celui de Bolan, bouche ouverte sur le hurlement qui venait de cesser. D'une main, elle chercha à s'accrocher au vide, puis d'un coup, elle s'écroula, les yeux révoltés. Gêné dans sa course, Bolan trébucha, se rétablit, 93R braqué vers l'ouverture des toilettes. Il aperçut deux pieds qui disparaissaient dans une ouverture, entre le haut d'un mur et le toit de tôles. Les deux tueurs rescapés s'échappaient ! Mais ici, l'horreur continuait. Dans une cabine à la porte grande ouverte, le corps d'un type était recroquevillé, lui aussi baignant dans son sang. Les pourritures ne faisaient pas dans la dentelle. Armé ou pas, tout ce qui passait là était bon à tuer. La bêtise et le mal à l'état pur. Et malgré la haine glacée qui coulait à présent dans ses veines, l'Exécuteur devait encore se soumettre au terrible constat. Il était vivant mais, de nouveau, le fil était rompu. Et l'urgence commandait.

Derrière lui, la panique était indescriptible. D'un bond, Beretta en avant, il sauta au sommet du mur, mais il était trop tard. Les deux autres avaient déguerpi. Inutile de perdre son temps, il y avait peut-être encore un espoir. Se laissant retomber au sol, il quitta les toilettes en trombe, regagnant la salle, où l'orchestre s'était enfin tu. Sourd aux hurlements et se frayant un passage dans la meute affolée, il fonçait déjà. Tout là-bas, près de la sortie, son regard avide avait repéré le foulard jaune et rose du jeune homme efféminé. Sans ses lunettes, mais toujours avec le même regard égaré. Alors, l'Exécuteur fonça. Une chance insolente se présentait. « Il » était dans le coup, c'était sûr. Trop de coïncidences. Ce jeune motard croisé devant l'Aguilas était un mouchard de l'organisation locale. Une de ces innombrables pièces secondaires qui constituent l'ensemble d'une famille mafieuse. Un indic qui l'avait repéré, sans doute grâce au Nissan Patrol, que d'autres indics, témoins du massacre au *barrio*, avaient pu signaler. Rien que des hypothèses, mais très crédibles. Bolan avait loué le

Nissan par hôtel interposé, dès lors, il était facile de remonter à lui. Plus tard, lors de son retour avenida San José la nuit dernière, il lui avait suffi de désigner discrètement Bolan aux tueurs, avant de reprendre du service, fiasco de la fusillade aidant. Pour la filoché, la moto faisait des miracles. La preuve, bien que sur ses gardes, l'Exécuteur n'avait rien remarqué. Le petit salaud était doué.

Mais il avait peur, et si l'Exécuteur n'agissait pas très vite, il allait disparaître.

Beretta en main, suivant le mouvement, bousculé par la foule en délire, Bolan se retrouva bientôt dehors, littéralement « vomi » par le flot humain. Il émergea dans le parking, évitant de peu une horde de voitures lancées à toute allure. Dans les hurlements des moteurs et les glissements des pneus, il parvint à regagner le Nissan et à s'y jeter, balançant le 93R sur le siège du passager. Pas une seule seconde, il n'avait quitté le foulard bicolore des yeux. Là-bas, le motard enjambait son engin. Profitant d'une trouée dans le flot des voitures, l'Exécuteur arracha le 4x4, le jetant à son tour dans le raidillon pierreux et, dans la lumière des phares d'une Ford située devant lui, il vit nettement l'écharpe bicolore voler sous le casque du motard à la Honda. La rage au ventre, l'Exécuteur lança le 4x4 à sa suite. Risquant à chaque instant d'accrocher les clients paniqués fuyant *La Tasca*, il se retrouva soudain sur la route. Il ne pleuvait presque plus, mais l'asphalte restait glissant. Laissant les véhicules suiveurs le dépasser, Bolan réussit à régler sa vitesse, sur l'allure étonnamment basse de la moto. Aux commandes de l'engin, son conducteur semblait hésiter. Il louvoyait, freinait, repartait, donnait l'impression de chercher son chemin, ou de ne pas y voir très clair. Dans la panique, le petit salaud avait perdu ses lunettes ! Cette fois, Bolan avait une vraie chance. Et il était très en colère. Toute piste étant coupée, il n'avait plus qu'une solution : coincer le motard, le faire parler à n'importe quel prix, quitte à lui arracher les ongles un par un.

En grim pant les lacets un peu plus tôt, l'Exécuteur avait noté la présence de replats, du côté précipice de la route. Des refuges dont il allait essayer de profiter pour arrêter la moto. S'il avait vraiment perdu ses lunettes, le choix du petit truand était mince. Soit il risquait de se tuer en prenant tous les risques, soit il avait peur, et le 4x4 finirait par le rattraper. Voire, le doubler, comme le faisaient maintenant toutes les voitures jusqu'alors derrière lui. Dans un moment et à cette allure, tous les clients de *La Tasca* les auraient dépassés. Ils seraient alors quasiment seuls sur la route. Ce serait le moment. Car une fois en ville, tout rede viendrait compliqué.

Un moment plus tard, ils étaient effectivement seuls sur la route, ou presque. Derrière Bolan, il n'y avait plus qu'une paire de phares,

encore assez loin, et devant la moto, à moins de deux cents mètres et à l'amorce du prochain virage, un refuge se profilait. L'endroit idéal. Alors, décidant de saisir sa chance, Bolan enfonça l'accélérateur.

— Hijo de puta !

Le juron de Tim « Rock » avait résonné sous le casque du motard comme un coup de cymbale. Il balisait à mort. Tout allait trop vite, et surtout trop mal. Dès ce début de panique à *La Tasca*, il avait perdu ses lunettes et maintenant, il n'y voyait pratiquement plus. Assez toutefois pour savoir que le Nissan du grand balèze lui collait au train. Et il avait mal au bide. La trouille. Hier, n'ayant rien vu de ce qui s'était déroulé à l'Aguilas, il n'avait pu qu'assister à ce qui s'était passé, quand le gringo avait pris le Wagoneer d'assaut. Tout cela était supportable. Mais ce soir, ces coups de flingues, ce carnage à *La Tasca* ressemblaient à du mauvais cinoche. Pourtant, tout était réel. Il avait vraiment vu les types arriver avec leurs calibres et arroser comme des malades. Il avait vu aussi le gringo faire son ménage. Une tornade ! Aussi rapide à la castagne qu'au pétard. Jusqu'à présent, Tim « Rock » n'avait vu ça qu'à la télé. Avec trucages et effets spéciaux. Ça le faisait rigoler. Il n'y croyait pas. Ce soir, il ne riait plus. S'il avait su dans quelle galère ce grand Yankee allait l'embarquer, il ne l'aurait pas filoché ce matin, ou il aurait fait semblant de perdre sa trace. Les autres se seraient débrouillés. Après tout, leur putain de radar, il était dans leur bagnole ! Seulement, quand Zamuro demandait un service, il valait mieux obéir. Car sans Zamuro, plus de dealing dans les *barrios*. Zamuro contrôlait *tous* les *barrios*. Résultat, maintenant, sans ses lunettes et avec ce salaud qui le courait, Tim était dans la merde. Le gringo allait le...

— Hijo de puta !

Cette fois, Tim avait hurlé sous son casque. De rage et de peur. Malgré sa myopie, il venait de voir les phares du 4x4 Nissan grossir dans ses rétros. Si vite qu'il crut qu'il allait le percuter. Instinctivement, sa main gauche avait plongé sous son blouson et s'était refermée sur les stries rassurantes d'une crosse. Un petit Bodyguard Spécial .38, qu'on lui avait remis pour le cas où. Tim savait s'en servir. Chez les dealers comme lui, on connaissait le prix de la sécurité, surtout face à ces petits crasseux des *barrios*, quand ils cherchaient à lui faucher ses *rocks*, origine de son nom de guerre. Les *rocks*, le crack, c'était leur péché mignon, aux *ranchiteros*. Ça les rendait dingues, et ça les tuait, mais ils continuaient !

Pour l'instant, les entrailles transformées en glaçons, Tim « Rock » calculait ses chances. Maigres. Mais il n'avait pas le choix. Sans ses

lunettes, il n'y voyait quasiment rien, et il ne voulait pas se retrouver au fond d'un *barranco*. Il ne devait accélérer à aucun prix. Attendre l'occasion. Se tenir prêt, et surtout, reprendre son calme. Sa main gauche avait lâché la crosse du Bodyguard et repris la poignée, tandis que sa dextre se mettait à trembler sur celle des gaz. Il ne fallait pas accélérer ! Surtout pas ! Là-bas, au bout de la ligne droite, une nouvelle courbe. Très serrée. Et la chaussée était grasse. Glissante. Soudain, le virage fut là, et alors que Tim pensait s'en sortir sans bobos, il sentit la moto se mettre à guidonner, tandis que la roue arrière dérapait sournoisement. Il n'avait pu s'empêcher de freiner ! Par miracle, il parvint à rétablir son équilibre, mais la moto repartit trop vite et sa main droite effleura la poignée du frein avant, sans qu'il l'ait voulu. Cette fois, la 500 dérapa vraiment sur l'asphalte mouillé. Le cœur dans la gorge, Tim réaccéléra pour corriger de nouveau. Mais pas suffisamment. Derrière, les phares du Nissan s'étaient encore rapprochés. Un goût de fiel dans la bouche, le dealer accéléra de nouveau et la moto relancée se mit à dévaler la pente à plus de 80. Une vitesse folle, compte tenu de la topographie. Les mouvements de Tim étaient trop heurtés. Derrière le 4x4 suivait toujours. Bon Dieu ! Où étaient les autres ?

Soudain, tel un missile et profitant de la fin de la ligne droite, le Nissan se déporta à gauche et, d'un coup, réapparut sur le côté, remontant à hauteur de la Honda. Fou de peur, le vendeur de crack lâcha un cri de souris. En bas de la côte, une camionnette arrivait en faisant des appels de phares. Tim sentit son estomac se révolter et voulut serrer le bas-côté. Malgré sa vision défaillante, il voyait presque bien le refuge qui arrivait sur sa droite. À trente mètres à peine. Il comprit. S'il se laissait coincer là, l'autre lui tomberait dessus. Aussi, au lieu de ralentir, il donna encore les gaz. Surtout, ne pas se laisser dépasser. Une fois en ville, tout irait mieux.

Hélas, le salaud avait compris. Le Nissan avait également accéléré et, d'un coup de volant, son conducteur l'avait déporté sur la droite, obligeant Tim à suivre le mouvement. Ivre de rage, de plus en plus paniqué, le dealer força le passage, se frottant presque à la carrosserie du 4x4. À la vitesse d'un boulet, le Vénézuélien vit le replat désert défiler sur sa droite, puis de nouveau, ce fut le vide, et au loin, le panorama de Caracas apparut, avec son tapis de lumières. Sans relâcher la poignée des gaz, maintenant presque grisé malgré lui par cette course folle dans la nuit, Tim faisait dévaler la moto, dérapant dans les virages, manquant à chaque instant de s'envoyer au fond des *barrancos*. Retourné derrière, mais toujours obstinément collé, le 4x4 suivait. Par sa glace de portière gauche ouverte, un bras s'agitait, faisant signe de ralentir. Mais Tim savait où était sa chance. Il fallait tenir et entrer en ville avant son poursuivant.

Ce fut à cet instant qu'il perdit de nouveau le contrôle de la Honda. Il sentit le pneu avant mordre le bas-côté, glisser sur les graviers. Il donna un coup de guidon. Un peu trop vite. Simultanément, le Nissan qu'il avait perdu de vue revenait à la charge. Dans le rétro, Tim aperçut sa glace de droite qui s'abaissait. Il cria encore, réussit l'exploit d'extraire le Bodyguard à l'air libre, certain que le gringo allait l'allumer au passage. Alors, tel un ressort, son bras armé se leva, et son index enfonça la détente.

Un dixième de seconde plus tard, il faillit hurler de joie, en voyant la tête du balèze violemment rejetée en arrière. Il avait fait mouche ! Il avait baisé le gringo !

CHAPITRE XV

Occupé à surveiller la progression de la camionnette grimpant à sa rencontre, l'Exécuteur n'avait aperçu le reflet de l'acier qu'à l'ultime seconde. Instinctivement, il avait brusquement reculé sa tête. Mais sa nuque avait cogné l'appui-tête, et si un dixième de seconde avant il n'avait pas eu le réflexe de freiner, la balle lui aurait fait éclater le front. Dérapant légèrement le Nissan s'était retrouvé derrière la moto et à trente mètres, la camionnette arrivait pleins phares. Il fallait attendre le prochain replat. Bien sûr, Bolan avait encore pas mal de cartouches dans le 93R, mais il voulait le motard vivant. Il était son dernier fil conducteur. Sans lui et sans les infos qu'il pouvait lui arracher, il n'aurait plus qu'à retourner aux States.

Pendant ce temps, la camionnette avait fini par les croiser et la sortie du virage suivant se profilait. L'Exécuteur avait rétrogradé, prêt à réaccélérer. Puis ce fut la ligne droite. Avec, à trente mètres à peine, un autre replat. Désert lui aussi. Tout allait se jouer maintenant.

Alors, pour la deuxième fois, l'Exécuteur s'apprêtait à foncer, quand soudain jaillis du néant, deux phares crevèrent la nuit derrière le Nissan. Une paire de phares blancs, qui grandissaient à vue d'œil. Incrédule, Bolan les vit venir se coller quasiment à l'arrière du Nissan, comme pour le pousser. Une fraction de seconde, il se dit qu'il s'agissait de clients de *La Tasca*, encore sous le coup de l'émotion. Puis soudain, le soupçon l'effleura que cela pouvait être autre chose. D'instinct, il avait saisi la crosse du 93R, mais à l'instant où il se mobilisait, prêt à tout, le véhicule déboîta soudain. Une Porsche ! Un bolide sombre, qui le dépassa comme un boulet, se rabattant presque aussitôt, l'obligeant à freiner.

— *Son of a bitch* ! jura l'Exécuteur, les bras tendus sur le volant.

Heureusement le 4x4 tenait parfaitement la route, et après une brève glissade, il parvint à le remettre en ligne. Devant, la voiture folle continuait sa course. Au passage, il avait semblé à Bolan n'apercevoir que des têtes masculines à bord, mais ça ne signifiait rien. Du moins, le crut-il jusqu'à l'incident. Cela se produisit quelques secondes plus tard. Brusquement alors qu'elle s'apprêtait à dépasser la moto, Bolan vit ses feux de stop s'allumer brusquement tandis qu'un bras apparaissait à la portière de droite. Un bras prolongé d'une

arme ! Le reste se passa si vite que l'Exécuteur ne put qu'enregistrer les faits, sans pouvoir réagir. Le canon de l'arme cracha un éclair, le motard sursauta violemment, partit sur le côté droit, et la Honda suivit percutant de plein fouet le semblant de garde-fou de bois censé protéger la sortie du virage. Ce dernier vola en éclats, et transformée en fusée, la moto s'envola au-dessus du précipice, son pilote encore sur sa selle. Incrédule, Bolan poussa un nouveau juron, qui lui resta bloqué dans la gorge. Car au même instant, alors que la Porsche accélérait pour disparaître dans la courbe, deux autres phares s'allumèrent soudain dans son dos. Deux phares qui se déportèrent d'un coup, et l'Exécuteur vit cette fois qu'il s'agissait d'un Land Rover... et qu'à ses portières aux glaces baissées, des canons d'armes pointaient leurs mufles noirs sur lui.

Dès les premières détonations, il se dit que, cette fois, il était piégé.

Mais contre toute attente, les ogives adverses n'atteignirent que la carrosserie, et l'angle supérieur droit du Nissan. L'Exécuteur ne laissa pas le temps aux pourris de se reprendre. Enfonçant la pédale d'accélérateur, il propulsa le 4x4 en avant, et tandis qu'il attrapait le micro-Uzi fraîchement rechargé grâce aux munitions saisies à l'ennemi, il amena le nez du Pajero à quelques centimètres seulement de l'arrière gauche du Land-Rover. Juste dans l'angle mort. Puis sans hésiter, prêt à dégager, il envoya sa rafale. À moins de trois mètres, il vit les glaces et le pare-brise du véhicule éclater de partout et, comme il s'y était attendu, le Land partit sur le côté. Bolan put alors vérifier la qualité de son tir. Affalé sur son volant, le chauffeur dodelinait de la tête, tandis que, près de lui, une autre silhouette s'était rejetée de côté, se tenant le crâne à deux mains. Sur la banquette arrière, deux ombres gesticulaient, et l'une d'elles brandit un P.M. par sa glace de portière. Mais son angle de tir était difficile, et là non plus, l'Exécuteur ne fit pas de cadeau. D'une mini-rafale, il fit sauter le crâne du flingueur, qui disparut, presque aussitôt remplacé par un deuxième. L'Exécuteur s'y était attendu. Dans son poing, l'arme tressauta de nouveau, ne laissant même pas au *pistolero* le temps de stabiliser la sienne. Mais cette fois, il avait visé plus précisément. Le bras du *sicario* sembla se disloquer, une partie du membre donna même l'impression de se détacher du reste, et le P.M. qu'il brandissait s'envola, venant ricocher contre la portière droite de Bolan. Celui-ci ne sembla même pas noter ce détail. Il scrutait la route, satisfait. En face, la voie était complètement libre, et aucun phare ne se profilait à l'horizon. Pour être déjà passé par là un peu plus tôt, et dans l'autre sens, Bolan se souvenait de la topographie, et son idée avait une petite chance de fonctionner. En tout cas, c'était le moment d'essayer. Aussitôt, il doubla son tir, mais vers les roues gauche du Land-Rover. Les pneus

éclatés, celui-ci se pencha et déjà, l'Exécuteur était repassé légèrement à droite, pressentant ce qui allait se produire. Il eut raison. Privé de contrôle et sans pneus à gauche, le Land partit de côté, sembla hésiter, donna l'impression de revenir à droite, et l'Exécuteur eut peur d'avoir mal calculé son coup. Mais le 4x4 ennemi revint encore une fois à gauche, et cette fois, Bolan ne laissa plus de place au hasard. En face, la voie était toujours libre. Alors, accélérant à fond, il rattrapa le Land, le serra par la droite, frottant son flanc au sien, le repoussant inexorablement vers le côté montant de la route. À cet endroit, on approchait de Caracas, la paroi abrupte avait fait place à une pente plus douce, avec un accotement. Toujours poussé par le Nissan, le Land-Rover franchit ce dernier, allant finir sa course dans le fossé pour s'y coucher presque en douceur, raclant son flanc gauche contre la pente, avant de s'immobiliser enfin. L'Exécuteur laissa le Nissan passer devant, avant de se rabattre. Puis très vite, le micro-Uzi toujours en main, il stoppa, sauta à terre et se précipita vers le Land-Rover, d'où un long gémissement s'élevait. Dans les deux sens, la route était toujours déserte, mais au loin, on percevait des plaintes de sirènes. À *La Tasca*, on avait appelé la cavalerie. Il n'y avait pas de temps à perdre.

Arrachant littéralement la portière arrière du Range, il vit du sang partout, deux crânes éclatés à l'avant, un autre à l'arrière gauche, et il plongea sur le dernier pourri, celui qu'il avait ajusté au bras. Le plaintif, c'était lui. Il y avait de quoi, son bras droit n'était plus qu'une charpie immonde, dont des flots de sang s'échappaient. En scrutant la face blême du type, l'Exécuteur reconnut un des tueurs en noir de *La Tasca*. Son voisin était le deuxième, et ceux de l'avant lui étaient inconnus. Raflant un jeu de chargeurs pleins au passage, Bolan attrapa ensuite le blessé par le col en grondant :

— Content de te revoir, pourri !

Puis sans transition, il l'assomma d'un coup de crosse, l'éjecta du Land, le traînant comme un paquet jusqu'au Nissan où il le jeta à l'arrière, avant de sauter au volant. Quand il redémarra, il n'y avait toujours personne sur la route mais, au loin, des pinces de phares s'annonçaient.

Un peu plus tard, il croisait effectivement trois voitures de la *policia federal*, lancées à toute allure, et toutes sirènes hurlantes. Derrière, suivaient trois ambulances, et deux fourgons de pompiers. Bien que n'espérant guère rattraper la Porsche, l'Exécuteur conservait le micro-Uzi à portée de main. À l'arrière du Nissan, le *pistolero* recommençait à geindre, et bientôt Bolan ralentit enfin, ayant trouvé le refuge qu'il cherchait. Sans doute le dernier avant les faubourgs de Caracas, car ici, les *barrancos* étaient beaucoup moins profonds, et la

végétation y était plus rare. Certains n'étaient d'ailleurs que des décharges, où les ordures se mêlaient aux épaves de voitures. Stop pant le 4x4 tout contre le garde-fou approximatif, Bolan passa à l'arrière, secoua le tueur en grondant de sa voix d'outre-tombe :

— Qui est ton boss ?

L'autre ne répondit pas tout de suite, et l'Exécuteur dut le bousculer un peu pour obtenir enfin :

— Za... Delgado Zamuro !

Le courant était établi. Bolan insista :

— Qui était dans la Porsche, tout à l'heure ?

— Za... muro. Avec son garde du corps... et son secrétaire !

L'Exécuteur ragea intérieurement. Il avait failli coincer Zamuro en personne ! Il questionna encore :

— Tes copains et toi, vous deviez le retrouver où, Zamuro ?

— À la *fabrica* !

— C'est quoi, la *fabrica* !

Le blessé gémit de nouveau, finit par renseigner :

— Sur la route de Charalave. Une... une ancienne usine pour le caoutchouc. Il... il trafique les animaux.

Belle mentalité. L'Exécuteur se fit soigneusement préciser les lieux, les effectifs en hommes, apprit que ceux du Land en faisaient justement partie.

— Y en a encore deux sur place, avoua le flingueur. Plus Mono, notre *jefe*... et Bronco, son... son garde du corps.

Croyant sauver sa peau en collaborant, le *pistolero* semblait ne plus vouloir s'arrêter. Yeux fermés comme pour se concentrer, il parlait comme un disque rayé. Mais il ne savait plus rien d'intéressant, et l'Exécuteur avait désormais une foule d'autres choses à faire. Ayant discrètement sorti *The Snake* de sa ceinture, il ouvrit la portière du côté ravin, logea posément une 4,7 mm dans le front du tueur, qui mourut en sursautant à peine. Puis du pied, il poussa le cadavre dehors, le faisant basculer dans le *barranco*-décharge tout proche en soufflant de sa voix sinistre :

— Te voilà chez toi, ordure !

*

* *

José Delgado Zamuro n'était pas à l'aise. Il avait eu beau se défouler un peu plus tôt en faisant canarder le désormais encombrant Tim le dealer par Bronco, il n'était pas tranquille. Il avait cru avoir la

peau de Bolan le Fumier à *La Tasca*, et ce nouvel échec avait failli lui faire commettre l'erreur d'entrer dans la danse lui-même. S'étant heureusement repris, et s'étant assuré que ses deux *sicarios* tués n'avaient aucun papier sur eux, il avait donné ses ordres aux survivants, et lancé la chasse derrière le Nissan. Quand après avoir fait flinguer Tim le dealer, il avait vu dans son rétro le Land Rover exécuter les consignes, et qu'il avait entendu les rafales, il avait su qu'enfin, Mack Bolan le Fumier était mort, et qu'il allait pouvoir chanter victoire auprès d'Azevedo. Dès lors, son prestige serait immense, et rien n'interdisait de penser qu'il puisse un jour prendre la place du minable qui tenait lieu de boss, à Caracas. Mais le Land Rover tardait à revenir, et Zamuro s'énervait. Les gars de Mono auraient dû débarquer ici peu de temps après lui. Même si la Porsche avait roulé à tombeau ouvert, mettant un maximum de distance entre elle et ces voitures de la *policia fédéral* qu'ils avaient croisées en quittant la *Cuatrocientos*. Justement, les gus du Land avaient sans doute être retardés par les flics. Juste retardés. Ils allaient débarquer.

— Ils vont arriver, patron. Je connais mes gars.

Près de Zamuro sous la véranda, le simiesque Mono répétait ça depuis un moment. Comme une incantation. Assis en tailleur à même le plancher rugueux et son Spas sur les genoux, il hochait la tête d'un air convaincu.

— Ils vont arriver, patron.

— Fais pas chier ! le rembarra Zamuro en sautant à terre. Je vais aux crocos. Viens me chercher dès que les gars arrivent. Puis il se fonda dans la nuit, aussitôt escorté par Bronco qui, selon son habitude, était apparu sans crier gare.

Dans la pénombre, les petits yeux mauvais de Mono luisirent étrangement. Le patron commençait à faire un peu trop de cas du gorille et en plus, Mono ne supportait vraiment plus sa proximité permanente. Ça tournait à l'obsession. Un jour, c'était sûr, ce serait le conflit Avec ses conséquences désagréables. Sang et mort. Un long moment, Mono se prit à imaginer des scénarios, au fil desquels il se payait Bronco de toutes les façons possibles, et cela le calma un peu. Pour se décontracter complètement il sauta à terre à son tour, le Spas en bandoulière et sa lampe torche à la ceinture. Une petite patrouille nocturne ne lui ferait pas de mal, et ça lui permettrait de vérifier que ses deux gars ne roupillaient pas. Traversant la grande cour entourée de bâtiments, il franchit le porche d'enceinte, déboucha sur le chemin, s'y engagea, plongeant aussitôt dans la forêt. Une jungle quasi sauvage, comme il y en avait encore dans la région. Ici, Mono était dans son élément. La jungle était son domaine, et personne n'était mieux que lui capable d'y survivre. De s'y battre aussi. Il en

connaissait tous les pièges, tout ce qui pouvait en faire une arme aussi. De nuit, il pouvait même y limiter à l'extrême l'usage d'une lampe. Surtout des nuits de pleine lune comme celle-ci. Il était un expert, savait utiliser le terrain comme personne. D'ailleurs, il avait parcouru beaucoup de chemin, car il arrivait dans la zone surveillée par Caldera. L'autre abruti ne l'avait même pas entendu. Dans la trouée du chemin, un rayon de lune tombait juste sur la silhouette du grand flingueur, et Mono ricana intérieurement. Son M.P. 5K posé contre sa jambe, assis selon son habitude sur la souche qui lui servait de tabouret, celui-ci semblait bel et bien roupiller, adossé à un tronc. Parfaitement silencieux, Mono arriva sur lui comme un fauve, faisant voler le M.P. 5K d'un coup de pied.

— Eh, connard ! T'es payé pour te branler ?

À sa grande surprise, Mono vit le corps de Caldera basculer sur le côté, et s'écrouler dans l'humus. D'instinct, le tueur alluma sa torche. Ce qu'il vit alors le fit douter de sa raison. Caldera ne dormait pas. Il avait les yeux ouverts. Mais à voir leur éclat terne et à voir aussi l'angle bizarre de son cou par rapport aux épaules, il avait eu un sérieux problème. Un énorme flot d'adrénaline dans les veines, Mono allait arracher le Spas de son épaule, quand il lui sembla sentir un courant d'air dans la nuque.

— Non.

La voix était toute proche. Sinistre. Et la chose qui s'enfonça dans la nuque de Mono était dure et glacée. À cette seconde, le tueur n'eut pas peur. Il était seulement très étonné.

CHAPITRE XVI

Sylvia Goldwin n'arrivait pas à dormir. C'était toujours le même problème. Le même scénario qui défilait dans sa tête. Elle avait beau se torturer pour chercher la faille de son plan, elle ne la trouvait pas. Elle avait tout retourné dans tous les sens, et quel que soit l'ordonnancement de l'histoire, elle en arrivait toujours à la même conclusion, elle devait franchir le pas. Elle devait donner ce coup de téléphone.

Le matin même, de cette boutique de lingerie d'Oranjestad où elle avait l'habitude d'acheter ses innombrables maillots de bain, elle avait enfin pu obtenir le service des renseignements de Caracas, où on lui avait fourni le numéro souhaité. Mais un de ses anges gardiens avait fait irruption dans la boutique, l'informant qu'Alessandro était en ligne, au téléphone de la voiture, et elle avait dû aller répondre. Dès qu'elle quittait le penthouse, elle était surveillée en permanence, et même Camila en était irritée. Résultat, Sylvia avait dû différer son appel à Caracas, et à aucun autre moment de la journée elle n'avait pu le passer.

Et demain, il serait peut-être trop tard. Quelque chose lui disait que cette opportunité ne se présenterait pas deux fois. Qu'elle devait agir très vite. Depuis ce qu'elle avait surpris hier soir, les propos téléphoniques d'Alessandro avec son mystérieux correspondant, elle savait que l'homme dont ils avaient parlé pouvait être sa chance. À condition de faire très vite. À condition aussi qu'Alessandro ne se doute de rien. Maintenant, elle le connaissait, et elle savait ce dont il était capable. S'il s'apercevait de quoi que ce soit, elle était morte.

Pourtant, elle devait le donner ce coup de téléphone. Après, même si tout ça ratait, elle aurait au moins essayé. Elle avait tout préparé. Avant de se coucher, elle avait « oublié » le combiné du téléphone sans fil dans la salle de bains. Il lui suffisait à présent d'y retourner et de s'y enfermer. Seulement cinq minutes ! C'était le moment. Près d'elle, épuisé par la séance amoureuse qu'elle lui avait infligée un peu plus tôt, Alessandro dormait à poings fermés. C'était maintenant, ou jamais.

Alors, centimètre après centimètre et retenant son souffle, Sylvia Goldwin commença à s'extraire du lit. Elle avait déjà une jambe

dehors quand, soudain, Brancuzi bougea, lançant inconsciemment son bras vers l'oreiller de la jeune femme. Celle-ci se statufia, attendit qu'il ait de nouveau changé de position et qu'il respire normalement, pour passer l'autre hors du lit. Quand un long moment plus tard elle se retrouva debout, son corps pourtant nu était en sueur.

Paradoxalement, la suite fut beaucoup plus facile. Dix secondes après, elle s'enfermait dans la salle de bains. Empoignant le téléphone, elle composa le numéro qu'elle avait conservé à la mémoire, appelant Dieu et le diable en même temps, les suppliant de faire en sorte qu'on réponde.

— *Diga !*

Tendue à l'extrême, Sylvia n'avait pu s'empêcher de sursauter. La voix était pourtant une voix de femme. Un peu rauque et très douce. Et Sylvia n'eut plus peur.

Décidément, Bronco détestait ces saloperies de sauriens. Il n'avait pourtant pas peur de grand-chose, mais ces bêtes immondes lui collaient la trouille. Et quand ils étaient entrés dans le hangar d'élevage, il avait senti comme chaque fois son estomac se révolter. Cette odeur musquée de vase et de charogne lui soulevait le cœur.

— Regarde comme ils sont beaux ! s'exclama Zamuro, en foulant la passerelle de ses santiags.

Branco avait envie de flinguer ces pourritures de crocos. Il en avait la nausée. Agaçant, Zamuro insistait :

— Regarde-les, tous ces superbes sacs à main !

Il avait relevé le Stetson sur son front, et dans la lumière lugubre des fluos, son regard trop vert semblait vraiment ravi. Et il resta là un temps fou, à admirer les yeux luminescents qui affleuraient l'eau puante. En fait, il songeait moins à la beauté sauvage des fauves grouillant deux mètres sous lui, qu'aux paquets de dollars récoltés à la vente prochaine de leurs peaux. Pas celles des gros, qui étaient trop vieux et trop durs, et qu'il gardait pour la reproduction, mais celles des jeunes, dont les acheteurs occidentaux raffolaient. En s'accoudant à la rambarde sous le regard inquiet de Bronco, Zamuro soupira. S'il avait vécu en Afrique, il aurait tout aussi bien abattu tous les éléphants encore en vie à la kalachnikov, pour le trafic de l'ivoire. Sans le moindre remords. La conscience, les sentiments lui étaient parfaitement inconnus. Des trucs faits pour les minables.

— Tu sais que c'est intelligent, un croco, commenta Zamuro à l'adresse de Bronco.

— *No*, renvoya Bronco, toujours rogue. Je sais pas si c'est

intelligent. Je sais seulement que ça pue, patron.

— Mais non ! ricana Zamuro qui aimait beaucoup faire peur au tueur. Mais non, ça sent seulement le crocodile !

Puis forçant carrément la dose, il renseigna :

— Cette odeur, elle vient seulement de leur bouffe. Tu sais ce que ça bouffe, les crocos ?

— Ouais ! grogna Bronco. De la bidoche !

Zamuro ricana de nouveau.

— Si on veut, admit-il. Disons plus exactement que le croco, ça aime surtout la bidoche faisandée. Alors, au lieu de bouffer un gros comme toi tout cru, il le chope dans sa gueule, l'entraîne sous la flotte, le coince dans les racines d'un arbre, et le laisse mijoter dans le jus un long moment.

En voyant la mine de Bronco, Zamuro esquissa un rictus, avant d'achever :

— Quand la viande pue enfin suffisamment, le croco la sort de son garde-manger et il se l'envoie.

Après un nouveau regard de côté à son garde du corps mal à l'aise, le *señor Tasa* ponctua, sadique :

— Malin, non ?

— Ça dépend de qui tu parles, pourri !

Résonnant dans le vaste local comme dans une cathédrale, la voix fit à Zamuro l'effet d'un électrochoc. Se redressant d'un coup et tournant la tête vers l'entrée, il découvrit la silhouette déformée de Mono, ne comprit pas ce qui se passait. Planté sur le pas de la porte et côté intérieur, le petit tueur le fixait d'un air égaré, ses bras démesurés levés au-dessus de la tête, comme un prisonnier. Autre détail insolite, son éternel Spas 15 avait disparu. D'une voix bizarrement chuintante, le *jefe* des gardes articula :

— Je me suis battu, patron. Mais...

À cet instant, du sang coula de sa bouche, et Zamuro sentit ses nerfs se nouer.

— Il s'est battu, réintervint la voix inconnue du début. Mais il a perdu.

Alors seulement, l'autre silhouette apparut dans le cadre de l'entrée du local, et la voix inconnue reprit :

— Il a perdu, comme tous les pourris que tu m'as envoyés depuis que je suis en ville. Comme tes gardes du parc, comme ce nain stupide qui voulait me trancher la gorge avec son cran d'arrêt. Tous morts, Zamuro. Tous, sauf vous deux.

C'était une grande silhouette. Athlétique, vêtue de noir. Puis la face de l'inconnu se dessina dans la lumière d'aquarium des fluos. Une face de cauchemar. Maculée de boue, genre camouflage de commando, avec deux yeux couleur d'acier trempé. Un regard intense, luisant, quasiment hypnotique. Zamuro avait vu tout ça en moins d'une seconde, l'esprit comme englué. C'était impossible ! Ce type ne pouvait pas être...

— Bo... Bolan ? s'entendit-il pourtant articuler d'une voix qu'il ne se connaissait pas.

— Affirmatif, répondit le type en noir. Bolan le Fumier, Zamuro. Pour te servir.

Une énorme boule avait enflé dans la gorge de Delgado. Jamais jusqu'alors, y compris dans ses cauchemars les plus fous, il n'avait imaginé se trouver un jour face au grand Fumier. L'horreur intégrale. Figé, il considérait l'apparition, ayant déjà oublié la présence de Mono, pourtant au premier plan. Il était comme paralysé. Mais près de lui, réagissant très vite, Bronco n'avait pas perdu ses réflexes. Déjà, il avait arraché le MAC.10 de sa ceinture, en émettant une espèce de feulement sauvage. La suite se passa si vite qu'on aurait pu croire à un tour de magie. À peine Bronco avait-il amorcé le mouvement de lever le canon du petit P.M. qu'un claquement résonnait, discret, presque ridicule.

Comme dans un cauchemar, Zamuro vit nettement l'arrière du crâne en brosse de Bronco s'ouvrir. Ou plutôt, il en vit un gros morceau éclater, entraînant une touffe de courts cheveux, et un flot rouge et gris sale, qui vint l'éclabousser en pleine face. Il poussa une exclamation, et malgré son mouvement de recul, la lourde carcasse de son garde du corps s'écroula contre lui, le renversant contre la balustrade de la passerelle. Là-bas, dans le cadre de l'entrée, la silhouette noire ne semblait même pas avoir frémi. Seul fait nouveau, le canon d'un petit pistolet était apparu derrière Mono, entre sa tête et son bras toujours levé. Une arme apparemment modeste, mais dont les effets se révélaient dévastateurs. Aux pieds de Zamuro, le crâne de Bronco vomissait toujours sang et cervelle, dégageant une odeur fade, écœurante. Torchant frénétiquement sa face souillée, Zamuro sentit monter en lui une nausée irrépressible, et il vomit sur ses santiags. Mais l'instant d'après, se reprenant, il songeait au petit Centennial, justement planqué dans sa santiag. À quelques centimètres de sa main. Une arme à cinq coups de calibre .38, dont le chien encastré permettait les cachettes les plus étroites, sans risquer de l'accrocher. Jusqu'à aujourd'hui, ça n'avait été qu'une sorte de gadget. Une esbroufe de *macho*. Mais ce soir, tout l'intérêt de l'engin apparaissait soudain. Il fallait seulement que le Fumier se découvre un peu plus.

Dans ce but, le cœur au bord des lèvres et un gong dans la tête, il se mit à fixer Mono dans les yeux, espérant qu'il comprendrait le message. Un seul pas de côté du tueur, et Zamuro avait une chance. Il avait toujours très bien tiré et, à cette distance, il se sentait capable de faire mouche. Mine de rien, sa main était allée se poser sur le bas de sa jambe, la massant doucement, comme s'il avait mal. Mais dans le cadre de la porte, cet imbécile de Mono ne bougeait toujours pas. Il fallait endormir le Fumier. Le distraire.

— Écoute, Bolan, s'entendit-il protester. Je sais pas ce que t'es venu faire à Caracas, mais moi, j'ai pas grand-chose à voir avec tes cibles habituelles, tu sais ?

— C'est quoi, mes cibles, selon toi ?

— Ben... les mafieux, non ?

— Ouais.

— Tu vois bien ! Moi, je suis qu'un minable...

— *Basta*, coupa l'Exécuteur. Je suis venu à Caracas exprès pour toi, en quelque sorte, répondit l'Exécuteur, toujours immobile aussi.

— Pour moi ?

Derrière Mono, l'Exécuteur hocha la tête.

— Pour toi, répéta-t-il sur le même ton. Parce que c'est sur ton ordre que les jeunes époux Dresjin, de simples touristes hollandais, ont été assassinés et aussi parce que la jeune femme était l'amie d'un ami, résuma Bolan. La boucle est bouclée.

— Merde, Bolan ! J'ai jamais flingué de Hollandais, moi !

— J'ai dit que tu les avais *fait* assassiner.

Tout allait trop vite. Le cerveau de Zamuro ne suivait plus. Bêtement, il argumenta :

— Tu pourrais prouver ça ?

Là-bas, la face granitique s'éclaira d'un demi-sourire.

— Tu es un comique, Zamuro. Un sinistre comique.

Le *señor* Tara des *barrios* s'était immédiatement rendu compte du ridicule de sa réflexion, mais il était trop tard.

— Quel est le salaud qui t'a vendu cette salade ? insista-t-il, de mauvaise foi.

— Cabeza, avoua l'Exécuteur. Mais je le savais déjà. La nuit du double assassinat, des gamins du *barrio* ont identifié ses hommes, or tout le monde sait là-bas que Cabeza roulait pour toi.

Zamuro se sentait acculé, mais il fallait continuer. Le Fumier allait forcément se détendre, et ce con de Mono finirait bien par bouger. Faisant de nouveaux appels du regard au *jefe* des gardes, il reprit,

essayant d'être convaincant :

— Merde, Bolan ! C'est pas moi le responsable ! Moi, je fais qu'exécuter les ordres !

— Justement, renvoya Bolan. Tu les prends de qui, tes ordres ?

— Va te faire foutre !

Ce fut l'instant choisi par Mono pour se manifester enfin. À sa façon. Toujours relevés en signe de reddition, ses immenses bras avaient soudain paru s'allonger encore, tandis que ses doigts s'accrochaient au grossier linteau de bois sommant la porte. Telle une monstrueuse araignée, sa main droite s'était mise à ramper sournoisement au-dessus du linteau, s'immisçant lentement dans des profondeurs invisibles. Quand elle réapparut, elle serrait un gros objet noir, au profil menaçant de bulldog, que Zamuro reconnut tout de suite. Un fusil à pompe !

CHAPITRE XVII

C'était un Spas 12 ! Un des multiples shotguns que le tueur avait la manie de cacher partout. Une arme dévastatrice, qui transformait un bonhomme en steak tartare en moins de deux. Une arme de guerre, pour les combats de jungle. Jubilant intérieurement Zamuro se dit que Bolan était baisé. Que ce soit par Mono ou par lui, il était d'ores et déjà condamné.

Mais il n'eut pas le loisir de s'en réjouir davantage. Tels deux ressorts, les bras de Mono s'étaient brusquement abaissés, et pivotant sur lui-même à la manière d'un toréador, il avait déjà tourné le canon du Spas vers l'Exécuteur. Alors, Zamuro agit à son tour. Plongeant la main dans sa santiago droite, il en arracha le petit Centennial, et la mémoire des mouvements fit le reste.

Visée instinctive, action immédiate sur la queue de détente.

Simultanément, il entendit la détonation du .38 et l'énorme déflagration du Spas, et il vit Mono et le Fumier tressauter en même temps. Une seconde, il se demanda bêtement qui de Mono ou de l'Exécuteur sa balle à lui avait touché, puis sans comprendre ce qui arrivait, il encaissa un épouvantable choc dans le coude droit. Il en vit trente-six chandelles et, une nouvelle fois, son dos percuta la rambarde de la passerelle. Sous lui, des battements nerveux se firent entendre, et de l'eau épaisse vint l'éclabousser. Les crocos s'énervaient. Ils détestaient le vacarme. Mais loin de ces considérations, *el señor Tasa* se sentait mal. Il se demandait ce qui était arrivé, et pourquoi son coude pissait tellement le sang. Comme anesthésié, son avant-bras pendait maintenant contre lui, presque détaché du bras, os brisés. Le sang coulait à flots et le Centennial avait disparu de son poing.

— *Hijo de puta !*

La voix de Mono. Changée. Sourde, comme épuisée. Halluciné, Zamuro tourna les yeux vers la porte, redécouvrit avec horreur son simiesque tueur. Celui-ci était à présent de profil, et à la place de son abdomen, juste à la lisière du short informe, il y avait comme un gros chou rouge. Un chou rouge, qui aurait perdu son jus. C'était si inattendu que Zamuro mit un instant à comprendre. Quand l'information arriva à son cerveau, il faillit vomir de nouveau. Le

« chou » en question n'était autre que les intestins de Mono. Crevés de toutes parts, perdant ce qu'ils contenaient, plus des flots de sang, par une large plaie en forme de déchirure.

— *Hijo de... puta !*

Lamentable, lâchant ses insultes comme des incantations, le tueur s'était affaissé sur lui-même, essayant de ramper vers le Spas 12, éjecté à plusieurs mètres, découvrant maintenant Bolan en totalité. Bolan et son petit pistolet ridicule, mais aussi, avec un P.M. dans son autre poing. Zamuro comprit comment Mono s'était fait avoir, et il lui en voulut, mais en revanche, son coude déchiqueté demeurerait un mystère. L'Exécuteur fit valoir :

— Étonnantes, ces petites balles, non ?

Il pointait le petit pistolet de manière significative, mais Zamuro ne comprenait toujours pas. Alors, désignant encore son petit flingue, le Fumier expliqua :

— Ce sont des balles explosives. Révolutionnaires. C'est un ami qui les fabrique. Ton gorille en est mort, toi, pas encore. Mais avec trois saloperies dans ta viande, ça ne saurait tarder.

Le Fumier l'avait touché trois fois ! En si peu de temps ! Sans viser ! Il était le diable ! Zamuro avait maintenant très mal, et la tête lui tournait. Un reste de machisme l'empêchait encore de gémir, mais il sentait que ça ne durerait pas. À cet instant, ce fut Mono qui se mit à geindre. Une longue plainte filée, qui nouait les nerfs, qui ravageait le moral.

— Je crois qu'il a plus mal que toi, dit l'Exécuteur en désignant le tueur agonisant. Je pense donc qu'il a la priorité.

Disant cela, Bolan avait abaissé le canon du *Snake* et, comme au stand, il tira. Une seule fois. Transpercée de part en part, la tête de Mono ballotta mollement, avant de retomber sur le ciment gras, inerte. L'Exécuteur détestait la souffrance inutile, même chez l'ennemi.

— Tu vois, dit-il en regardant de nouveau Zamuro. J'ai de la compassion. Ce sera bientôt ton tour.

Zamuro se sentait très mal. Sa tête tournait de plus en plus et ses nausées revenaient. Dans un souffle, il grinça :

— Va te faire fou...

Il n'acheva pas, et sa tête retomba sur sa poitrine, livide. L'Exécuteur alla se pencher sur lui, vit qu'il respirait et, soulagé, il tira le corps sous un des treuils qui servaient à extraire les crocodiles de l'eau. Son plan était simple, et une minute plus tard, sous l'effet d'une solide gifle, Zamuro se réveillait, accroché au câble du treuil par les

pieds, tête en bas, bras pendants. De son coude fracassé, le sang coulait toujours, et en dessous, les monstres s'agitaient si fort qu'une eau fétide l'arrosait régulièrement. Trempé comme une soupe, il reprenait peu à peu ses esprits, et quand il réalisa pleinement la situation, ses yeux trop verts se dilatèrent sous l'effet de la panique.

— No ! hurla-t-il. No !

Hurlements inutiles. Actionné par l'Exécuteur, le treuil commençait à dérouler son câble, descendant inexorablement le *señor Tasa* vers les gueules béantes des sauriens.

— No ! No !

Une lueur implacable était apparue dans le regard d'acier de l'Exécuteur, qui railla sombrement :

— Terroriser les pauvres des *barrios* est beaucoup plus facile, *verdad* ?

— Non ! Fais pas ça !

Mais le câble se déroulait toujours. Comme si, perdu dans des songes sans joie, Bolan l'avait oublié.

— Merde ! Non !

Comme un fou, Zamuro avait remonté son bras gauche pour échapper aux gueules des crocos. Mais complètement dévasté, le droit pendait toujours. Impossible de le remonter.

— Bollaaaaan !

Alors, Bolan arrêta le treuil. Un instant, il regarda Zamuro se débattre au-dessus de l'eau fangeuse, comme un entomologiste aurait observé un insecte. Pas un pli de son visage maculé de boue ne frémissait, pourtant, sa mémoire le torturait. Il songeait à Cindy. À sa mère, à Sam Bolan son père. Il songeait à la vie, à la mort, à la lie de la société que rien ni personne ne pourra jamais éradiquer, mais qu'il fallait continuer à combattre. Sans cesse. Sans faiblesse. Enfin, après un moment passé ainsi, profitant d'une pause dans les hurlements de Zamuro, il ordonna d'une voix presque douce :

— J'écoute, Zamuro. Dis-moi tout.

Et Zamuro parla. Il dit tout ce qu'il savait, tout ce dont il était responsable aussi. L'assassinat des jeunes mariés hollandais, l'attentat de *La Fuente*, la tentative avortée de l'Aguilas et de son indic du *barrio* Colinas de la Trinita, un certain « Hoja ». « Lame ». À ce passage, un éclair avait fulguré dans le regard de l'Exécuteur. Hoja ! Le petit caïd des *gaminès* du *barrio* ! La crapule au Colt 45 ! Bientôt, il faudrait régler *tous* les comptes.

Mais Zamuro continuait sa confession. Il parla également du massacre de *La Tasca*, de l'exécution de Tim « Rock » qui en savait

trop. Grâce aux infos fournies par Hoja sur le Nissan de Bolan, on avait pu en retrouver le loueur, et le lieu de livraison. L'Aguilas. D'où l'entrée en scène de Tim qui, à la demande de Zamuro, avait fixé une balise de poursuite sous le Nissan. Mais le plan avait été changé, on avait décidé de rafaler Bolan dans sa chambre de l'Aguilas, et c'est encore Tim qui l'avait désigné aux tueurs à son arrivée à l'Aguilas. Plus tard, il avait répété le même scénario, en le pistant jusqu'à *La Tasca*, pour le désigner à d'autres tueurs. Zamuro parla aussi du rodéo de la *Cuatrocientos*, de sa fuite après l'exécution du motard, certain que l'équipe suiveuse finirait le boulot. Quand il eut terminé, il était pratiquement exsangue, et sa voix n'était plus qu'un murmure étranglé.

Maintenant, l'Exécuteur comprenait tout. Méprisant, il grinça :

— Dans la montagne, tout à l'heure, au lieu de t'attaquer à moi, tu as préféré t'occuper de ce minable dealer, hein ! C'était moins risqué. L'héroïsme, ce n'est pas ton fort !

Au lieu de répondre, Zamuro s'arracha un ricanement plaintif.

— Au lieu de moraliser, tu ferais mieux de ne pas traîner dans le secteur, Bolan ! cracha-t-il entre deux hoquets. Tous les flics de Caracas cherchent à mettre la main sur le mystérieux gringo de l'Aguilas. Leur témoin numéro un, qu'ils disent !

Il vomit encore, continua dans un horrible crachouillis :

— J'ai entendu ça à la radio, et la télé en a fait l'ouverture de son journal.

L'Exécuteur encaissa sans broncher. Depuis le massacre de l'Aguilas, il se doutait bien que ça tournerait comme ça. Mais revenant à l'essentiel, il s'enquit :

— Qui t'a ordonné tout ce cirque, Zamuro ?

Le pourri avait trop parlé. Il n'avait même plus la force de conserver son bras gauche contre lui. Il le laissa retomber, vomit encore un peu, lâcha enfin d'une voix râpeuse :

— Azevedo. Les ordres... c'est Pedro Azevedo !

L'Exécuteur s'y était plus ou moins attendu. À Caracas, ce type d'ordre ne pouvait émaner que de Maximo Dereche, ou de son beau-frère, le « comptable » Pedro Azevedo. Bolan réfléchit, demanda :

— Parle-moi de lui. Je veux tout savoir.

José Delgado Zamuro secoua la tête, buté.

— Ils... ils vont me buter ! geignit-il.

— Moi aussi, renvoya l'Exécuteur, implacable. Tout de suite et très salement. Je n'ai qu'à lâcher ce câble.

Zamuro hoqueta de trouille, parut encore hésiter une seconde,

mais sa mécanique intérieure était cassée. Il était à bout de résistance.

— *Vale !* exhala-t-il.

Puis il se mit à parler. Beaucoup. L'Exécuteur écouta avec attention, et quand l'autre se tut, il se dit qu'il ne devait effectivement plus rester grand-chose à apprendre sur le « comptable » de Dereche. En tout cas, il savait le principal. Maintenant, il avait l'impression de connaître Pedro Azevedo depuis longtemps. Il hocha la tête, se pencha sur le cadavre de Bronco, décrocha le téléphone de sa ceinture et s'adressant à Zamuro, il exigea :

— Le numéro d'Azevedo ?

Zamuro le lui donna, et il le composa sur le clavier, avant de tirer le racketteur à lui pour lui coller le combiné à l'oreille en ordonnant encore :

— Dis-lui de venir. Dis-lui que tu es blessé, mais que vous avez tué l'Exécuteur.

Puis il plaqua sa propre oreille au dos du combiné, et il écouta. Zamuro parvint à lancer son message et, quand il eut fini, la ligne renvoya une exclamation, un temps de silence, puis une voix douce, presque inaudible, qui lança :

— On arrive !

L'Exécuteur récupéra le téléphone, et il allait relâcher le câble, quand l'émeraude taillée en navette et ornant l'oreille de Zamuro accrocha un rayon de lumière. La maman du petit Pablito avait raison, c'était une pierre magnifique. Elle avait même doublement raison, c'était faire injure à si belle émeraude que d'être portée par homme à l'âme si laide. Car si cette pierre était le fruit du racket des pauvres, ce n'était pas sa faute. En tout cas, elle ne méritait pas la même fin que Zamuro. Alors, d'un geste vif, l'Exécuteur la saisit. Le *señor Tasa* émit un grognement sourd, mais n'eut pas le temps de souffrir davantage. La dernière 4,7 mm du *Snake* fut pour sa tempe, et il mourut instantanément.

L'instant d'après, son corps et ceux des deux tueurs disparaissaient dans la fosse puante. Pour la première fois de leur vie criminelle, ils servaient enfin à quelque chose d'utile. À nourrir des animaux.

CHAPITRE XVIII

Dans l'habitable de la BMW 735i, la climatisation fonctionnait à fond, depuis son départ de Caracas. D'ailleurs, elle fonctionnait toujours au maximum, car Pedro Azevedo détestait la chaleur. Pourtant, à plus de 1 heure du matin, la température sur les plateaux du Miranda était largement supportable. Simplement, quelle que soit la situation et l'endroit où il se trouvait, Pedro Azevedo avait toujours trop chaud. Surtout quand il se rendait au penthouse de La Floresta, où il avait installé Linda et Paloma, les deux magnifiques lolitas qu'il entretenait à l'insu de tous. Enfin, de presque tous, car toutes deux issues d'un casting de miss Venezuela, elles lui avaient été présentées par José Delgado Zamuro. Seize ans toutes les deux, mais pas jumelles pour autant, seulement copines. Et même un peu plus, quand il leur demandait aussi de faire certaines petites choses ensemble. À devenir fou. Un jour c'était sûr, à ces petits jeux, son cœur s'emballerait un peu trop, et ce serait le grand saut. Mais au moins, ce serait une belle mort. En tout cas, Pedro Azevedo n'avait pas du tout envie d'arrêter. Bien qu'encore assez jolie femme, son épouse Dolores ne parvenait plus à l'émouvoir. Plus assez jeune. Trop de routine. Classique. N'empêche que si Maximo avait su à quoi servait le fric qu'il refilait à son « comptable » de beau-frère, ça aurait déclenché un drame. Maximiliano Dereche était un con intégral, mais il adorait sa petite sœur. Pour elle, il était capable de tout. Et il était le boss. Celui que les barons des cartels colombiens avaient choisi pour ce boulot de simple commis.

Le lavage du pognon sale. Peut-être justement parce qu'il était con. Pour ce type de travail en pays étranger, il ne fallait pas quelqu'un de trop malin. À terme, les futés posaient toujours des problèmes. Au lieu de bénir ce qu'on leur donnait, ils réfléchissaient trop à leurs propres intérêts, et ils finissaient par tenter de vous doubler. Avec Maximo, pas de problème. Il était con, définitivement.

Or justement, l'abruti en question était assis près de lui. Sur le « siège du mort », songeait Azevedo dans un accès d'humour noir. Dès l'appel de Zamuro, il avait foncé chez lui, pour lui annoncer l'incroyable scoop. *Señor Tasa* et ses gus avaient flingué Bolan le Fumier à la *fabrica* ! Ils avaient tué l'Exécuteur ! D'émotion, le boss de Caracas avait immédiatement voulu prévenir tout le monde, de Cali à

Miami, en passant par Aruba, évidemment. Heureusement, Azevedo avait réussi à l'en dissuader, l'embarquant avec lui et exposant son plan en chemin. Enfin, une partie de son plan. Celle qui consistait à foncer à la *fabrica* avec une équipe sûre et bien armée, à vérifier l'info concernant le Fumier, à flinguer Zamuro, ses gars, ainsi que tous les hommes présents, avant de s'attribuer les honneurs de la mort du Fumier. Version officielle, tombé dans un piège tendu par Azevedo-Dereche, Bolan le Fumier se serait pointé pour un blitz à la *fabrica*, où il aurait été attendu par les deux équipes réunies. Avant de succomber, légende oblige, il aurait décimé les deux équipes de *pistoleros*, ainsi que Zamuro en personne, avant d'être finalement abattu. Après ça, un avenir glorieux leur était assuré.

Maximo Dereche en avait littéralement bavé d'admiration. C'était génial ! S'il avait connu la totalité du plan, il aurait fait une autre gueule. Apprendre que son beau-frère va vous buter avant la fin de la nuit, ça contrarie forcément un peu.

Tout en conduisant la BMW, Pedro Azevedo riait intérieurement. Un simple concours de circonstances allait le hisser au sommet de la hiérarchie en moins de deux. Pour l'éternité, il serait celui qui a tué l'Exécuter. Dans la nébuleuse du Crime Organisé, c'était comme ça qu'on se faisait sa place au soleil. En attendant, il fallait veiller à ce que tout fonctionne. Attrapant son téléphone de bord, il appela celui du 4x4 GMC qui les suivait. Aussitôt, une voix de rogomme répondit :

— Si, patron ?

— On approche, prévint Azevedo. Vous savez ce que vous avez à faire.

— Si, patron. Les gars sont prêts.

Prêts, signifiait que les flingues, tous à réducteurs de son, étaient pleins à craquer, et qu'il n'y aurait pas de quartier. Afin d'éviter toute méprise, les six *pistoleros* étaient équipés de lunettes passives à intensificateur de luminosité, et leurs armes, de systèmes de visée laser. L'effet de surprise ferait le reste. Dans moins de dix minutes, ils seraient fixés, car déjà, l'amorce de la piste se profilait dans le mur végétal.

— Attention ! avertit Azevedo au téléphone. Commencement du plan à cinquante mètres.

— Bien vu, patron. Ça baigne.

Tandis qu'Azevedo se mettait au point mort, près de lui, son beau-frère occupait ses mains. Un micro-Uzi, lui aussi allongé de son silencieux, était sorti comme par enchantement de sous sa veste, et il l'arma avec un claquement sec, en déclarant, front buté :

— On va baiser tous ces fils de pute !

Le « comptable » sourit intérieurement. En retrouvant les gestes d'antan, le vernis craquait. Il faut dire que concernant Dereche, on n'avait jamais passé la deuxième couche. Approuvant d'enthousiasme, et mettant à jour son propre micro-Uzi pareillement équipé, Azevedo répéta, l'air sûr de lui :

— On va les baiser !

En réalité, il avait une trouille bleue. Cette nuit, il jouait la partie la plus importante de sa vie. S'il réussissait, c'était la belle vie, s'il ratait, c'était la mort. Car si Maximiliano Dereche n'avait pas inventé la poudre, en revanche, il savait très bien la faire parler. En tout cas, beaucoup mieux que lui. Mais le temps n'était plus à la réflexion, l'action s'imposait. La piste de terre rousse était là et, sans hésiter, il y engagea la BMW. D'ores et-déjà, les hommes de Mono les avaient sûrement pris dans leur collimateur, et à partir de maintenant, c'était aux gars du GMC de jouer, notamment grâce aux lunettes passives. Localisation, élimination, si possible en douceur. Dereche, lui s'occuperait de Zamuro, dès que possible, avant de régler leur compte aux survivants de leur propre équipe. Et secrètement, Azevedo espérait bien n'avoir lui-même à ne s'occuper que de son beau-frère, quand tout serait achevé.

La piste était creusée d'ornières, et la BMW était beaucoup moins à l'aise que le GMC. Mais comme prévu, ce dernier ne roulait plus qu'en lanternes, et Azevedo le savait, trois de ses occupants en avaient sauté l'un après l'autre, se déployant immédiatement dans la végétation, à la recherche des gardes du *jefe* Mono. Les trois autres serviraient à donner le change en arrivant à la *fabrica*, et à parachever le travail, de ce côté-là aussi.

— C'est parti ! souffla-t-il à l'adresse de son beau-frère.

Puis il accéléra, et la BMW tangua de plus belle dans les ornières. Maintenant, Azevedo brûlait d'en finir. Il avait hâte, aussi, de voir le cadavre du grand Fumier, qu'on appelait l'Exécuteur.

C'était comme au Viêt-nam. Exactement comme durant ces nuits intenses, au cours desquelles le sergent Miséricorde et ses hommes attendaient l'ennemi. Il y avait la chaleur, la moiteur, la vermine, les manifestations de la faune nocturne, les souvenirs qui hantent les esprits, et la peur. Parfaitement serein, Mack Bolan attendait le premier ronronnement de moteur, annonçant l'approche d'Azevedo et de ses troupes. S'il avait vu juste, il y aurait aussi Dereche, et si là encore il ne s'était pas trompé, tous seraient hyper-armés, mais pas pour l'affronter lui, puisqu'il était supposé mort.

Alors, tapi dans la nuit moite, il attendait, une ombre de sourire

glacé aux lèvres. Il était sûr d'avoir vu juste, et il était prêt.

Puis soudain, il cessa d'attendre. Là-bas, quelque part au bout de la piste qu'il avait eu le temps de reconnaître parfaitement, un léger grondement venait de s'élever. À cause de la végétation, il ne voyait encore rien mais, à l'estimation, il pouvait évaluer le nombre de véhicules à deux. Toujours sans bouger, il tendit l'oreille, tout en faisant monter une balle dans le canon du M.P. 5K qu'il avait pris sur le stock de la *fabrica*, avec une lunette de visée à infrarouges, découverte dans les affaires de feu Mono. Accroché à son cou par sa sangle, un micro-Uzi, avec deux chargeurs de 32, scotchés tête-bêche ; dans un holster de hanche, le Beretta 93R précédemment pris à l'ennemi ; lacé sur son mollet gauche, un poignard de survie dans sa gaine, également saisi dans le petit arsenal du bossu ; et un Spas 15, sans crosse et tout neuf, accompagné de quatre chargeurs de six, engagés dans les poches spéciales de la sinistre combinaison noire.

Armé de la sorte, il se sentait prêt à tenir un siège, mais soudain, un léger craquement sur sa gauche alerta son instinct de guerrier. On venait. Comme là-bas, des années plus tôt, au Viêt-nam.

Déjà, il avait collé la lunette I.R. à son œil, et fouillant la végétation du regard, il ne mit guère de temps à localiser l'arrivant. À son allure et à la position de son corps, l'ex-sergent Miséricorde vit tout de suite qu'il n'était pas spécialiste du combat de jungle. Trop de branches accrochées à chaque pas, trop haut sur ses jambes, et son MAC.10 à réducteur de son tenu trop loin du corps. Une cible parfaite, malgré sa combinaison treillis, malgré le camouflage d'opérette dont il s'était barbouillé la face. Sûr de lui, le *soldado* avançait trop vite. Sans doute à cause de la jumelle passive à intensification de luminosité, qu'il portait sur le front. De nouveau, l'amorce de sourire glacé apparut aux lèvres de l'Exécuteur, et le poignard de survie fut dans son poing. Une jumelle I.L. ! Juste le petit complément dont il avait besoin ! Puis il ne sourit plus. Confiant, le *soldado* était venu presque jusqu'à lui. Alors, il bondit.

Mais à cette fraction de seconde, alerté par son instinct, l'autre avait stoppé net. Puis marquant un vif recul, son bras armé ramena le MAC.10 en ligne, et son index enfonça la détente.

La BMW avait passé le porche de la *fabrica*, et Azevedo roula jusqu'au pied de la galerie du bâtiment principal, l'arrêtant au pied de l'escalier de bois. De la lumière brillait sous l'avant-toit, et derrière les fenêtres, mais personne ne venait à leur rencontre. Suivant la BMW, le GMC avait également stoppé, et déjà, les trois *soldados* de réserve en sautèrent. Ceux-là étaient habillés normalement, et leurs armes restaient dissimulées aux regards. Notant leur désarroi dans son rétro, Azevedo souffla :

— Bizarre, non ?

— Ouais ! grogna son beau-frère, le faciès soudain contracté. Bizarre.

Déverrouillant sa portière et obéissant à sa nature d'ancien tueur, il s'arracha au siège pour sauter dehors, la main déjà refermée sur la crosse de son micro-Uzi. Faisant face à la construction à galerie, il cria :

— Eh, là-dedans ! Y a quelqu'un ?

N'obtenant pas de réponse, il grogna, fixant son beau-frère d'un regard noir :

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Aussi surpris que lui, Pedro Azevedo ne put qu'ébaucher un geste vague.

— Je l'ignore.

— Ouais ! jeta encore Dereche entre ses dents. Ça sent l'embrouille !

À ce mot, les trois *soldados* sortirent leurs armes comme un seul homme. Les mines s'étaient brusquement tendues, et l'un d'eux questionna, indécis :

— Qu'est-ce qu'on fait, patron ?

Jetant un regard méfiant autour de lui, Maximo Dereche ordonna :

— Va voir dans les bâtiments.

Le *soldado* se précipita, flingue en main. Un peu plus tard, ne le voyant pas revenir, ce fut cette fois Azevedo qui laissa tomber d'une voix blanche :

— Bon sang ! Où est-ce qu'il est, ce con !

— Là-bas.

À des degrés divers, les quatre hommes sursautèrent, et les deux flingueurs restant levèrent les canons de leurs P.M. avec un bel ensemble. Pour les rabaisser aussitôt, car la silhouette qui venait d'apparaître à la limite de la zone de lumière était celle d'un *soldado*. Un des leurs. Avec la combinaison de treillis, la face camouflée, la lunette passive relevée sur le front et le MAC.10 à réducteur de son en main. Un des leurs revenait, visiblement mission accomplie. Brusquement soulagé. Azevedo l'interpella :

— Où as-tu dit qu'il était, ton pote ?

— Là-bas. Il est mort, et ce n'est pas mon pote.

En même temps que ces paroles arrivaient au cerveau d'Azevedo, l'accent du *soldado* le frappa de plein fouet. Un accent yankee ! Dereche avait réalisé lui aussi et, se raidissant soudain, il leva son

arme.

— Eh ! commença-t-il. Qui tu...

— Le grand Fumier, coupa l'homme en treillis. Je suis Bolan le Fumier !

Et le MAC.10 cracha. Une rafale balayante, qui cueillit le *capo* de Caracas en pleine poitrine, et qui s'acheva dans la viande des deux *soldados* hébétés. Simultanément, le Beretta 93R était apparu dans son autre poing, et ce dernier toussa à son tour. Trois fois, très rapprochées. Encaissant la mini-rafale dans l'épaule droite, Pedro Azevedo partit en arrière, s'effondrant à demi sur le corps de son beau-frère, qui n'avait pas encore terminé sa chute. Pendant ce temps, les deux flingueurs avaient cessé de respirer, baignant chacun dans sa propre mare de sang. D'un bond, l'Exécuteur fut sur Azevedo, à l'instant où ce dernier cherchait à se redresser. Lui visant le canon du MAC.10 en plein front, il ordonna :

— Plus bouger.

D'un coup de pied, il avait chassé le micro-Uzi du « comptable », et seulement alors, celui-ci sentit la douleur irradier sa chair.

— Merde ! jura-t-il d'une voix cassée. Bolan ! Zamuro a dit que...

— Que j'étais mort. Je sais, c'est moi qui lui ai dit de t'appeler, Pedro. Je savais que vous tomberiez dans le panneau.

Azevedo tiqua. Bolan l'avait appelé par son prénom :

— Tu... tu me connais ?

Un bref sourire passa sur les lèvres de l'Exécuteur.

— Juste avant de mourir, Zamuro t'a assez fidèlement décrit.

Complètement dépassé, Pedro Azevedo ne put s'empêcher de lancer un bref regard alentour, et l'Exécuteur balaya ses derniers espoirs :

— Tu cherches tes guignols. Tous morts. Je les attendais. Zamuro est mort aussi. Avec tous ses gars. Je l'ai donné à bouffer aux crocos.

Blême, Azevedo eut un haut-le-cœur, et Bolan insista :

— Zamuro m'a dit beaucoup de choses. Notamment que c'est toi qui lui as commandé l'assassinat des jeunes mariés hollandais. Or je sais que leur voyage de nocces se déroulait à Aruba. Je veux savoir qui t'a ordonné de les faire supprimer, et pourquoi à Caracas. Fouille bien ta mémoire de pourri, Pedro.

Azevedo garda le silence un moment, visiblement en proie à la douleur, mais aussi à son dilemme intérieur. Lorsqu'il parla de nouveau, ce fut d'un ton presque résigné qu'il demanda :

— Je suppose qu'il me faudra une grosse mémoire, pour sauver

ma peau.

L'énorme bulbe du réducteur de son du MAC.10 était toujours vissé à son front, et l'Exécuteur hocha la tête.

— *Très grosse*, convint-il.

Pedro Azevedo réfléchit de nouveau puis, fermant les yeux, il parut se détendre, et il déclara :

— Le contrat du couple de Hollandais m'a été commandé par le tout nouveau *capo* d'Aruba.

Une brève lueur passa dans les prunelles de l'Exécuteur. Il le sentait, le dénouement de toute l'affaire approchait. Légèrement tendu, il insista :

— Et... quel est le nom de ce récent *capo* d'Aruba ?

Pedro Azevedo déglutit avec peine et, comme on se lance à l'eau, il jeta :

— Alessandro Brancuzi.

L'Exécuteur poussa un long soupir intérieur.

— *Bueno*, Pedro. Maintenant, débute par le commencement. Je veux tout savoir. Absolument tout.

Pedro Azevedo commença par le début, raconta tout. Il parla des narcodollars blanchis à Aruba, du chantage de la Camorra, des sommes d'argent sale détournées au profit de Brancuzi, de l'affaire des Hollandais et du paquet de dollars qu'ils avaient eu le tort de trouver, et enfin, du contrat ordonné par Brancuzi, et dont il avait lui-même chargé José Delgado Zamuro. Pour la suite, l'Exécuteur était au courant. Après un silence, Azevedo prévint d'un ton lourd :

— Pour aller à Aruba, Bolan, tu devras d'abord sortir du Venezuela. Mais aux infos, on parle beaucoup du gringo de l'Aguilas. Les ports et aéroports sont désormais gardés, et tu ne passeras pas sans aide.

Il avait relevé les paupières, et fixait Bolan droit dans les yeux. Lui souriant presque gentiment, celui-ci demanda :

— Et cette aide, tu me l'apporterais ?

— *Claro* ! Bien sûr ! renvoya le pourri, plein d'un nouvel espoir.

— *Muchas gracias*, remercia l'Exécuteur en se redressant d'un coup de reins.

Puis il pressa la détente du MAC.10. Un type qui programme froidement l'assassinat d'un couple d'amoureux ne pouvait rien offrir pour se racheter.

Tournant le dos aux cadavres des deux beaux-frères, il disparut un moment. Quand il revint, ce fut à bord de la Porsche de Zamuro, où il

avait déjà transféré son sac et le mini-arsenal qu'il avait récolté. À cause des traces de balles et de la police qui le recherchait, plus question de circuler avec le Nissan.

Où il allait maintenant, même en pièces détachées, une Porsche, ça valait beaucoup d'argent. Et pour ce qui concernait sa sortie du Venezuela et son débarquement sur Aruba, il avait déjà pris ses dispositions. Un peu plus tôt, en se souvenant des propos du petit Pablito sur la société de transports maritimes de Diablo Rojo, il avait appelé la *clínica de los pobres*. Il avait pu parler à Rojo, lui dénonçant la trahison de Hoja. Certaines affaires devaient se régler en famille. Puis il avait parlé d'Aruba, et Rojo avait tout de suite accepté.

S'il le voulait, avant la fin de la nuit, l'Exécuteur serait sur l'île. Il suffisait de rappeler Rojo, pour lui dire qu'il arrivait. N'ayant plus rien à faire ici, ni même à Caracas, l'Exécuteur démarra, laissant derrière lui les cadavres de ce qui avait été la structure mafieuse du secteur. Mais il reviendrait. Il le savait, la mafia ne renonçait jamais. Elle remplaçait seulement ses pions, quand ils étaient pris.

Décrochant le téléphone de la Porsche, Bolan recomposa le numéro de la *clínica*. À l'autre bout de la ligne, il n'y eut qu'une sonnerie.

— *Diga !*

Ce n'était pas la voix de Rojo, mais celle de la belle Inès. Douce et un peu rauque. À croire que la maman de Pablito ne dormait jamais. Dès qu'elle le reconnut, elle s'exclama :

— *Senor Brady !* Je suis contente que vous rappeliez. C'est à cause de la dame !

L'Exécuteur sourcilla :

— Quelle dame ?

— Elle n'a pas donné son nom. Elle a seulement dit qu'elle appelait d'Aruba, et qu'elle avait un message pour le *señor* Brady.

Aruba ! Quelqu'un d'Aruba, qui le connaissait sous son nom d'emprunt, et qui savait pouvoir le joindre à la *clínica* ! Une véritable histoire de dingue !

— Je lui ai répondu que je ne savais pas si je pourrais vous joindre, ajouta Inès Santer. Mais elle semblait très pressée, voire angoissée. Et elle a insisté pour me laisser le message en question.

De plus en plus intrigué, l'Exécuteur questionna :

— Qu'est-ce qu'il dit, ce message ?

— Il dit : « Si vous voulez celui qui a ordonné de vous tuer, soyez à la *clínica de los pobres*, demain matin vers 11 heures. Je vous dirai comment faire. »

— *Muchas gracias*, Inès, remercia l'Exécuteur. J'arrive.

CHAPITRE XIX

Diablo Rojo était décidément un homme précieux. Non seulement il avait permis à Bolan de quitter le Venezuela sans le moindre ennui, mais le *Cojedes*, le petit caboteur sur lequel il avait embarqué au port de la Guaira l'avait traversé en un temps record. Restait à savoir maintenant si toute cette histoire n'était pas finalement qu'un magnifique piège.

A 11 h 10, le matin de la veille, après quelques heures de sommeil réparateur à la *clínica*, Bolan avait effectivement reçu un nouveau coup de fil de sa mystérieuse correspondante. Mais elle n'avait fait que répéter son premier message. À un détail près.

— Je ne peux pas parler longtemps, avait-elle déclaré apparemment tendue. Mais si, par hasard, votre vrai nom est bien Mack Bolan, je vous offre la tête du nouveau boss de la mafia d'Aruba. Sa tête, et la moitié de sa fortune, avait-elle ajouté aussitôt. Si cela vous intéresse, soyez demain devant le yacht-club de San Nicolas, à Ceru Colorado. Vous connaissez ?

— Je trouverai, avait-il répondu.

Il n'avait même pas nié être Mack Bolan.

— Alors, à 18 heures précises, avait précisé la femme avant de raccrocher. On vous reconnaîtra.

Depuis, l'Exécuteur se posait toujours la même question à propos d'un piège éventuel. Avec les *amici*, tout était possible. Ils avaient trop souvent prouvé leur machiavélisme, et trop souvent gagné. Malgré cela, il n'avait pas le choix, et aujourd'hui, à 9 h 35, il débarquait sur Aruba. Exactement au port d'Oranjestad, la capitale, sur les quais du Container Haven, la zone de fret. Sans rencontrer le moindre contrôle de ce côté-là non plus. Il faisait déjà très chaud, et quittant le *Cojedes*, qui devait réappareiller le soir même, et revenir le chercher dès qu'il rappellerait Rojo, il dut marcher jusqu'au Bunkering Terminal, pour trouver enfin un taxi. Heureusement, à part quelques collines à l'intérieur, l'île était plate comme la main. Rien que des plages de sable blanc, des palmiers, des palaces et... des casinos. À part l'île de Malte où il était allé blitzter du mafieux quelques années auparavant, Bolan n'avait jamais connu d'endroit où la langue locale soit aussi compliquée. Ici, on parlait le *papiamento*. Un mélange de portugais, de

néerlandais, d'espagnol et d'anglais. Facile ! Heureusement, le taxi-driver n'était pas bavard, et l'espagnol que Bolan trouva plus prudent de lui dévoiler lui suffit. Une vingtaine de minutes plus tard, ayant parcouru presque tout le côté occidental de l'île, la Mercedes le déposait à proximité du yacht-club de Ceru Colorado, petite localité attachée à San Nicolas, tout au sud d'Aruba. Il faisait maintenant un soleil de plomb, et il était 10 heures, à peine passées. Avec son sac de voyage, son pantalon de toile et sa chemisette assortie, il avait l'air d'un touriste. Si on avait su ce que renfermait son sac...

— *Mister Gary* ?

L'Exécuteur n'avait pas prêté attention à cette silhouette féminine, toute menue et à la tête couverte d'un châle clair. Beaucoup plus petite que lui, la jeune femme le regardait d'en bas, un demi-sourire emprunté aux lèvres.

— Vous êtes bien *mister Gary* ?

Instinctivement, l'Exécuteur avait jeté un regard alentour mais, à cette heure, l'esplanade du yacht-club était quasiment déserte.

— Yes, dit-il.

Dans sa poche de blouson, son poing avait saisi la crosse du Beretta 93R.

— Suivez-moi, invita la jeune femme, très vite.

— Où est-ce qu'on va ?

— À l'église. Vite !

À l'église ! Mais là encore, Bolan n'avait guère le choix. Emboîtant le pas de la petite femme, il remonta la promenade du bord de mer, tourna bientôt à droite dans une ruelle pimpante et pleine de fleurs, se retrouva subitement sur le parvis d'une petite église sans prétention, mais de proportions harmonieuses.

— C'est là, déclara la jeune femme en l'attirant à l'écart. Community Church. Vous voyez cette voiture ?

Elle désignait une BMW grise, série 7 et flambant neuve, stationnée à l'angle d'une petite rue en biais, avec un homme au volant. La jeune femme précisa, confidentielle :

— Cet homme est l'employé du protecteur de la personne qui souhaite vous rencontrer. Il y en a un autre à l'intérieur de l'église. En aucun cas ils ne doivent assister à votre rencontre.

— Qui doit se passer comment, cette rencontre ? demanda Bolan.

— Le confessionnal, *mister Gary*. Celui du fond de l'aile droite. Près de la chapelle de Saint-Nicolas. À cette heure, il n'y a personne pour la confession. Vous n'aurez qu'à entrer dans la partie centrale. À la place du prêtre. Maintenant, faites vite ! Elle n'a pas beaucoup de

temps.

Mi-intrigué, mi-amusé, l'Exécuteur obtempéra. Dans la nef centrale de l'église, il n'y avait effectivement pas grand monde. Deux femmes en prières au premier rang, et un grand type en complet gris. Empruntant prudemment la galerie de l'aile droite, Bolan repéra bientôt le confessionnal, près de la chapelle de Saint-Nicolas. Les rideaux des pénitents étaient fermés, et Bolan préféra les écarter l'un après l'autre. Pour vérifier. Un des modules était vide, l'autre, occupé par une femme, à la tête recouverte d'une mantille. Laisant retomber le rideau, observant que personne ne le voyait, il pénétra aussitôt dans la partie centrale de la cabine de bois et s'y assit, la main droite toujours fermée sur la crosse du Beretta, distinguant à peine la forme d'une tête derrière le claustra de bois de la lucarne de gauche.

— *Mister Bolan ?*

Pris de court, l'Exécuteur éluda :

— Qui êtes-vous ?

Il avait reconnu la voix du téléphone, mais c'était insuffisant. Eludant la question à son tour, la femme insista, pressée :

— J'ai besoin de savoir ! Bolan, ou Brady ?

— Bolan.

Il fallait oser se jeter à l'eau.

— Quel est votre... pseudonyme, si j'ose dire ?

Prudente, la coquine ! L'Exécuteur esquissa un bref sourire.

— L'Exécuteur, avoua-t-il. Ou le grand Fumier. Ou encore, la grande sa...

— Ça suffit. Merci.

Il sembla à l'Exécuteur percevoir un profond soupir, puis la femme dit enfin :

— Je m'appelle Sylvia Goldwin et je suis la maîtresse d'Alessandro Brancuzi, l'actuel patron local de la mafia napolitaine.

La Camorra. Elle avait débité son texte comme on crache un breuvage trop amer. Se reprenant aussitôt, elle ajouta :

— Si vous voulez la tête de Brancuzi, je vous la vends.

Au moins, c'était clair. Et l'offre alléchante. Bolan fit pourtant valoir :

— Je connais déjà son nom. Depuis peu, c'est vrai, mais je pense qu'avec ça, je peux me débrouiller seul.

— C'est Azevedo qui vous l'a donné, son nom ?

Surpris, l'Exécuteur reconnut :

— Affirmatif.

— Et c'est vous qui les avez tués, les deux beaux-frères, l'autre nuit ? La télé ne parle plus que de ça.

— Affirmatif, répondit encore l'Exécuteur.

— J'en étais sûre ! Ce salaud de Sandro en est sûr aussi. Il commence à baliser. Il ne faut pas lui laisser le temps de se reprendre.

— O.K., l'arrêta Bolan. Maintenant, si vous me disiez comment vous avez pu remonter jusqu'à moi.

— J'ai écouté aux portes, ironisa froidement la femme sous sa mantille. J'ai entendu Sandro parler au téléphone avec Azevedo, et il était question de vous. J'en ai suffisamment appris sur votre compte pour comprendre qu'on pouvait s'associer. Restait à vérifier que vous étiez bien le Bolan en question.

— Je le suis. Maintenant, si vous me disiez tout ?

Sylvia Goldwin marqua un temps, se lança enfin, racontant comment elle avait connu Alessandro Brancuzi à Vegas, et comment elle l'avait suivi jusqu'ici, ne découvrant ses réelles activités qu'un peu plus tard.

— Ce type est dingue ! enchaîna-t-elle à voix contenue. C'est un sadique, il me bat et il me séquestre. Je ne peux sortir qu'avec mes « baby sitters », et le soir, pendant qu'il fait la tournée des casinos, il m'enferme dans le penthouse et fait activer les alarmes par les types de la sécurité de l'immeuble ! Même pour descendre au parking, je dois demander la levée provisoire de ces fichues alarmes, et il le sait dès qu'il rentre. Alors, j'ai décidé de me le payer, et de partager son trésor de guerre avec le type qui m'aidera.

L'Exécuteur avait dressé l'oreille.

— Trésor de guerre ?

— Le fric qu'il piquait aux cartels colombiens, avec la complicité d'Azevedo. C'est pour ça qu'il a fait tuer le couple de Hollandais. Ces deux-là en savaient trop. Par hasard, ils avaient trouvé un paquet de fric provenant justement de ce trésor de guerre. En les voyant dépenser sans compter aux tables de jeu, Sandro l'a vite compris. Il lui a suffi de faire fouiller leur chambre d'hôtel pour en trouver la preuve. Si jamais le boss d'Azevedo avait appris la magouille, c'était tout le business local de la Camorra qui était compromis.

Elle en connaissait un rayon, Sylvia Goldwin !

— Seulement, il ne fallait pas qu'on retrouve les cadavres des jeunes mariés à Aruba, reprit la jeune femme. Cela circonscrivait trop l'enquête. C'est pourquoi Sandro a chargé Azevedo de les faire tuer à Caracas, où ils avaient filé prématurément.

Tout cela recoupait parfaitement les aveux recueillis par Bolan auprès des différents acteurs de son blitz vénézuélien. Tout s'emboîtait parfaitement.

— Seulement, reprenait déjà Sylvia Goldwin, vous êtes arrivé à Caracas, et vous avez mis les pieds où il ne fallait pas.

— Exact.

— Et vous avez anéanti le clan Dereche-Azevedo.

— Exact.

— Et maintenant, vous aimeriez bien vous offrir la tête de celui qui a monté tout ça.

— Exact.

— Pour ça, vous avez besoin de moi.

— Sûr ?

— Certain. Sandro ne se déplace qu'en limousine blindée, et je doute que vous ayez pu emporter un canon antichar.

Bolan sourit.

— Il doit bien sortir de sa voiture de temps à autre.

— Seulement dans les casinos du bled. Mais là, il y a tellement de gardes, de surveillants, d'agents de sécurité, que vous seriez obligé de faire un carnage. Ça m'étonnerait que ça vous chante.

— Exact.

— Donc, vous avez besoin de moi. Parce que le seul endroit où vous pourrez le tuer, à coup sûr et sans risque de bavure, c'est chez lui. Chez lui, où je vis, et où je suis seule à pouvoir vous faire entrer. Vu ?

— Vu, acquiesça Bolan.

Il y avait deux sortes de femmes battues par leur jules. Les soumises, et les autres. Sylvia Goldwin faisait partie des autres. Personnage intéressant.

— Et pour le trésor de guerre ? s'informa-t-il.

— Simple, répondit-elle. Vous ignorez où il est, et moi, je le sais. À force d'espionner Sandro, j'ai découvert la combinaison du coffre-fort de son bureau. Là aussi, il y a toujours un paquet de dollars en réserve, mais ce n'est rien, comparé au reste. C'est en fouillant dans les dossiers de ce coffre que j'ai tout appris. Ce trésor, il est caché dans l'île. Un endroit impossible à trouver, quand on ne le connaît pas, et quand on ne sait pas le mot de passe. Ce qui est hélas mon cas. Alors, vous faites cracher le password à Brancuzi, puis vous me débarrassez de lui, et je vous mène au fric.

Pris au jeu, l'Exécuteur argumenta :

— Qu'est-ce qui me prouve que vous tiendrez parole ?

— Rien. Mais je veux cet argent, et là où il est, je ne peux pas le prendre.

— Pourquoi ?

— Il est gardé par trois *soldati*. Des hommes de main de la Camorra, qui ont commis des fautes graves, et qu'on a envoyés ici pour purger leur peine.

L'Exécuteur connaissait ces pratiques « judiciaires » de la mafia. Pour tester Sylvia Goldwin, il argumenta :

— Des gardes, ça s'achète, non ? Surtout quand le boss est mort.

— Ils ne bougeront pas le petit doigt. Vengeances transversales, vous connaissez, je suppose.

Il connaissait. En cas de trahison, le jeu consistait à faire éliminer systématiquement toute la famille, les amis et les relations diverses de l'intéressé. Ça refroidissait un peu les vocations des judas.

— O.K., dit-il. Vous avez un plan ?

— Affirmatif, le parodia-t-elle. Ce soir, 21 h 30, à l'entrée du parking d'Ellebog Straat. Derrière Caya Beticos et la Central Bank. Ma camériste Camila vous prendra en voiture, mais vous devrez voyager dans le coffre. Sinon, vous ne franchiriez pas l'entrée du parking de l'immeuble. Il y a des gardiens, et les issues sont truffées d'alertes et de caméras.

L'Exécuteur avait souvent franchi des obstacles plus rudes, mais pourquoi chercher midi à quatorze heures ? Son instinct lui disait que Sylvia Goldwin ne bluffait pas. Si elle avait été manipulée par Brancuzi, Bolan aurait déjà eu toute une armée de porte-flingues aux basques.

— À 22 heures pile, reprit la jeune femme, je téléphonerai au poste des vigiles de l'immeuble pour qu'ils coupent les alarmes pendant dix minutes, prétextant que Camila a oublié quelque chose chez moi. Sa voiture arrivera au même moment, et les gardes la laisseront entrer. Dans le parking lui-même, pas de caméras. Avec ce luxe de précautions, elles seraient inutiles. Dès lors, vous aurez largement le temps de sauter dans l'ascenseur que vous aura indiqué Camila avant de repartir. Il n'y a que deux boutons. Un pour monter, l'autre pour descendre. Je vous attendrai en haut.

Sylvia Goldwin était maligne. Et organisée. L'idée du cheval de Troie avait toujours cours. Par acquit de conscience, l'Exécuteur interrogea pourtant :

— Vous êtes bien placée pour descendre Brancuzi vous-même. Ça vous éviterait de partager le fameux trésor.

— Ne débloquez pas, *mister* Bolan ! Je n'ai pas d'arme et il ne rentre jamais seul à l'appartement. Toujours en compagnie de ses deux lieutenants, de son *consigliere*, et de Gorilla, son garde du corps personnel. Ça fait beaucoup, pour une femme seule. Sans compter qu'après, pour le trésor et ses gardiens... Et puis...

— Et puis ?

— Et puis, je ne suis pas une tueuse, moi.

Elle n'était pas mal non plus. L'Exécuteur insista :

— Vous êtes sûre qu'ils ne seront que quatre, avec lui ?

— Oui, dit la jeune femme. Juré.

Malgré les circonstances et le rôle funeste qu'elle tenait, Bolan devait reconnaître le panache de Sylvia Goldwin.

— Et pour l'argent ?

— Dès que vous les avez tués, je vous emmène à la cachette.

Que demander de plus ? Elle avait sûrement oublié un petit détail en passant, la vengeresse Sylvia, mais il y avait la tête du boss d'Aruba en jeu, et Bolan ne pouvait qu'accepter. On verrait bien après.

— O.K., dit-il. À 21 h 30, entrée du parking d'Ellebog Straat.

Puis il quitta le confessionnal, et partit sans se retourner.

CHAPITRE XX

C'était une petite Ford XR3I, gris-bleu métallisé. Un ancien modèle européen, si petit que l'Exécuteur se demanda s'il n'y avait pas méprise. Mais la jeune femme déjà vue le matin, à Ceru Colorado, était bien au volant et sitôt la voiture arrêtée à l'entrée du parking, elle se pencha à la portière pour lui souffler :

— Suivez la voiture à pied. Dès que je vous le dirai, sautez dans le coffre. Il est déverrouillé.

C'était la première fois que Bolan se prêtait à ce genre de petit jeu. Ça ne l'amuse pas follement, mais il ne pouvait plus reculer. Et l'idée de se payer le boss d'Aruba, dans son petit Fort Knox personnel, le séduisait assez. Son sac de voyage à l'épaule et suivant la Ford, il pénétra dans la zone parking, et alors qu'il se demandait jusqu'où il devrait aller, Camila stoppa de nouveau la Ford. Pris d'une interrogation subite, Bolan lui demanda :

— Vous savez pourquoi je suis ici ?

— Bien sûr, répondit-elle en plantant son regard dans le sien. Brancuzi est un salaud. Il bat Syl... je veux dire, ma patronne. Il faut qu'il paye. Et...

— Et ?

Cette fois, Camila eut un petit sourire. Un sourire plein d'une étrange espérance.

— Et Sylvia m'a juré de m'emmener avec elle... après.

C'était bizarre, les femmes, quelquefois. Ils s'observèrent un court instant, et elle se décida enfin à désigner le coffre en lançant :

— Maintenant !

Sans hésiter, il ouvrit la malle arrière, fut surpris de trouver un coffre aussi grand, sauta à l'intérieur et referma aussitôt, veillant à ne pas reverrouiller la fermeture, et serrant par précaution la crosse du 93R dans son poing. Déjà, la voiture redémarrait. Quand, quelques minutes plus tard, elle stoppait de nouveau, il entendit la jeune femme lancer à quelqu'un d'un ton bizarre :

— *Miss Goldwin* ne vous a pas prévenu ?

Lointaine, une voix d'homme répondit :

— Désolé, *miss Rico*. Personne ne nous a rien dit. Mais attendez. *Mister Brancuzi* vient justement d'arriver. Je vais appeler l'appartement.

À cet instant, l'Exécuteur comprit que rien n'allait se dérouler comme prévu. Et dans son poing, le 93R lui sembla soudain bien petit.

Sylvia Goldwin avait envie de hurler. Depuis qu'elle vivait ici, c'était la première fois qu'Alessandro Brancuzi revenait avant 11 heures du soir. Et avec ses quatre gus, qui n'avaient pas l'air de vouloir aller se coucher. Comme s'il s'était douté de quelque chose ! Et il ne faisait pas que passer. La tournée de ce soir ayant été plus rapide, il rentrait pour de bon.

— Tu t'apprêtais à sortir, mon cœur ?

Intrigué, Alessandro Brancuzi observait la tenue vestimentaire de Sylvia. Inhabituelle à cette heure-là. Ensemble pantalon-chemise en jean, et boots bicolores aux pieds. La tenue dans laquelle il l'avait rencontrée à Vegas la première fois, et avec laquelle elle entraînait parfois ses babysitters dans ses visites des sites de l'île. Pas une tenue pour aller au lit. Troublée, Sylvia protesta mollement :

— Qu'est-ce que tu racontes, Sandro ! Où veux-tu que j'aille ?

— C'est à toi de le dire, amour.

Alessandro avait son demi-sourire des mauvais jours. Ce type avait l'esprit bardé d'antennes. Il sentait tout. Et là, ce soir, il insistait :

— Tu as l'air bizarre, mon cœur ! Tu es malade ?

— Moi ? Non, voyons !

Sylvia se sentait perdre pied. Il était maintenant plus de 22 heures, et elle pensait à Mack Bolan, que Camila attendait de faire pénétrer dans le parking de l'immeuble. Bien sûr le temps d'entrer lui-même, Sandro avait bloqué les alarmes, mais lui, il se servait d'une télécommande codée, qui ne désactivait le système que le temps nécessaire. Dès que l'ascenseur du penthouse arrivait en haut, les alarmes se réenclenchaient, et il fallait de nouveau, soit prévenir la sécurité de l'immeuble, soit utiliser la télécommande pour ressortir.

— Tu sais ce qu'on va faire, amour ?

Arrachée à ses funestes pensées, la jeune femme avait failli sursauter, quand Brancuzi se laissa tomber près d'elle, sur le canapé. Une de ses mains se glissait déjà dans l'échancrure de sa chemise en jean, cherchant ses seins. Son *consigliere* Pietro Verano, qui l'avait comme d'habitude suivi dans le salon, détourna pudiquement les yeux, et Brancuzi ricana :

— Allez, Piet ! Va rejoindre les autres !

Pendant que l'intéressé quittait le living, Brancuzi expliqua d'un ton badin :

— Ils veulent faire un petit poker ensemble. Comme on est rentrés de bonne heure...

Il n'acheva pas, occupé qu'il était maintenant à faire sauter les boutons de la chemise de Sylvia. Glacée des pieds à la tête, cette dernière commençait à paniquer quand, subitement, le timbre du téléphone intérieur résonna dans l'entrée du penthouse. Sylvia sursauta mais, intrigué, le boss d'Aruba ne s'en aperçut pas. Au loin, ils perçurent la voix du *consigliere* qui répondait, et l'instant d'après, il frappait à la porte.

— Quoi ! grinça Brancuzi, déjà de mauvaise humeur.

— C'est la sécurité, patron. Ils disent que la bonne a oublié quelque chose dans la bagnole de miss Sylvia, et qu'elle veut entrer le prendre.

— Putain ! grogna Brancuzi, mécontent d'être dérangé.

Il réfléchit deux secondes, lança au *consigliere* :

— Dis à la sécurité de la laisser entrer, mais envoie un des gus la réceptionner au parking. J'aime pas qu'une gonzesse vienne fouiller dans une de mes bagnoles !

Recroquevillée sur le canapé, Sylvia n'osait plus bouger. Si un des tueurs de Brancuzi descendait, il allait tomber sur Bolan et ce serait le drame. Une fusillade dans le parking ne passerait pas inaperçue. Soudain, elle se redressa, remettant précipitamment de l'ordre dans sa toilette.

— J'y vais, lança-t-elle d'un ton qui se voulait enjoué. J'ai justement des choses à voir avec Camila. Demain, on doit aller voir ces nouveaux transats pour la piscine et...

— Laisse les transats pour ce soir, coupa Brancuzi en la forçant à se rallonger. Ta bonne, tu la verras demain.

— Mais...

— Demain.

Sur les lèvres du boss d'Aruba, le petit sourire désagréable était réapparu, tandis que dans son regard ce sale air de doute qu'elle détestait flottait de nouveau. Pendant ce temps, sa main était revenue sous sa chemise, pétrissant sa chair un peu trop fort. Impuissante et la peur au ventre, elle ne put que singer un sourire un peu niais, pour demander d'un ton qui se voulait aguichant :

— Tu es si pressé que ça ?

Sylvia ignorait comment les choses allaient tourner, alors, autant essayer de détourner son attention.

— Très pressé, répondit Brancuzi en dégrafant sa ceinture de pantalon.

Il aimait parfois se montrer trivial, et dans ces moments-là, il pouvait même avoir l'amour violent. En fait, la jeune femme se demandait s'il n'avait pas volontairement écourté son tour des casinos, par pure impatience sexuelle. Plaintive, elle essaya de négocier :

— Dans la chambre, chéri !

— La ferme ! renvoya Brancuzi, soudain crispé. Magne !

Alors, un bloc de glace dans la poitrine, Sylvia Goldwin ouvrit son jean et commença à le faire descendre sur ses cuisses.

*
* *

L'Exécuteur s'était brusquement contracté. Il avait entendu les propos du gardien invisible, et ce qu'il avait dit n'arrangeait pas ses affaires. Pour une raison inconnue, Brancuzi semblait revenu au bercail plus tôt que prévu. Le moins qu'on puisse dire était que les événements allaient de travers. Le fameux grain de sable. Dans l'habitable de la Ford, il entendit Camila souffler d'une voix blanche :

— Mon Dieu ! Il est là !

— J'ai entendu, renvoya Bolan à voix contenue. On applique le plan prévu.

— Mais...

— On y va ! coupa l'Exécuteur, péremptoire.

La présence de Brancuzi dans les lieux compliquait singulièrement les choses, mais il n'était plus question de reculer si près du but.

— Mon Dieu ! répéta la pauvre Camila, apparemment paniquée. Mon Dieu !

— On y va ! gronda Bolan, en serrant le 93R dans son poing.

Une fois à l'intérieur, alarmes neutralisées ou non, ascenseur ou non, il trouverait bien le moyen de grimper jusqu'au penthouse. La suite n'était qu'une question de stratégie de combat.

— Allez ! lança-t-il encore à l'adresse de la camériste. Vite !

Il entendit comme une sorte de sanglot, sentit enfin la Ford descendre une pente, puis enregistra l'écho du moteur dans un lieu clos. Parking souterrain. Quand la voiture s'immobilisa, il était prêt à s'éjecter, Beretta en main. Mais alors que le moteur se taisait, il entendit Camila souffler, plus tendue que jamais :

— Mon Dieu !

Aussitôt en alerte, l'Exécuteur renvoya :

— Quoi, encore !

— Mon Dieu ! répéta Camila d'une voix tremblante. Le patron a envoyé un de ses hommes ! Il... il vient de déboucher dans le parking, par la porte *private* ! Mon Dieu ! Qu'est-ce que je fais ?

Pour un deuxième grain de sable, celui-là était de taille.

— Quittez la Ford, décréta très vite l'Exécuteur. Mine de rien, allez vers la BMW de votre patronne. N'oubliez pas que vous allez y chercher quelque chose. Si j'ai raison, le type va vous suivre. Comportez-vous comme d'habitude, et quand vous le verrez retourner vers la porte *private*, faites-le-moi savoir. Soit en tapotant le coffre si vous êtes à côté, soit en me le disant, si vous avez été obligée de démarrer vers la sortie.

— Et... et s'il reste me regarder partir ? Évidemment, tout se compliquerait encore, mais l'Exécuteur devrait improviser.

— Dans ce cas, répondit-il, toussiez trois fois.

— D'accord. Attention ! Il arrive !

— Eh ! Est-ce que cette porte est verrouillée ? Est-ce que...

— Non ! La sécurité, c'est l'ascenseur ! L'Exécuteur enregistra. Il y eut un silence, puis un bruit de pas qui approchaient. La Ford tangua légèrement, sa portière s'ouvrit, et les talons de Camila sonnèrent à leur tour.

— Bonsoir.

— Bonsoir.

Ce fut tout. Il y eut d'autres bruits de portière, et Camila dut « chercher » un peu trop longtemps au goût du pourri, car Bolan l'entendit questionner, peu amène :

— Alors ! Tu le trouves, ton truc ?

— Désolée, répondit Camila. J'ai dû l'oublier ailleurs.

Un grognement lui répondit, et il y eut de nouveau des bruits de pas, avant que ne s'élève de nouveau le timbre de Camila.

— Bon, eh bien... à demain.

— C'est ça.

Suivit le claquement de portière de la Ford, puis une période de silence, avant que le moteur de la petite voiture ne se décide à repartir.

— Il... il ne bouge pas !

Camila avait de nouveau peur, cela s'entendait, malgré sa voix couverte. L'Exécuteur ne répondit pas. Le 93R à réducteur de son au poing, il maintenait le capot fermé de l'autre main, prêt à tout. Tendus, il se disait que, de toute manière, il allait être obligé d'agir avant que

la Ford ne quitte le parking. Mais alors qu'il commençait à soulever le capot du coffre, la voix de Camila s'éleva dans l'habitacle, carrément aiguë :

— Ça y est ! Il... il arrive à la porte *private* ! Il... il l'ouv... ça y est ! Il est parti !

C'était le moment. Brusquement libéré, le capot du coffre remonta comme un ressort, et son sac toujours à l'épaule, il s'éjecta de la voiture, fonçant vers la porte qu'à une dizaine de mètres, il voyait se refermer lentement. Une poignée de secondes plus tard, il la percutait de l'épaule, la balançant contre le mur, découvrant un local bétonné, sans escalier, sans autre issue qu'une cage d'ascenseur, ouverte en face de lui. Dans la cabine, un grand type au teint basané, avec ses sourcils broussailleux, et une grande cicatrice à une joue. Comme Capone. Le temps d'un éclair, le regard noir du costaud s'arrondit de surprise, puis se rétrécit d'un coup, tandis que sa main droite disparaissait sous sa veste. Déjà, les panneaux d'acier brossé se refermaient. Arrivant comme un boulet, l'Exécuteur envoya le sourcilleux contre la paroi du fond, lui collant le réducteur de son du Beretta dans une narine. Pendant ce temps, sa main libre était partie sous la veste du type, et elle en ressortit, tenant un superbe automatique Springfield Trophy Master en acier stainless.

— Pas bouger ! gronda-t-il de sa voix sépulcrale.

Du pied, il empêchait la fermeture des panneaux coulissants. Il lui fallait un peu de temps.

— Combien d'hommes, avec Brancuzi ?

Le sourcilleux voulut dégager son nez, ne réussit qu'à s'ouvrir la narine. Du sang se mit à couler, mais l'Exécuteur poussa un peu plus sur son arme en répétant :

— Combien ?

— Tr... trois, merde !

— Et la porte de l'appart, c'est toi qui l'ouvres, ou on vient le faire de l'intérieur ?

Temps de silence.

— Eh ! pressa Bolan, en enfonçant un peu plus le réducteur de son.

— De... de l'intérieur, bordel !

— Elle a un judas, une caméra, cette porte ?

— Judas.

— O.K. Où se trouvent les autres, à l'intérieur ?

— Dans le petit salon. A... à gauche en entrant. Pour le poker.

— Et Brancuzi ?

— Hein ?

— Il baise ! répéta le sourcilleux d'une voix nasillarde. Il baise dans le living ! Au... au fond du hall, face à l'entrée. Merde ! Tu m'arraches le pif, connard !

— Bolan, corrigea l'Exécuteur. Pas connard. Mack Bolan !

— Hein !

Cette fois, les yeux du bronzé avaient donné l'impression de vouloir se déchirer, tant ils s'ouvrirent démesurément.

— Merde ! jura-t-il, chuintant de plus en plus. Ben, merde !

Il avait du vocabulaire. Renseigné, l'Exécuteur laissa les portes se refermer, et sans relâcher son étreinte, il gronda encore.

— On y va.

Comme annoncé par Sylvia, il n'y avait que deux boutons sur le tableau de commande. Un pour monter, un pour descendre. Bolan sollicita le premier, et la cabine s'ébranla. Un instant plus tard, après une ascension éclair, les panneaux se rouvraient, sur un palier moqueté de gris. Sur le côté, une porte à deux battants, avec le judas annoncé et un bouton de sonnette. Poussant son prisonnier en avant, l'Exécuteur alla se placer de côté, sortant ainsi du champ de vision de l'optique et en profitant pour extraire le micro-Uzi de son sac. Chargé à bloc. Puis il sonna, et presque aussitôt, des pas résonnèrent derrière la porte. Celle-ci s'ouvrit, et tout se précipita.

— Attention ! cria le sourcilleux.

Il s'était précipité en avant, bousculant un autre grand type en bras de chemise, qui tenait un jeu de cartes à la main. L'Exécuteur avait déjà réagi. Et le Beretta avait toussé. Deux fois. Le basané tressauta violemment, continua sa course dans le hall, alla s'écraser contre le mur du fond, tête la première, nuque explosée par la redoutable 9 mm Para. Presque simultanément, le joueur de cartes avait encaissé la deuxième ogive en plein dans l'œil gauche et, éclaboussant tout sur son passage, il alla dinguer contre l'autre mur, lâchant ses cartes, qui se mirent à voleter. Mais déjà, l'Exécuteur s'était rué sur sa gauche. Un couloir. Au bout, un troisième type jaillissait d'une autre pièce. Un monstre. Du muscle partout, une gueule de brute, un flingue dans chacun de ses énormes poings. Des armes qui se levèrent si vite devant Bolan que celui-ci crut être battu. Du pouce, il avait sélectionné le tir par rafale. Trois chemisées meurtrières fusèrent vers le monstre, à la seconde où il faisait feu également. Seul avantage de l'Exécuteur, il avait plongé au sol. Les .44 Magnum du gorille allèrent faire sauter un peu de mur derrière Bolan, et tandis que le plâtre retombait en poussière, il vit le monstre reculer,

un air de profond étonnement sur sa face ingrate. Aussitôt, l'Exécuteur doubla, mais du micro-Uzi. Cela fit l'effet d'un long éternuement sec, et à cinq mètres, le mafieu eut la tête complètement arrachée.

— Eh !

Un autre type venait de jaillir de la pièce. Mais il se prit les pieds dans les jambes du gros, et il partit en avant, essayant de s'accrocher au petit revolver qu'il brandissait maladroitement. Bolan l'en dissuada. D'une rafale de Beretta qui lui creusa le buste de trois fontaines de sang. Il n'était pas encore répandu au sol que l'Exécuteur avait déjà vérifié que la pièce était vide. Alors, sautant les deux cadavres de l'entrée, il défonça littéralement la porte qu'on lui avait désignée comme celle du living et, prêt à tout, il plongea de nouveau, atterrissant au pied d'un immense canapé en U, duquel émergeait un beau brun en chemisette... et cul nu.

Alessandro Brancuzi. Mais celui-ci ne faisait pas de strip-tease. Il avait lui aussi plongé de côté, lançant un bras sous le canapé, le ressortant aussitôt, un MAC.10 au poing. Mais là encore, l'Exécuteur fut le plus rapide. La rafale de son Uzi déchiqueta son bras armé et son épaule, juste avant que n'éclate celle du MAC.10.

Face à lui, un rictus douloureux aux lèvres, le boss d'Aruba parut se casser en deux, reculant et pliant les genoux en même temps ; il s'écroula à l'autre bout du canapé en U, soufflant fort et souillant tout de son sang. Son MAC.10 avait volé à l'écart. Se redressant subitement, Sylvia Goldwin émergea à son tour des coussins, elle aussi à demi nue, se baissant déjà pour s'emparer du P.M.

— Non ! jeta l'Exécuteur en envoyant l'arme au loin. Plus bouger.

La jeune femme feula de rage, le fusillant du regard. Mais Bolan ne s'occupait plus d'elle. Se penchant sur Brancuzi, il hocha la tête pour s'exclamer doucement :

— Alors comme ça, c'est toi, le nouveau boss !

Contre toute attente et malgré sa souffrance évidente, Alessandro Brancuzi afficha un début de sourire insolent, pour déclarer à son tour :

— Alors comme ça, c'est toi la grande salope !

Ils s'affrontèrent un bref instant du regard, et ce fut Brancuzi qui céda. Fixant Sylvia à son tour, il commenta sombrement :

— Je savais que cette salope me baiserait un jour. J'ignorais seulement quand.

Tandis qu'un éclair de triomphe fulgurait dans les prunelles de sa maîtresse, il ajouta, retrouvant son rictus insolent :

— Elle s'est seulement gourrée sur un point.

— Lequel ? interrogea Bolan qui devinait la suite.

— Le trésor, Bolan ! Elle croit qu'elle va se payer une montagne de fric. Le fameux trésor du blanchiment. C'est ça, hein ?

— Ça se pourrait, émit Bolan.

Refoulant un grognement de douleur, Brancuzi parvint à ricaner :

— Je l'ai su, dès que je me suis aperçu qu'elle avait fouiné dans mon coffre-fort. J'avais posé des repères.

Logique.

— Alors ? fit Bolan.

— Alors, reprit le *capo* d'Aruba, après cette histoire... au fait, tu viens bien pour l'affaire des mariés hollandais, pas vrai ?

Ironique, avec ça ! Bolan acquiesça.

— Affirmatif.

— Eh bien, après cette putain d'affaire, reprit Brancuzi en grimaçant, j'ai pris des ordres à Naples, et des spécialistes sont venus déménager le magot.

— C'est faux ! Ne l'écoutez pas ! Il veut nous avoir !

Sylvia Goldwin en avait oublié de se rhabiller. Encore une fois, le *capo* d'Aruba se paya le luxe de sourire pour prendre Bolan à témoin.

— Tu crois que je bluffe, toi ?

Moue de Bolan.

— Je crois que tu n'as pas envie de mourir.

— Exact, mec, renvoya Brancuzi, lèvres pincées et regard soudain sans éclat. Exact. Alors, si le pognon était encore là, je tenterais de t'acheter ma peau avec.

Il marqua un temps, soupira, déclara, l'air ailleurs :

— Dommage. C'était une putain de belle planque, cette grotte. Indécelable. Il fallait y pénétrer par moins dix mètres sous l'eau, connaître le password et les gars venaient ouvrir en combinaison de plongée. Ensuite, il fallait passer un siphon, et on accédait à la grotte. Sous une colline d'Arikok National Park. Un truc génial. Avec ventilation par conduits naturels dans la roche, etc.

Il se tut encore, considéra son bras et son épaule hachés, grimaça, ajouta :

— J'ignore si cette salope t'y conduira, mais il n'y a plus rien, là-bas. Le désert, mec.

Encore une pause, puis sans illusion, il proposa :

— Du fric, j'en ai plein le coffre. Mais...

— Mais ?

— Mais ça ne va pas suffire, pas vrai ?

— Non, convint l'Exécuteur. Ça ne va pas suffire.

Puis sans que ni Brancuzi, ni Sylvia n'aient le temps de voir son mouvement, il pressa la détente du Beretta. Sélecteur revenu sur coup par coup, l'arme toussa puissamment, et le front d'Alessandro Brancuzi éclata sous le terrible impact. Sous le regard halluciné de Sylvia, l'Exécuteur gronda de sa voix sépulcrale :

— Bon voyage, pourri.

Puis se redressant, il apostropha la jeune femme.

— Rhabille-toi, et ouvre le coffre en question.

Ensuite, tu me fais sortir de l'immeuble sans histoire, et on partage le fric. Comme convenu.

Défaite, la jeune femme leva sur lui un regard étrange, où un petit éclat interrogateur ressemblait à une attente. Un regard que Bolan connaissait bien. Celui des garces, finalement.

— Après, sourit-il presque gentiment. On se dit adieu.

Il avait encore quelque chose à faire. Du côté de Caracas, chez des gens qui ne seraient jamais des salauds.

ÉPILOGUE

C'était l'heure où le soleil devient cet or roux qui va si bien aux cheveux des femmes, c'était l'heure où la poussière des *barrios* retombe en écharpes molles sur les *ranchitos*, c'était l'heure où les sons se font plus doux, même où sévit la misère. La ruelle montait en pente raide, et dans cette lumière dorée annonciatrice de la nuit, la puissante silhouette avançait, son bagage pendant à son bras. Une petite valise en mauvais cuir avachi, minuscule, comparée à la grande et forte carcasse. De son pas à la fois lourd et coulé, l'homme était de dos et montait vers le bout de la venelle. Vers la maison de l'angle, avec ses murs à la peinture bleue pleine d'ulcères, avec sa raison sociale maladroitement tracée.

Clinica. La clinica de los pobres.

Semblant parfaitement connaître les lieux, l'homme grand et fort fendit le groupe des malheureux qui attendaient, pénétra dans le hall, lui aussi encombré de foule en souffrance, longea un couloir, déboucha enfin dans une salle où des infirmières en bleu s'adonnaient à leur sacerdoce. Dans un coin, lui aussi en blouse bleue, un jeune garçon s'affairait sur un plateau de soins, et au fond, penchée sur un blessé, une mince silhouette se redressa à son entrée, découvrant un beau visage, qui s'éclaira soudain.

— Rojo ! enfin ! Je m'inquiétais.

Elle avait une voix très douce, un peu rauque, peut-être. Près de là, le gamin avait levé la tête à son tour et fixait la scène, une lueur heureuse dans les yeux. Peu à peu, un sourire timide était venu fleurir les lèvres de la jeune femme à la voix douce, tandis qu'à contrario, une petite ombre avait abaissé son voile au fond de son regard.

— Il n'est pas revenu, *verda* ?

L'homme grand et fort secoua doucement sa grosse tête et dit seulement :

— Non, Inès. Il n'est pas revenu. Mais..., ajouta-t-il d'un ton gentil, en posant la mallette aux pieds de l'infirmière, mais il m'a donné ça. Pour la *clinica*.

Il se tut, prit un air emprunté, se fouilla maladroitement, sortit enfin de sa poche un minuscule objet, entouré de papier. Il le

développa, le déposa délicatement dans la paume d'Inès Santer, avant de préciser, bourru :

— Et il a dit que ça, c'était pour toi. Et... et aussi, qu'il penserait à toi. Longtemps. Et il a dit... qu'il s'appelait Mack.

La belle Inès Santer baissa les yeux vers sa main, considéra l'émeraude débarrassée de sa monture et aux teintes de sources profondes, et dans ses grands yeux couleur de nuit, il sembla qu'un feu plus vif brillait fugitivement.

« Moi aussi, dit-elle pour l'intérieur d'elle-même. Moi aussi, Mack. Je penserai à toi. Longtemps. »